

L'ÉCLIPSE DU DJEBAL

Frédéric Fossati

L'éclipse du Djebal

Illustration de couverture
Bernard Alunni

Manuscrit déposé
www.deo-sgdl.com

© Frédéric Fossati, 2007.

Toute reproduction ou publication, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation préalable de l'auteur.

1.

L'an 2156 fut la dernière année que l'on aurait pu appeler normale, ou plutôt semblable aux années qui l'avaient précédée. Car ce que les religieux allaient appeler « Fin du monde » – et que les écologistes évoquaient sous le nom de « Cataclysme climatique dû à la pollution », là où les scientifiques voyaient une simple « Perturbation climatique passagère » – eut des répercussions terribles sur la planète et sur ses habitants.

En 2157, suite à de spectaculaires perturbations climatiques (cyclones à répétitions, sécheresses sans précédent, inondations catastrophiques), la production agricole de la planète baissa de 15 pour cent, engendrant une grave crise économique. Le prix des produits alimentaires ayant fortement augmenté, les ventes de tous les produits non alimentaires furent en chute libre, entraînant immédiatement une réduction drastique de la production et des vagues de licenciements comme on n'en avait plus vu depuis la crise de 1929.

Les années qui suivirent s'avèrent pires encore, et en 2163, la production agricole de la planète ne représentait plus que 35 pour cent de ce qu'elle était avant le dérèglement climatique. Pour la première fois, la courbe démographique des habitants de la planète était nettement baissière. En sept ans, la population était passée de 11 à 9,5 milliards d'habitants. À la famine avaient succédé les épidémies que, désarmés face à l'effondrement de l'économie et à l'arrêt de la production industrielle, les différents gouvernements furent totalement incapables d'endiguer.

Pour couronner le tout, le 1^{er} décembre 2177, la Chine, première puissance économique du monde devant l'Europe et les États-Unis d'Amérique, déclara qu'elle n'était plus à même de maintenir la

structure politique du pays. En d'autres termes, chaque habitant du pays était désormais livré à lui-même. L'Europe et les États-Unis ne manquèrent pas de qualifier l'attitude de la Chine d'irresponsable et de lâche... ce qui ne les empêcha pas d'en faire autant moins de trois mois plus tard. Bizarrement, ce furent les pays que l'on disait les plus industrialisés, les grandes puissances, les fameux pays du G21, qui sombrèrent les premiers. En 2185, il ne restait plus aucune structure politique d'avant 2156.

Le monde entra alors dans la période la plus sombre de son histoire. Les hommes se regroupèrent en petites communautés de quelques milliers d'habitants et, comme au Moyen Âge, érigèrent des fortifications autour de leurs agglomérations. Car à la famine et aux épidémies succéda la guerre. Une guerre sauvage, animale, ne reconnaissant aucune règle autre que : tuer ou être tué. Par chance, les dernières décisions des gouvernements qui peuplaient la terre avant l'effondrement avaient été de débarrasser la planète de tous ses stocks d'armes de destruction massive. Cela limita donc le pouvoir de nuisance des hommes aux seules armes conventionnelles (chars d'assaut, artillerie, missiles et toutes sortes d'armes à feu). Un temps, ce furent les généraux des diverses armées du monde qui se rendirent maîtres de la planète. Pendant plus d'un siècle, ils se disputèrent chaque lopin de terre, jusqu'à la rendre stérile et amplifier par là même leur propre destruction. Lorsqu'il ne resta plus la moindre arme du XXI^e siècle, les royaumes fondés par les anciens généraux tombèrent tous les uns après les autres, anéantis par leurs propres populations. Le monde sombra alors dans une sorte d'anarchie où chaque communauté – les plus grandes ne comptaient guère plus de 20 000 âmes – se renfermait sur elle-même, se méfiant de son voisin plus que de la mort. Au cours du siècle qui suivit, la nature reprit ses droits sans se calmer pour autant, et les hommes survécurent difficilement d'un maigre élevage et de modestes cultures. Il n'était pas rare de voir une communauté entière disparaître suite à de mauvaises récoltes. Mais cela, personne ne pouvait le savoir car chaque communauté vivait en

recluse, sans communication avec les autres groupes humains. La situation empira à nouveau au xxv^e siècle, alors que la plupart des communautés du monde semblaient pourtant avoir retrouvé un fragile équilibre. Moins préoccupés par leur survie, les hommes tentaient à nouveau de s'organiser en se dotant de quelques lois élémentaires, et les communautés longtemps coupées les unes des autres cherchaient à jauger et à rencontrer leurs voisins les plus proches.

Ce fut le moment que choisit le monde pour commettre une nouvelle erreur. Dans l'ancienne ville de Rome, renommée depuis La Vita, les habitants s'accordèrent pour chasser un nommé Umba, qui refusait de participer à l'effort collectif pour la survie. Umba n'était pas un mauvais homme, mais il avait une âme d'artiste et ne concevait pas de travailler autre chose que son réel talent artistique. Hélas, ce qu'il produisait ne se mange pas. C'est pourquoi il fut chassé sans pitié, car une nouvelle loi stipulait, que celui qui ne produisait pas ne mangeait pas.

Umba erra plusieurs mois durant, survivant péniblement et nourrissant une haine chaque jour plus grande contre ceux qui l'avaient chassé. Avec le temps, il rencontra d'autres humains qui, comme lui, venaient de différents horizons – l'un d'eux arrivait même de sa ville natale. Ils furent bientôt une cinquantaine de personnes, à vivre comme des nomades. Une nuit d'hiver particulièrement froide, le groupe, qui n'arrivait pas à trouver un abri, demanda l'hospitalité à un village de quelques centaines de personnes. Le responsable du village, un individu à l'aspect revêché, obnubilé par l'ordre et la discipline, leur ordonna de disparaître faute de quoi il les chasserait sans ménagement. Fou de rage face à ces hommes qui allaient les laisser mourir dans la neige, Umba ordonna à ses compagnons d'attaquer le village, qui n'était protégé que par une veille palissade de bois. Surpris par leur réaction, les villageois ne purent les empêcher de pénétrer dans le village et de s'en rendre maîtres. Ce fut ce jour-là que Umba prit conscience de leur force et décida que désormais, sa troupe vivrait du travail des

hommes des villes et des villages qui les avaient chassés. Il les obligerait à leur payer un tribut en nourriture sous peine de représailles : à partir de ce jour, telle serait leur loi.

Les Umbistes, ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes, commencèrent par menacer de modestes hameaux puis, avec le temps, ils parvinrent à extorquer un tribut aux plus grandes villes. Très vite, le mouvement fut rejoint par toutes sortes de gens attirés par la vie facile de ces habiles profiteurs. À la mort de Umba, le mouvement, subdivisé en une multitude de clans, avait gagné la moitié de l'Europe. D'après la légende, Umba sur son lit de mort aurait demandé pardon pour ses actes, battant sincèrement sa coulpe d'avoir créé ce mouvement qui échappait désormais à tout contrôle. Moins de trente ans plus tard, les Umbistes étaient répandus sur toute la planète et la vie des honnêtes gens ne fut jamais aussi difficile. Tous vivaient dans la crainte d'une mauvaise récolte, déjà largement ponctionnée par les Umbistes, et dans la peur de représailles qui pouvaient s'abattre sur eux par simple jeu. Lorsque la récolte n'était pas suffisante, les Umbistes réclamaient des contreparties en hommes et surtout en jeunes femmes qui leur servaient d'esclaves. Mais ce qui devait arriver arriva : chaque clan umbiste voulant accroître sa propre zone d'influence, ils commencèrent à se faire la guerre. Ce qui n'adoucit en rien la rude vie des honnêtes gens. Les combats entre Umbistes étaient d'une barbarie totale, et bien que les seules armes que connût le monde en ce xxv^{e} siècle étaient d'un niveau à peine médiéval en termes de technicité, elles n'en étaient pas moins meurtrières. Après une vingtaine d'années de guerre, un clan umbiste parvint à imposer son autorité sur le reste de la planète par un système de serment féodal. Le chef de ce clan dominant se faisait appeler le roi Didiprime et, contrairement à la plupart des autres chefs de clan, tous brutaux et surdimensionnés, sa principale arme était son incroyable intelligence. C'est elle qui lui avait permis de se hisser au sommet de son clan alors qu'il n'avait rien d'un colosse. C'est à elle qu'il devait ses victoires et son emprise sur le monde.

S'il avait été donné aux hommes de connaître leur nombre à la surface du globe en ce 1^{er} janvier 2480, ils auraient appris qu'ils étaient environ 855 millions d'hommes, de femmes et d'enfants. Mais voilà : ils ne pouvaient le savoir, car seules subsistaient de petites structures qui vivaient en relative autarcie et qui n'avaient aucun lien entre elles. Ce qu'ils ne savaient pas non plus, c'est qu'ils se trouvaient à un nouveau moment clé de leur histoire, comme l'avait été la découverte du feu ou celle des métaux. Plus tristement, comme l'avait aussi été l'année 2157.

2.

Dans la ville du Caire, qui avait changé trois fois de nom pour finir par revenir à son nom d'origine, la vie s'écoulait paisiblement. Le seul moment de l'année où la paix était quelque peu troublée était durant la visite annuelle du seigneur Ochram qui venait réclamer son tribut : la moitié de la récolte et le quart des troupeaux.

Grâce à une gestion rigoureuse et une organisation implacable, le chef Acha avait toujours pu remettre d'importants tributs au seigneur umbiste, ce qui le satisfaisait pleinement et l'incitait à repartir le plus tôt possible. Il faut dire que, bien que paisible, la vie au Caire était particulièrement difficile, car le climat semblait avoir choisi l'endroit pour y déverser toute sa folie. Certaines semaines étaient soumises à des températures dépassant les cinquante degrés Celsius, d'autres étaient balayées par des tomares qui semblaient ne jamais devoir finir... Mais lorsque ces deux fléaux se déchaînaient en même temps, un cauchemar sans nom s'abattait sur les malheureux habitants du Caire, qui, comme souvent dans l'Histoire, ne devaient leur salut qu'à la prodigalité du Nil, ce fleuve merveilleux qui avait toujours veillé sur l'Égypte et qui permettait d'avoir deux récoltes par an. Malgré les dérèglements climatiques, le débit du fleuve n'avait pratiquement pas varié.

Cette année comme chaque année, le seigneur Ochram vint réclamer son dû, accompagné d'une bonne centaine d'hommes à l'allure effrayante. Trois jours durant, Ochram et sa troupe allaient s'installer sur place et profiter de l'hospitalité des habitants du Caire.

Comme le viol était monnaie courante pendant les beuveries des troupes d'Ochram, les jeunes filles et les femmes passaient ces trois jours terrées dans une immense salle souterraine qui se trouvait au

cœur de la ville. Au matin du quatrième jour, Ochram partit comme chaque fois en se plaignant du maigre tribut (bien qu'il n'en pensât pas un mot en son for intérieur) et après avoir exigé des efforts significatifs pour l'année suivante, il se mit en route avec sa horde barbare.

Dès que la caravane d'Ochram eut disparu à l'horizon, Ihab, un jeune homme de vingt ans, s'avança d'un pas décidé vers son père, Acha, le chef du village, et lui demanda comment il espérait payer le tribut si les exigences d'Ochram continuaient à augmenter. Leurs compagnons, qui étaient en train de rentrer chez eux d'un pas lent et déprimé, s'arrêtèrent un instant pour entendre la réponse d'Acha.

– Mon fils, répondit celui-ci d'une voix calme mais usée par le grand âge, je comprends ta révolte mieux que tu ne le penses, moi aussi j'ai eu ton âge. Mais la lutte est inégale, notre ville ne compte même pas dix mille âmes et nous sommes sans armes. Comment pourrions-nous faire front contre ces hommes beaucoup plus nombreux et mieux armés ?

– Nous devrions partir à la rencontre des autres villes qui, comme nous, sont maintenues dans la misère et qui n'attendent certainement qu'un signe de leurs voisins pour se révolter.

– Les Umbistes nous interdisent de quitter notre ville, tu le sais parfaitement. Si l'un des nôtres était pris hors des limites qui nous sont assignées, c'est tous les habitants de la ville qui verraient alors leur vie en danger. De plus, nous ne savons pas où se trouvent les autres villes, ni même s'il y en a d'autres. Aussi loin qu'ils se souviennent, les plus anciens n'ont jamais connu d'autres hommes que les habitants de notre ville ou les Umbistes.

– Père, rétorqua Ihab avant que le chef ne poursuive, si les Umbistes sont aussi nombreux que tu le prétends, ils ne peuvent certainement pas survivre toute une année avec ce que nous leur fournissons comme nourriture. Il y a forcément d'autres villes...

– Cela suffit, intima le chef Acha, se départant soudain de son ton paternel, ma décision est prise et personne ne franchira les limites qui nous ont été fixées.

Puis, de sa démarche lourde et incertaine, le chef Acha pénétra dans la ville en invitant les autres membres à le suivre.

Lorsque la nuit fut tombée, le coup d’envoi des festivités qui célébraient traditionnellement le départ de la troupe umbiste lorsque tout s’était bien passé fut donné. Les femmes sortirent de leurs cachettes et tout le monde dansa jusqu’au bout de la nuit. Comme chaque année, ce fut l’occasion de célébrer de nombreux mariages, car cela garantissait aux couples au moins une année de bonheur avant le prochain passage des tyrans umbistes accompagnés de leur cortège de mort et d’esclaves.

En milieu de soirée, le chef Acha alla s’asseoir près de son fils, qui semblait quelque peu contrarié depuis leur dispute, et il tenta à nouveau de le convaincre. En pure perte. Puis, surtout dans le but de lui occuper l’esprit et lui faire oublier ses idées de révolte, il lui confia la mission harassante de réparer les fortifications de la ville. Ihab accepta – sans enthousiasme mais sans rancune.

Aux premières lueurs de l’aube, le jeune homme se dirigea vers une maison du centre de la ville, poussa doucement la porte qui, comme c’était l’usage au Caire, n’était pas fermée à clef et y pénétra à pas de velours. Il monta l’escalier en bois dont le grincement de certaines marches trahissait sa présence et s’engouffra dans la première pièce à droite, d’où s’échappa aussitôt un cri de terreur. Presque instantanément, une sorte de géant traversa l’embrasure d’une autre porte donnant sur le même palier et s’engouffra dans la pièce d’où le cri avait surgi. Pendant quelques secondes le silence se fit, avant de laisser place à des rires rauques.

Ihab venait de réveiller l’un de ses meilleurs amis en le secouant sans ménagement, ce qui lui avait fait pousser le hurlement qui avait alerté son frère. Lequel, en entrant dans la pièce, attrapa Ihab et le souleva par les pieds, provoquant l’hilarité des trois amis.

Après ce réveil plutôt agité, Ihab expliqua aux deux frères jumeaux qu'il venait leur demander de le seconder dans la rude tâche que lui avait confiée son père. C'étaient ses deux meilleurs amis, mais surtout, d'un point de vue professionnel, Ihab n'aurait pu faire de meilleur choix. Car, dans la plénitude de leurs vingt et un ans, les frères Omar et Keb étaient à eux seuls la force et la hardiesse, la connaissance et la sagesse. Jamais jumeaux n'avaient été aussi dissemblables et aussi complémentaires.

Omar était un colosse mesurant plus deux mètres pour plus de cent kilos de muscles, capable de briser les noix de coco à mains nues.

Keb, de taille modeste, semblait avoir embrassé tout le savoir du monde depuis sa création. Pas un seul des livres qui avaient survécu à la tumultueuse histoire de ces trois cents dernières années n'avait échappé à sa soif d'apprendre.

– C'est un travail qui ne me paraît pas très passionnant ! s'exclama Keb en consultant son frère du regard.

– Pour sûr, lâcha Omar, toujours avare de paroles.

– Très bien, répondit Ihab, puisque je vois que vous êtes d'accord, je vous attends dans une heure aux portes de la ville.

Les trois amis venaient d'avoir un de ces échanges qui leur étaient propres – une connivence intime qui demeurerait parfaitement hermétique à tout « étranger » au petit groupe qu'ils formaient... Il ne s'agissait pas de phrases codées, c'était tout simplement leur manière de se taquiner et de se montrer leur affection.

Une heure plus tard, accompagnés de la cinquantaine d'hommes qui avaient été recrutés pour les travaux, les jumeaux rejoignirent Ihab à l'entrée de la ville. Le groupe étant au complet, ils partirent à dos de dromadaires pour rejoindre leur carrière sur le site de Sakkarah, qui n'était ni plus ni moins que l'ancienne pyramide à degrés et la première à avoir été bâtie. Certes, il aurait été plus simple de se servir des pyramides du plateau de Gizeh, plus nombreuses, et surtout plus proches de la ville, mais personne n'avait jamais osé y toucher. Superstition ? Admiration ? Espoir insensé

d'une reprise du tourisme ? Personne ne savait, mais elles étaient jusque-là totalement préservées.

Au bout d'une demi-journée, la petite caravane arriva sur le site de la pyramide, qui ne comptait plus qu'un étage sur les six qui la formaient jadis, et se mirent aussitôt au travail. Omar et les hommes se dirigèrent vers l'édifice pour en arracher des blocs pendant que Ihab et Keb se rendaient dans un petit entrepôt pour en sortir le chariot.

Ce chariot était d'une importance capitale, car il servait à transporter les blocs du chantier vers la ville du Caire. Long de dix-huit mètres, large de trois, il comptait six roues en métal et, surtout, était équipé d'un moteur à vapeur. Un moteur à vapeur certes rudimentaire : deux des six roues devaient être actionnées à l'aide de courroies ! C'est que, même si les connaissances des siècles précédents avaient été préservées, leur mise en œuvre était devenue impossible, les moyens techniques pour produire les systèmes plus complexes étant détruits depuis fort longtemps. Oui, les temps étaient difficiles.

Mais derrière son apparence peu glorieuse, le chariot était d'une redoutable efficacité et pouvait transporter un peu plus de sept tonnes de pierre vers la ville en trente heures lorsque aucune panne n'était à déplorer.

Une heure avant le coucher du soleil, la quasi-totalité des hommes se consacrèrent à l'installation du campement, à l'exception d'Omar, qui ne pouvait s'arracher à sa pyramide ! Puis la journée se termina devant un feu où ils purent enfin déguster leur souper tous ensemble, Keb ayant réussi à convaincre Omar que la pyramide serait encore là le lendemain.

3.

Le lendemain, Ihab se leva aux toutes premières lueurs de l'aube et réveilla deux hommes auxquels il demanda de préparer le petit-déjeuner pendant qu'il organisait la journée.

Comme à l'accoutumée, les hommes étaient répartis en deux équipes, ceux qui arrachaient les blocs à la pyramide et ceux qui les déplaçaient et les chargeaient sur le chariot. Ihab nomma Omar responsable du démontage de la pyramide, Keb responsable du chargement, lui-même se réservant le déplacement des blocs de la pyramide vers le chariot. La première journée fut harassante et le soir venu, le chariot était suffisamment plein pour justifier un premier voyage vers la ville du Caire dès le lendemain matin. Le soleil était bas, et les hommes étaient particulièrement joyeux car le travail ne reprendrait vraiment qu'au retour du chariot, ce qui leur laissait espérer quatre journées plutôt calmes. Détestant rester inactif, Omar, comme étranger à la bonne humeur générale, persistait à faire rouler des blocs de pierre de la pyramide vers le sable.

Alors que Keb se dirigeait vers la pyramide pour arracher son frère à son terrain de jeux et l'inviter à rejoindre le groupe pour le repas du soir, Omar hurla à Ihab de venir à la pyramide pour voir quelque chose de tout à fait inattendu : au cœur des roches qui venaient d'être déplacées était apparu un autre bloc nettement plus volumineux que les autres. Il était d'ailleurs impossible de se faire une juste idée de sa taille tant que les blocs qui le couvraient n'auraient pas été dégagés. Pris par la curiosité, Ihab oublia sa faim et sa fatigue, et malgré l'heure avancée, demanda aux hommes de dégager le bloc de taille réellement inhabituelle. Après plus de deux heures de travail à la lumière des torches, le rocher se révéla enfin dans ses impressionnantes dimensions. Il faisait environ vingt-cinq

mètres de long par huit de large sur un peu plus d'un mètre cinquante de hauteur et, campé au-dessus de cette auguste pierre, Ihab était convaincu qu'il se trouvait sur l'un des blocs des plus majestueux que l'Homme ait jamais taillés. Grossièrement traité, il ne présentait aucune arête rectiligne. À voix haute, Ihab se demanda à quoi pouvait bien servir ce bloc dans la construction.

– À rien, répondit Keb d'un ton péremptoire et définitif.

– Mais sa présence ici a forcément un sens..., poursuivit-il, de plus en plus intrigué.

– Il peut y avoir des tas d'explications, suggéra Keb, la superstition, la religion... Mais je pencherais plutôt pour l'obstruction. Selon moi, il est très vraisemblable que cette pierre protège une chambre funéraire ou quelque chose dans ce genre.

– Possible, répondit Ihab, toujours songeur...

Puis, redescendant du bloc comme à regret, il invita tous les hommes à retourner près du feu pour prendre leur repas.

Le dîner se déroula dans une ambiance étrangement calme, chacun cogitant en silence sur l'étrange découverte. À la fin du repas, les hommes se réunirent en petits groupes, qui se partageaient leurs conclusions en chuchotant. Après quelques hésitations, un homme suivi de tous les autres s'approcha de Ihab, Keb et Omar, qui étaient eux-mêmes en grande conversation.

– Pardonnez moi, dit l'homme de tête, mais nous aimerions savoir si vous pensez déplacer le grand bloc.

– C'est une possibilité, répondit Ihab.

– Mais si cette pierre servait à emprisonner un démon, reprit l'homme de tête, ne vaudrait-il pas mieux la laisser où elle est ?

– Si cette pierre servait à emprisonner un démon, rétorqua Ihab avec une fausse gravité dans la voix, il serait judicieux de la laisser où elle se trouve. Mais il y a tout de même très peu de chances que ce soit le cas si j'en crois Keb.

Les avis de Keb étant très respectés, les hommes finirent par aller se coucher, partiellement rassurés.

Mais Keb sentait bien que les inquiétudes des hommes avaient jeté un certain trouble dans l'esprit de Ihab. Aussi essaya-t-il de lui expliquer que leurs réactions étaient somme toute très normales, les hommes se tournant toujours vers le paranormal et les mythes pour pallier l'absence d'explications rationnelles à un phénomène inhabituel. Puis il réaffirma qu'ils ne trouveraient ni dieux ni démons sous l'immense pierre, car selon lui elle ne cachait vraisemblablement qu'une ancienne sépulture, qu'il était d'ailleurs impatient d'étudier.

Le lendemain, poussé par Keb autant que par la curiosité, Ihab annonça que le gros bloc découvert la veille serait déplacé. Mais l'exécution se fit avec un enthousiasme pour le moins limité... Tous les hommes furent mis à contribution, de même que le chariot, dont Keb, aux commandes, faisait monter la pression. La première tentative fut un échec, qui était moins dû à la difficulté de déplacer le bloc qu'à une absence de bonne volonté. Lorsqu'il s'en rendit compte, Ihab réclama le silence ; il fit cesser l'effort et improvisa un petit discours sur le thème de l'homme et de son combat face à l'adversité. Puis, ponctuant sa harangue par d'énergiques encouragements, il exhorta les hommes à reprendre les deux cordes attachées au bloc et à réitérer leur effort, qui fut cette fois couronné de succès. Lorsque la pierre fut déplacée d'une douzaine de mètres, Ihab découvrit à son grand étonnement, collé sur le sol contre le bloc, un rectangle noir d'environ cinq mètres de long sur un de large. En y regardant de plus près, il constata que la surface noire était en fait un espace vide. Keb avait donc raison : le bloc servait bel et bien à murer quelque chose.

Ihab fit signe à Keb de venir le rejoindre, ce qu'il fit, suivi de tous les hommes. Il y eut une légère bousculade, chacun jouant des coudes pour avoir la meilleure place, mais tout rentra rapidement dans l'ordre et après quelques minutes d'observation, la décision fut prise de jeter une torche dans le trou pour y voir plus clair. Keb y était plutôt opposé, craignant que cela ne mette le feu à ce qui se trouvait à l'intérieur. Mais, s'il voulait que le bloc soit déplacé à

nouveau, il fallait rassurer les hommes et leur prouver qu'il n'y avait rien à craindre. La torche fut jetée, et sa faible lueur permit de voir qu'il ne s'agissait pas d'un immense escalier ou d'une ouverture donnant sur une quelconque grande salle, mais d'un simple puits carré de cinq mètres de côté. Cette découverte rassura les hommes, mais sembla décevoir Ihab. Quant à Keb, sa bonne humeur était inentamée.

– Pour une fois, tu avais tort, dit Ihab en se tournant vers Keb.

– Tort ? Sans doute, mais nous avons fait une grande découverte.

– Trouver un puits vieux de plusieurs millénaires, reprit Ihab l'air morose, ce n'est pas ce que j'appelle une grande découverte. Si au moins il y avait eu de l'eau, il aurait pu servir à quelque chose, mais comme la torche en arrivant au fond ne s'est pas éteinte, je crois qu'il ne faut pas trop y compter.

– Alors laisse-moi t'apprendre que dans l'Égypte ancienne, de très nombreux tombeaux étaient creusés en profondeur dans le sol, avec un puits pour unique accès...

Les informations de Keb incitèrent Ihab à faire déplacer le bloc pour que la cavité soit totalement découverte, puis il commença à l'étudier avec Keb. À première vue, le puits devait faire sept ou huit mètres de profondeur, mais d'après Keb il était vraisemblablement plus profond et partiellement rempli du sable.

Après une matinée d'étude minutieuse, tout le monde se retrouva au centre du camp pour le déjeuner. Puis Ihab annonça que dans l'après-midi, trois hommes conduiraient vers la ville un premier chariot plein de blocs pendant que les autres prépareraient le prochain convoi. Cette nouvelle sembla ravir Omar, qui s'intéressait bien plus au déplacement des blocs qu'à la découverte du puits. Devant l'étonnement de Keb, Ihab précisa que leur objectif prioritaire restait la réparation du mur d'enceinte de la ville et que rien ne devait interrompre la mission qui lui avait été confiée. Toutefois, en s'approchant de Keb, il lui demanda de continuer à étudier le puits.

– Merci, répondit Keb dont le regard venait de s'illuminer. Mais serait-ce trop te demander de me confier cinq ou six hommes pour vider le puits de son sable ?

– Déjà ? répondit Ihab, mais tu n'as pas encore étudié le puits.

– J'ai vu tout ce que je voulais voir du puits, reprit Keb, et la seule chose qui m'intrigue, ce sont les pierres taillées dont il est constitué.

– Qu'ont-elles de si extraordinaire, ces pierres ? demanda Ihab.

– Tout d'abord, elles sont taillées avec une telle précision et si bien agencées qu'une lame de couteau ne passerait pas entre deux pierres, ce qui est inhabituel pour l'époque. De plus, si j'en crois ce que j'ai lu sur le sujet, les puits dans l'ancienne Égypte étaient simplement creusés dans le sol. Alors que celui-ci a été creusé, puis ils ont installé des blocs pour former ses murs comme s'il s'agissait d'un temple bâti sous la terre.

– Bon, ça va, répondit Ihab, prends six hommes avec toi et tiens-moi au courant.

Keب se leva d'un bond, fit signe à quelques hommes de le suivre et se rendit sur le site, où il expliqua aux hommes, à grand renfort de gestes, qu'il fallait descendre et vider le puits. Pendant ce temps, emmenés par Ihab et Omar, les autres se remirent à préparer les blocs pour une autre charrette. Après deux heures de besogne, Ihab fit cesser le travail car la journée était trop chaude. Et comme le chariot parti l'après-midi ne serait pas de retour avant plusieurs jours, il était inutile d'en faire trop.

Les hommes allèrent donc s'installer au camp où, à l'ombre de leurs grandes tentes, ils se mirent, par groupes de quatre, à jouer au quidjab, une variante du mikado. Toujours infatigable, Omar rejoignit son frère et se vit confier la mission de tirer la corde à laquelle étaient accrochés les sacs de sable. Lorsque le soleil embrasa les dunes à l'horizon, Ihab arracha Keb à son chantier, au grand soulagement des hommes qui travaillaient avec lui.

– Alors Keb, dit Ihab en posant sa main sur l'épaule de son ami, cela avance-t-il comme tu veux ?

– J'ai hâte d'atteindre le fond, répondit Keb en se penchant au-dessus du puits, nous avons déjà retiré près de cinq mètres de sable, mais pour le moment nous n'avons rien trouvé. Toutefois, compte tenu de sa taille, je ne serais pas étonné qu'il fasse vingt ou vingt-cinq mètres de profondeur. Cela nous laisse encore huit mètres minimum à creuser.

Le lendemain matin, le travail reprit non sans certaines difficultés. Car personne ne voulait travailler avec Keb, qui était si impatient d'arriver au fond du puits qu'il finissait par se comporter en véritable esclavagiste. Ihab finit par régler le problème au prix d'une longue négociation : par roulement, tout le monde passerait une heure sur le chantier du puits au cours de la journée.

Lorsque la lumière commença à faiblir, Ihab se rendit au puits, où il trouva Keb particulièrement remonté :

– Sais-tu de combien de mètres nous avons creusé aujourd'hui ? s'exclama ce dernier en voyant approcher son ami.

– Pas suffisamment, à en croire l'expression de ton visage, répondit Ihab en se retenant de sourire.

– En effet, reprit Keb, cinq mètres en toute une journée. Nous avons presque moins avancé aujourd'hui en une journée entière qu'hier en une demi-journée. Ces changements d'équipe continus ralentissent le travail. Il faut...

– Que tu cesses de te persécuter et de persécuter les autres pour ce tas de cailloux, le coupa Ihab, demain il fera jour et ton puits ne disparaîtra pas dans la nuit, alors viens manger et te reposer.

En finissant sa phrase, Ihab avait fait signe aux ouvriers, dans le dos de Keb, de rejoindre les autres et d'aller se reposer. Keb regarda une dernière fois le puits et au moment où il allait commencer une nouvelle phrase, Omar le prit en poids, le posa sur son épaule comme un sac de pommes de terre et descendit vers le camp où un bon repas les attendait.

Les deux jours suivants, les choses se passèrent de la même manière, et grâce au sens de la persuasion dont fit preuve Ihab, Keb parvenait à mieux maîtriser son impatience. Mais lorsque, au soir de ce deuxième jour, les trente mètres de profondeur furent atteints sans que la moindre découverte fût à noter, Keb restait bien le seul à croire encore qu'il pût y avoir quelque chose dans ce damné puits.

Le lendemain, le chariot réapparut à l'horizon lorsque le soleil était à son zénith, et les trois hommes qui composaient cette petite caravane – un qui pilotait le chariot, les deux autres à dos de dromadaires – furent accueillis par des cris de joie. Comme c'était l'heure du repas, tout le monde prit place au centre du camp, chacun demandant des nouvelles de la ville aux camarades qui venaient de revenir comme s'ils étaient partis depuis des mois.

L'après-midi, à contrecœur, Keb se lança dans une révision du chariot, qui s'avéra fonctionner parfaitement, puis on le chargea pour un nouveau voyage. Mais comme il était déjà tard, on décida de remettre son départ au lendemain matin et tous les ouvriers purent prendre du repos. Les seuls hommes à s'activer encore étaient ceux qui travaillaient sous les ordres de Keb. Ne croyant

plus du tout à une quelconque découverte, Ihab se rendit sur le chantier du puits et prit Keb à part afin de lui parler en toute discrétion.

– Ne crois-tu pas que tout cela a assez duré ? hasarda Ihab en cherchant à raisonner son ami.

– Nous y sommes presque, répondit Keb, je le sens, demain nous devrions toucher au but.

– Très bien, rétorqua calmement Ihab, mais il n’y aura pas de rallonge. La vie est très difficile pour les hommes ici et tes recherches monopolisent plus de dix pour cent de nos effectifs, je ne pense pas me tromper en disant qu’ils devraient commencer à être grognons d’ici quelques jours.

Keb fit un signe de tête pour signifier son accord résigné, puis les deux hommes se dirigèrent vers le puits lorsqu’un cri résonna dans le calme de la soirée naissante.

Ihab et Keb crurent à un accident et coururent à toutes jambes vers le puits, mais au fur et à mesure qu’ils en approchaient, les mots devenaient plus intelligibles : il n’était pas question d’un cri d’alarme, mais de la découverte de quelque chose de dur au fond du puits.

Keb poussa à son tour un cri de joie en répétant : « Trente-six mètres, c’est incroyable pour l’époque ! »

Voyant que Keb voulait descendre dans le puits malgré l’heure tardive, Ihab fit signe à Omar de venir et, comme la fois précédente, il l’attrapa, le mit sur son épaule et le ramena au camp.

5.

Le lendemain, comme chaque jour, alors que les premiers rayons du soleil illuminaient un ciel sans nuages, Ihab entreprenait de mettre en branle la vie du camp lorsqu'il aperçut une silhouette près du puits. Son premier réflexe fut de se cacher et d'observer – le chef de l'expédition n'avait rien d'un lâche, mais il avait toujours en tête les propos des hommes qui redoutaient de voir sortir un démon du puits.

Parfaitement immobile, retenant même sa respiration pour ne pas attirer l'attention de ce qui se trouvait près du puits (et surtout parce qu'il était inutile de réveiller les hommes en donnant l'alerte si jamais il ne s'agissait finalement que d'un de ses hommes qui avait une envie pressante !), Ihab resta ainsi une dizaine de minutes à observer la silhouette... qui disparut brusquement, comme volatilisée. Ce qui suggérait qu'il s'agissait bien d'un esprit ou de quelque chose d'approchant. Après quelques secondes, la silhouette réapparut, éclairée cette fois par les rayons d'un soleil qui avait pris de la hauteur, et Ihab put enfin comprendre ce qu'il se passait.

La créature qui venait de lui faire connaître la plus belle peur de sa vie n'était autre que Keb, qui s'était certainement levé très tôt, en admettant même qu'il se fût couché ! Voyant ce dernier se relever, Ihab comprit que sa disparition n'était pas l'œuvre de la magie, mais plutôt d'une simple maladresse. Très prosaïquement, après avoir trébuché sur le sol, Keb s'était relevé... comme le commun des mortels !

Laissant son ami à ses occupations, Ihab reprit son travail là où il l'avait laissé et sonna le réveil. Lorsque le travail eut repris, Ihab se rendit auprès de Keb pour faire le point.

– Je serais curieux de savoir ce que tu espérais découvrir de bon matin, dit-il à son ami, surtout lorsqu'on sait que l'obscurité était telle qu'il t'aurait été impossible de voir le bout de ton nez.

– Ah ! Ihab, répondit Keb qui semblait ne jamais avoir été plus heureux, je faisais quelques préparatifs. Mais reste un instant, je m'apprêtais à descendre et à examiner le fond.

Ihab n'aurait manqué ça pour rien au monde ! Il regarda donc Keb s'attacher à une corde et descendre dans le puits équipé d'une torche et de deux lampes à huile. Il se passa près d'une heure avant qu'il ne donne le signal pour qu'on le remonte, mais lorsqu'il réapparut, son visage avait perdu toute trace de bonne humeur pour faire place à une expression de doute et de circonspection. Pressentant qu'il avait découvert ce que tout le monde conjecturerait depuis quelques jours, c'est-à-dire qu'il n'y avait strictement rien de particulier au fond du puits, Ihab se retira discrètement. Mais il fut rattrapé par Keb, qui semblait tenir à lui parler.

– Ihab, l'interpella-t-il, je sais ce que tu penses, mais soyons logiques : pourquoi se serait-on fatigué à bâtir un tel puits, de surcroît recouvert d'une pyramide, si ce n'est pour y cacher quelque chose ?

– Personne n'a la réponse, répondit Ihab, mais est-ce vraiment inconcevable d'envisager que ce puits n'ait contenu que de l'eau ?

– Voyons, Ihab, nous sommes dans le désert, il n'y a pas d'eau.

– Alors peut-être était-ce une citerne, ce qui expliquerait la finition des murs en pierres...

– Non, si tel avait été le cas, il aurait été plus simple de la faire plus large et moins profonde, répondit Keb, qui semblait utiliser son cerveau à plus de deux cents pour cent, je ne saurais l'expliquer mais chaque fibre de mon corps me dit qu'il y a quelque chose.

– Quand bien même il y aurait eu quelque chose, crois-tu que cela soit si important ? reprit Ihab. Que nous apporterait la découverte d'une momie, de quelques murs de hiéroglyphes et de vieux vases poussiéreux ?

– Peut-être le monde ne s'en trouverait-il pas changé, dit Keb les yeux vers l'horizon, mais ma vie certainement. Qui sait quelle science ou quelle sagesse repose en ce lieu...

– Quoi qu'il y ait, lui répondit Ihab en s'éloignant, tu devras le découvrir avant ce soir, après quoi, si tu veux continuer, tu devras t'en occuper tout seul.

Keb regarda son ami s'éloigner avec une certaine reconnaissance, car il savait maintenant qu'il aurait jusqu'à la fin de l'expédition pour aboutir. Certes, il devrait finir seul, mais Ihab le dispenserait des travaux de déplacement des blocs, comme il l'avait craint lorsqu'il lui avait annoncé l'ultimatum.

À la fin de la journée, la moitié d'un nouveau chargement avait été préparée, et comme les hommes retournaient au camp prendre un repos bien mérité, Keb donna l'ordre de mettre fin au travail. Le jeune curieux avait passé pratiquement toute la journée dans le puits à inspecter les murs pour y trouver un passage, mais en vain. Un moment, il avait songé à enlever un des nombreux petits blocs formant le mur pour voir s'il ne cachait pas un passage, mais il avait dû abandonner car les pierres étaient taillées et placées de façon à ce qu'aucune ne puisse être ôtée sans que toute la structure ne s'effondre.

En milieu d'après-midi, il mit en œuvre sa dernière idée, arracher les blocs qui constituaient le sol du puits. Cette dernière tentative s'avéra particulièrement pénible, et l'échec en fut d'autant plus douloureux. Keb dut se rendre à l'évidence : il avait eu tort.

En redescendant vers le camp, il maudissait l'esprit stupide qui avait cru bon de construire une structure qui, à son sens, ne servait à rien.

Pendant le repas du soir, Keb décrivit par le menu à Ihab et à son frère les échecs qui avaient peuplé sa journée. Puis, se levant pour aller se coucher, il leur annonça qu'il ne poursuivrait pas ses recherches et demanda à être intégré aux autres équipes.

Omar laissa son frère s'éloigner avant de laisser paraître sa joie... Non qu'il se réjouît de l'échec de son frère, mais leurs travaux

respectifs les avaient tenus éloignés pendant quelques jours et Omar détestait être séparé de son jumeau. Pour qui ne connaissait pas leur histoire, une telle attitude pouvait paraître excessive, mais, orphelins de naissance, les deux frères avaient changé régulièrement de foyer, et c'est la force de leur lien qui leur avait toujours garanti une indispensable stabilité.

6.

Au milieu de la nuit, Ihab fut réveillé par une lueur qui venait de passer devant sa tente. Avant qu'il ait repris ses esprits, quelqu'un écarta le pan de tissu qui tenait lieu de porte.

– Es-tu réveillé ? chuchota la voix de Keb, dont le visage venait d'apparaître dans l'ouverture.

– Non, je dors, répondit Ihab en lui lançant une étoffe au visage.

– C'est donc que tu es somnambule pour bouger et parler en dormant, reprit Keb d'une voix un peu plus forte. Allons, lève-toi et viens m'aider.

– Je te jure que s'il s'agit encore de ce maudit puits, rétorqua Ihab en se levant, je t'y jette et t'y laisse croupir jusqu'à la fin de l'expédition.

– Allons, que vas-tu imaginer, reprit Keb l'air faussement sérieux, il ne s'agit pas du puits mais plutôt de blocs de pierres.

– Es-tu sûr que cela ne peut pas attendre demain ? insista Ihab en se frottant les yeux.

– Il faut que je vérifie quelque chose, répondit Keb surexcité, cela m'a réveillé et m'empêche de dormir.

– La prochaine fois que tu as des insomnies, reprit Ihab, réveille plutôt ton frère, je suis sûr qu'il se fera une joie de te rendormir avec un bon coup sur la tête.

– Rassure-toi, répondit Keb en s'extirpant de la tente, je l'ai déjà réveillé, il nous attend dehors.

Lorsque Ihab mit le nez à l'extérieur, il éclata de rire en voyant Omar qui affichait une tête de déterré. Puis, enflammant une torche au feu qui brûlait au milieu du camp, Ihab rejoignit les deux frères et tous trois se dirigèrent vers le puits.

– Keb, j'espère pour toi que c'est important, s'exclama Ihab en arrivant à destination.

– Je crois avoir découvert le secret de ce puits, répondit Keb dans un état d'agitation extrême, mais avant, aidez-moi à descendre, il faut absolument que je vérifie quelque chose.

Omar empoigna une corde pendant que Ihab l'attachait autour de son ami. N'étant toujours pas bien réveillé, il vérifia trois fois la solidité de son nœud et, rejoignant Omar, laissant doucement glisser la corde entre leurs mains, ils firent descendre Keb qui tenait une torche à la main. Après un petit moment, la voix de Keb leur parvint comme en écho, qui leur demandait de stopper. Puis, des profondeurs de la terre, s'éleva une nouvelle exclamation :

– J'en étais sûr ! répétait la voix triomphante de Keb, je le savais. Hé, là-haut, remontez-moi.

Lorsqu'il réapparut à la surface, Keb, obnubilé par ce qu'il venait de voir et oubliant qu'il avait une torche à la main, faillit brûler Ihab, qui l'évita de justesse.

– L'architecte qui a conçu ça était un génie, s'exclama Keb après s'être brièvement excusé de sa maladresse avec la torche.

– C'est drôle, j'avais cru comprendre le contraire tout à l'heure, murmura Ihab en s'adressant discrètement à Omar.

– Moi, il y a longtemps que je ne cherche plus à comprendre, lui répondit Omar sur le même ton désabusé.

– Messieurs, s'exclama Keb pour attirer leur attention, savez-vous ce que j'ai découvert dans ce puits ?

– De l'eau, répondit Ihab sur un ton de plaisanterie qui sembla amuser Omar.

– Non, soyez sérieux, rétorqua Keb, quelque peu contrarié du manque d'enthousiasme de ses acolytes.

Les deux plaisantins ayant recouvré un semblant de sérieux, Keb reprit la parole :

– Mon erreur est d'avoir considéré ce puits comme un simple trou alors qu'en réalité il s'agit d'un labyrinthe. Certes rudimentaire, mais un véritable labyrinthe. Laissez-moi vous expliquer :

Le premier point sur lequel j'ai buté était la présence de sable dans le puits, car, ne l'oublions pas, ce puits était recouvert d'un gigantesque bloc qui en bouchait l'accès, celui-ci étant recouvert par la pyramide elle-même.

Le deuxième point qui m'a posé problème était sa construction en pierres de taille, ainsi que sa profondeur insolite. Pourquoi s'étaient-ils compliqué la tâche à ce point alors que, compte tenu de la nature rocheuse du sol, il aurait suffi de le creuser pour arriver au même résultat ?

Ces deux énigmes ont été résolues grâce à un flash que j'ai eu pendant mon sommeil. Je me voyais remontant le puits et passant devant deux pierres presque carrées d'un peu plus d'un mètre de côté. C'est alors que tout s'est éclairé dans mon esprit, au point de me réveiller.

Le puits était profond, parce qu'on voulait nous faire chercher au mauvais endroit. À la fin de la construction, on l'avait presque totalement rempli de sable pour amener d'éventuels curieux à creuser jusqu'au fond et à se décourager en voyant qu'il n'y avait rien – ce qui, je dois le reconnaître, a bien failli me duper moi aussi. À l'instant, je viens de vérifier un dernier point, car lorsque j'ai voulu déplacer les pierres du fond pour voir si elles ne cachaient pas un passage, j'ai découvert qu'il suffisait d'ôter un bloc pour que tout s'effondre. Mais, comme je l'espérais, ces deux grandes pierres que j'ai vues en rêve étaient entourées au-dessus et en dessous de deux longs blocs de presque trois mètres permettant d'enlever les pierres carrées sans risque d'effondrement. J'ai donc le plaisir de vous annoncer que ce qui se cache dans le puits se trouve à environ vingt mètres de profondeur, soit près de seize mètres au-dessus du fond, et derrière deux pierres carrées qu'il ne nous reste plus qu'à déplacer.

Impressionné par les pertinentes explications de son ami, Ihab lui souhaita d'avoir raison. Puis, voyant que Keb commençait à remplir le puits avec du sable, certainement jusqu'à la hauteur des deux pierres carrées, il fit un signe à Omar qui prit son frère en

poids et le ramena jusqu'au camp afin d'y dormir au moins jusqu'aux premières lueurs du jour.

Le lendemain, avant de sortir de sa tente, Ihab scruta les alentours afin d'éviter Keb, qui n'avait certainement pas dormi le reste de la nuit. Voyant que le camp était vide, il commença discrètement à préparer le travail de la journée en réveillant les hommes chargés du petit-déjeuner.

Au moment de distribuer le travail aux différentes équipes et de leur annoncer qu'ils allaient devoir verser dans le puits une partie du sable qu'ils avaient eu tant de mal à enlever, Ihab réalisa soudain que Keb n'avait toujours pas réapparu. Omar ne l'avait pas vu non plus, aussi tous deux se dirigèrent-ils instinctivement vers le puits pour s'assurer qu'il n'était pas tombé dedans. Heureusement, ce n'était pas le cas, mais la question restait entière. Ihab suggéra à Omar, dont l'inquiétude était manifeste, d'aller voir dans sa tente si par hasard il n'avait pas laissé un mot sur ses intentions pendant que lui interrogerait les hommes.

Soudain, une exclamation retentit dans le camp alors qu'Omar venait à peine de pénétrer dans la tente de son frère.

– Ihab, criait Omar, depuis l'autre bout du camp, c'est bon, je l'ai retrouvé ! Ce bougre qui nous a réveillés au milieu de la nuit était tout simplement en train de dormir.

Mais déjà Keb sortait de sa tente frais et dispos, saluant avec une bonne humeur patente toutes les personnes qu'il croisait. Ihab, le voyant si heureux, espérait en son for intérieur que son ami ne s'était pas trompé. Puis, oubliant son devoir, le chef de l'expédition demanda à tous les hommes de mettre leurs pas dans ceux de Keb et de l'aider à remplir le puits de sable. Les hommes ne comprirent pas pourquoi le programme changeait subitement, mais ils s'exécutèrent sans poser de questions, gagnés par l'entrain communicatif de Keb. Comme des enfants sur une plage jouant à faire des pâtés, les hommes se mirent au « travail », dans une ambiance qui relevait plutôt de la colonie de vacances. Lorsque le niveau des deux blocs carrés fut atteint, Keb, à la grande déception de tous, mit un terme

aux opérations de remplissage. Puis, après avoir jeté quelques outils dans le fond du puits, le scientifique du groupe y descendit, accompagné d'Omar et Ihab.

Le fond du puits étant plutôt sombre, Keb alluma une troisième torche et montra les outils à son frère en lui expliquant qu'il fallait déplacer les deux pierres carrées. Omar, qui n'avait pas la réputation de faire dans la dentelle, empoigna une grosse barre métallique et réduisit les deux blocs en morceaux sous les yeux inquiets de son frère. Lorsque la poussière soulevée par l'action d'Omar fut retombée, ils constatèrent, déçus, que les blocs ne cachaient rien de spécial, et ne donnaient pas non plus sur un passage, mais sur une surface plus ou moins lisse qui semblait sans intérêt. Cependant Keb, dont le visage portait les marques de la contrariété, finit par remarquer au centre de cette surface un symbole qui n'était pas constitué de la roche creusée, comme cela aurait dû être le cas, mais d'une sorte de ciment rudimentaire.

Enlevant la barre des mains de son frère, Keb s'approcha du symbole pour l'observer de plus près, mais il semblait ne présenter aucun intérêt particulier, un simple cercle de cinq centimètres de diamètre avec, en son centre, un petit point gros comme une coccinelle.

L'homme et le symbole se firent face quelques minutes – qui semblèrent interminables à tous les autres –, puis Keb donna un peu d'élan à la barre qu'il tenait à la main et frappa une première fois sous le symbole. La paroi se brisa en formant des petites fissures semblables à une toile d'araignée et au second coup, la barre traversa le mur sans faire d'autres dégâts qu'un trou du diamètre de l'outil.

Keb retira la barre et patienta, comme s'il s'attendait à voir sortir quelque chose. Puis il prit une masse qui se trouvait derrière lui et réduisit en miettes la mince paroi qui bouchait une ouverture. Peu

habitué à ce genre d'effort, Keb s'appuya sur le manche de sa masse pour reprendre son souffle tandis que Ihab s'approchait de l'ouverture avec une torche.

– N'entre surtout pas, s'exclama Keb tout en reprenant son souffle.

– Pourquoi ? répondit Ihab en se retournant, tu ne vas pas me faire croire que tu es superstitieux.

– Non, reprit Keb, toujours appuyé sur le manche, mais il faut laisser entrer de l'air frais à l'intérieur, te rends-tu compte que l'atmosphère n'y a pas été renouvelée depuis des milliers d'années ?

Keb suggéra alors de laisser les choses en l'état jusqu'au lendemain et fit signe aux hommes qui se trouvaient à la surface de le remonter. Ihab, qui trouvait l'explication de son ami très dissuasive, s'écarta de l'ouverture et remonta à son tour, suivi d'Omar.

Cette découverte sembla affecter à nouveau la sérénité des hommes, qui se remirent à évoquer les démons et les mauvais esprits. Ihab remit aussitôt tout le monde au travail, espérant que les hommes penseraient ainsi à autre chose, mais ce fut en vain. Ils étaient si obnubilés par la découverte du passage qu'il y eut à déplorer trois accidents dans la journée, dont un grave – une fracture de la jambe – qui fut aussitôt attribué aux mauvais esprits qui étaient sur le point de sortir du puits plutôt qu'à la maladresse imputable à leur manque de concentration. Lorsque la journée fut enfin arrivée à son terme, l'effervescence dans le camp était telle que Ihab envisagea un instant de repousser sur l'ouverture l'énorme bloc qui recouvrait le puits pour que les hommes puissent dormir tranquilles. Mais il renonça très vite, et opta pour des tours de garde de deux heures afin que les hommes se sentent en sécurité. À son grand soulagement, l'idée sembla plaire et la tension retomba sensiblement.

En se levant le lendemain matin, Ihab pressentait que la journée ne se présentait pas sous les meilleurs auspices... Et d'ailleurs, dès qu'il sortit de sa tente, il vit Keb et les hommes chargés de la garde en grande conversation. Par bonheur, Keb semblait avoir réussi à

convaincre ses interlocuteurs que le puits ne contenait ni dieux ni démons. Ihab décida néanmoins de réunir tout le monde près du puits après le petit-déjeuner afin qu'ils puissent assister aux différentes découvertes, ce qui devait définitivement calmer les esprits, en espérant que Keb ait raison.

Comme la veille, les seules personnes à accompagner Keb au fond du puits étaient Ihab et son frère, situation que personne ne semblait leur envier. Une fois au fond, les trois hommes s'alignèrent face à l'ouverture, chacun portant une torche enflammée à la main. Keb finit par s'approcher le premier du passage et l'éclaira avec sa torche. Maintenant qu'il se trouvait face à ce couloir sombre et quelque peu inquiétant, il n'était plus tout à fait certain de vouloir y entrer... et si des dizaines de paires d'yeux n'avaient été fixées sur lui, il aurait certainement remis la visite à plus tard. Keb avança son bras le plus loin possible dans le passage et réalisa que trois ou quatre mètres plus loin, la hauteur du plafond passait de un mètre à plus de deux, ce qui le soulagea, l'idée d'avancer dans un couloir aussi bas de plafond l'effrayait et il commençait à se demander s'il n'était pas claustrophobe. Il finit donc par s'engager à quatre pattes dans l'étroit corridor et lorsque la hauteur sous plafond le permit, il se releva et invita les deux autres à le rejoindre, prétextant avec une certaine ironie qu'il se sentait un peu seul. Une fois auprès de Keb, ils le virent examiner attentivement le mur qui se trouvait à sa droite. Ihab lui demanda s'il avait trouvé quelque chose et son ami lui montra les marques qui recouvraient tout le mur et qu'il attribuait aux outils de ceux qui avaient percé le roc, certainement avec des sortes de petites pioches.

Les trois hommes continuèrent à avancer dans le couloir sur moins de dix mètres et s'arrêtèrent devant un mur qui portait le symbole des doubles cercles en son milieu. Cette surface semblait identique à celle qui avait été percée la veille et, à la lueur de sa torche, Keb l'étudia centimètre par centimètre sans y trouver autre chose que le symbole.

Il se retourna ensuite vers Ihab en lui disant qu'ils auraient dû penser à prendre un outil pour percer la surface. Mais Omar lui tendait déjà une petite masse qu'il portait à sa ceinture. Keb félicita son frère pour son sens de l'initiative et commença à percer le mur. Mais contrairement à la veille, à peine les premiers coups de masse l'avaient-ils enfoncé qu'il s'effrita et s'effondra sur le sol en un petit tas de sable, provoquant une poussière considérable qui obligea les trois hommes à faire un bond en arrière. Une fois la nuée retombée sur le sol, Keb avança sa torche, impatient de découvrir ce qui se cachait derrière le mur, mais Ihab le retint par l'épaule.

– Ne crois-tu pas que nous devrions attendre un jour avant d'entrer, demanda Ihab, tu sais, pour le renouvellement de l'air... enfin, pour les raisons que tu as expliquées hier.

– Techniquement, oui, répondit Keb, mais je suis trop impatient pour attendre jusqu'à demain. Alors, pour en avoir le cœur net, je vais entrer le premier et m'assurer que l'air est respirable. Si tout va bien, je vous ferai signe de me rejoindre ; sinon, retenez votre respiration et sortez-moi de dedans.

– Juste par curiosité, reprit Ihab en retenant son ami par le bras, comment feras-tu pour savoir si l'air est respirable ?

– Rien de plus simple, répondit Keb, je vais le respirer. Si je me sens mal, c'est qu'il n'est pas respirable, si je m'effondre, tâchez de me ranimer.

Sur ces propos des plus optimistes, Keb avança vers l'ouverture nouvellement faite et la traversa, précédé de sa torche. Très vite, le courageux explorateur sembla englouti dans le noir et Omar inquiet l'appela pour s'assurer qu'il allait bien. Keb répondit aussitôt, au grand soulagement de tous, et ajouta qu'ils pouvaient le rejoindre. Ihab entra à son tour et chercha des repères pour se faire une idée de l'endroit où il se trouvait, mais le faible éclairage de sa torche lui permit seulement de déduire qu'il était dans une grande pièce. Laissant passer Omar, Ihab ressortit en annonçant à haute voix qu'il allait chercher d'autres torches. Après quelques allers-retours, grâce à la vingtaine de torches qu'ils avaient coincées

avec des pierres, les trois hommes purent enfin se faire une idée précise du lieu où ils se trouvaient.

C'était une grande pièce presque carrée de dix mètres sur douze. Les murs, totalement dépourvus d'ornements, portaient les mêmes marques que ceux du couloir. À la grande déception de Keb, la pièce ne comptait que six hiéroglyphes sculptés dans un cartouche sur le bout d'un bloc taillé à même la roche au centre de la salle. Cette pièce abritait aussi, comme on aurait pu le penser, une vieille momie qui était posée à même le bloc central, sans sarcophage ni autre protection que ses bandelettes.

8.

Le désappointement se lisait sur leurs visages. Keb fit plusieurs fois le tour de la pièce, sa petite masse à la main, donnant des coups à différents endroits des murs pour y déceler un hypothétique passage secret, mais sans succès.

Ihab annonça alors à ses deux amis qu'il allait rassurer les hommes qui se trouvaient à l'extérieur et leur expliquer ce qu'ils avaient trouvé.

Bien qu'un peu déçus que leurs efforts n'aient pas été récompensés, les hommes furent soulagés d'apprendre qu'il n'y avait rien de dangereux dans le puits et, sur les instructions de Ihab, retournèrent au travail.

Après avoir pris un bon bol d'air frais, Ihab redescendit dans le puits pour rejoindre ses amis, et alors qu'il se trouvait dans le couloir menant à la grande salle, il entendit la voix de Keb qui répétait : « Ce n'est pas possible, ce serait incroyable... »

Accélérant le pas, Ihab entra dans la pièce et vit Omar qui, avec une torche, éclairait son frère, lequel palpait la momie à différents endroits. Voyant apparaître Ihab dans la pièce, Keb s'arrêta et le regarda avec de grands yeux émerveillés.

– Laisse-moi deviner, lui dit alors Ihab, rompant le silence, c'était une fille.

– C'est extraordinaire, lui répondit Keb sans tenir compte du ton ironique de son ami, viens plutôt voir.

– Non, c'est bon, reprit Ihab sans bouger, j'en ai déjà vu, et de bien mieux conservées que celle-ci. Omar, tu devrais faire attention aux fréquentations de ton frère.

– Cesse donc de dire n'importe quoi, rétorqua Keb, et viens voir l'état de cette momie.

Ihab s'approcha, se saisit de la torche que tenait Omar et observa la momie attentivement avant de déclarer qu'il ne voyait rien, sinon les bandelettes qui entouraient la momie.

Keb lui indiqua alors sur la momie un certain nombre de points qui formaient des creux et lui expliqua que le corps avait été découpé en morceaux avant d'être reconstitué, maintenu en place par les bandelettes.

Ihab, qui avait du mal à garder son sérieux, déclara à son ami qu'il reconnaissait une certaine originalité quant à la façon dont le bourreau s'y était pris, mais il ne voyait pas ce que cette momie avait d'extraordinaire.

Keb lui montra alors le cartouche de hiéroglyphes au pied de la momie et lui demanda s'il savait ce que cela voulait dire.

Ihab, avec la désinvolture qui le caractérisait depuis un moment, lui répondit qu'il ne lisait pas plus les hiéroglyphes que le chinois.

– Je ne suis pas très à l'aise avec les hiéroglyphes, reprit Keb, mais je peux te dire avec certitude que cela signifie Osiris.

– Osiris ? répéta Ihab. Eh bien, ça n'a pas dû être facile tous les jours pour elle avec un nom pareil.

– Pour lui, reprit Keb, Osiris était un homme. Mais pas seulement, car il était aussi un dieu. D'après la légende, Osiris aurait été tué par son frère, le dieu Seth, qui était jaloux de son prestige auprès des hommes. Afin qu'il périsse, il le découpa en morceaux et les éparpilla aux quatre coins de l'Égypte. Mais Isis, qui était la sœur et la femme d'Osiris, retrouva les morceaux et reconstitua le corps de son mari en les assemblant à l'aide de bandelettes. D'après la légende, cette opération lui aurait rendu la vie, mais sa présence ici semble démontrer le contraire. Cela n'enlève rien au fait que nous soyons devant la première momie.

– C'est très bien, reprit Ihab, c'était une très jolie histoire. Mais maintenant que nous avons fini, remontons, nous avons du travail.

Comme Ihab s'y attendait, Keb demanda à rester. Omar lui tendit alors sa torche pour remonter à la surface avec le chef de l'expédition, mais au dernier moment, il recula. Keb crut à quelque

enfantillage et demanda à son frère d'éviter de déteindre sur Ihab, quand celui-ci lui désigna la momie d'un air peu rassuré.

Keb se retourna et vit ce qui effrayait son frère : la momie semblait s'être mise à saigner. Il ne s'agissait pas d'un flot de sang, mais d'une simple goutte au niveau du cou. L'espace d'un instant, la bandelette parut à nouveau vierge de toute tache, mais l'instant d'après, ce n'était plus le cas.

Le phénomène se répéta encore et encore, si bien qu'il semblait sans fin. Après quelques minutes d'observation, Ihab s'approcha et, à l'aide du couteau qu'il portait à la ceinture, tapota prudemment le cou de la momie. N'ayant constaté aucune réaction, il s'approcha un peu plus et posa la pointe de son arme sur la goutte de sang : cette fois encore, il ne se passa rien. Pendant ce temps, Omar s'était emparé d'une torche et de la petite masse qu'il brandissait, l'air menaçant, en s'approchant tout doucement. Une fois Omar à portée de cou de la momie, avec d'extrêmes précautions, Ihab trancha les bandelettes du cou, laissant apparaître un curieux objet rond dont le centre émettait une lueur alternativement rouge vif et noire, se fondant alors dans la masse de l'objet dont c'était précisément la couleur.

Keb s'approcha à son tour de la momie et, contre l'avis de Ihab et de son frère, se saisit de l'objet rond. Il le regarda, posé au creux de sa main, et l'observa attentivement. Il s'agissait d'un disque noir de cinq centimètres de diamètre, avec une face plate et l'autre légèrement bombée. Malgré sa faible épaisseur, deux millimètres sur le bord et quatre en son centre, Keb fut frappé par son poids particulièrement élevé. À sa connaissance, seul le plomb ou l'or auraient pu avoir un tel poids pour une aussi faible quantité de matière, mais l'objet n'était constitué d'aucun de ces métaux. D'ailleurs s'agissait-il même de métal ? Keb n'en savait rien, cette matière lui était inconnue.

Ihab et Omar avaient maintenant rejoint le porteur de l'objet et observaient fixement le point rouge qui ne cessait d'apparaître et de disparaître à intervalles réguliers.

Soudain, comme émergeant d'un état hypnotique, Keb confia l'objet à son frère qui faillit le faire tomber en le donnant à Ihab et retourna auprès de la momie.

L'intuition du jeune scientifique lui disait que la momie cachait vraisemblablement d'autres objets du même genre, et qui lui permettraient de comprendre son utilité. Alors, sans un mot d'explication à l'adresse de ses deux compagnons, Keb se mit à disséquer méthodiquement chaque partie de la momie. Durant plus d'une heure, Ihab et Omar le regardèrent se livrer à son étrange chirurgie sans oser l'interrompre ou le laisser.

Lorsque Keb s'attaqua à la dernière partie encore inviolée de la momie, des voix retentirent en écho dans la pièce, faisant sursauter tout le monde. Lorsqu'elle se répéta, Ihab comprit qu'il s'agissait de la voix des hommes qui, ne les voyant pas reparaitre, commençaient à s'inquiéter. Le chef de l'expédition quitta alors la pièce, avertissant Omar qu'il allait revenir, et sortit informer les hommes qui étaient restés à l'extérieur.

Lorsque Ihab revint dans la chambre de la momie, Keb, debout, marmonnait des phrases inaudibles. Estimant qu'il avait laissé suffisamment place au délire de son ami, Ihab décida d'y mettre un terme et de ramener tout le monde à la surface.

– Keb, cette fois, c'est fini, s'exclama Ihab avec une certaine autorité, il n'y a plus rien à chercher, nous remontons.

– Il y a forcément quelque chose que nous n'avons pas trouvé et qui est la clef de tout cela, répondit Keb, toujours tourné vers la momie.

– Il n'y a plus rien à trouver, reprit Ihab, cette pièce est vide, elle ne contient que cette momie que tu as suffisamment martyrisée, me semble-t-il.

– Sous le bloc, s'exclama alors Keb, ce doit être sous le bloc sur lequel repose la momie.

– Le bloc a été taillé dans le roc, comme la pièce et les murs, reprit Omar d'un ton qui cherchait à raisonner son frère, Ihab a raison, il n'y a rien ici.

Keb se laissa enfin convaincre et tous remontèrent à la surface en emportant précieusement l'étrange objet trouvé sur la momie.

Le lendemain matin, Keb prenait son petit-déjeuner tout en faisant tourner entre ses doigts sa nouvelle mascotte, l'objet rond trouvé sur la momie... Il l'avait scrupuleusement observé la veille et avait remarqué deux choses qui lui avaient échappé dans la tombe. D'abord, l'objet, présentait une marque à peine visible, un cercle minuscule figuré en creux. Ensuite – et plus surprenant – la façon dont on orientait ce cercle provoquait des dignotements plus ou moins rapides du point rouge.

Ce nouveau mystère occupait tout le temps libre de Keb, mais ne tourna pas à l'obsession, comme avait pu le craindre Ihab. Il accomplissait son travail comme les autres et tout se passa pour le mieux jusqu'à la fin de l'expédition.

Lorsque le groupe reprit le chemin du départ, on aurait pu imaginer que Keb aurait un dernier regard vers le puits qui l'avait tant préoccupé pendant le séjour, mais il n'en fit rien. Accompagné de son ami et de son frère, il gardait le regard fixé vers Le Caire, que la lenteur du chariot ne leur permettrait pas d'atteindre avant deux jours au moins. Mais Keb savait qu'il reviendrait très bientôt, car il avait réussi à convaincre Ihab de le compter parmi les hommes qui rapporteraient le chariot jusqu'à son hangar à Sakkarah. Ihab n'avait accepté qu'après lui avoir fait jurer qu'il ne s'approcherait pas du puits.

Au matin du deuxième jour de voyage, les hommes demandèrent à Ihab de partir en avant. Ce qui leur fut accordé, il était inutile que tout le monde progresse à la vitesse d'un escargot à cause du chariot, il était évident qu'à vitesse normale, ils seraient arrivés vers midi.

Ihab, Omar et Keb se retrouvant seuls à traverser le désert, ils n'en apprécèrent que mieux la magie du lieu, seulement altérée par le bruit du chariot. Une heure avant la nuit, ils montèrent le camp et prirent leur repas sous un ciel étoilé.

Ihab passa sur le voyage du retour un des meilleurs moments de sa vie, échappant aux responsabilités dans un désert où il se sentait libre, de surcroît accompagné de ses meilleurs amis.

Keb pour sa part ne cessait de faire rouler dans ses mains l'objet prélevé sur la momie, cherchant quelque chose sans savoir ce que c'était.

Omar, lui, n'était pas du genre à se poser des tas de questions, il vivait le moment présent sans se répandre en commentaires, mais son frère et Ihab, qui le connaissaient bien, savaient parfaitement qu'il passait un très bon moment.

Au matin du dernier jour de voyage, Ihab demanda à Omar et à Keb s'ils souhaitaient être du voyage qui ferait l'aller-retour avec le chariot, même si la réponse allait de soi pour Keb. Mais Omar aussi se montra enthousiaste. Ihab savait qu'il lui faudrait l'autorisation de son père, mais il se faisait fort de l'obtenir.

Un instant, l'apparition des fortifications du Caire serra le cœur de Ihab, mais il se rappela que bientôt il repartirait avec le chariot pour ce désert qu'il affectionnait tant et la joie revint en lui. En arrivant aux portes de la ville, ils furent accueillis par grand nombre de ses habitants. Des héros revenant glorieux de la guerre n'auraient pas reçu meilleur accueil. Acha, le chef de la ville, remercia le ciel d'avoir pris soin de son fils et de le lui avoir ramené, puis il s'avança vers lui et le prit dans ses bras. Pendant ce temps, Keb et Omar étaient acclamés par un groupe de filles, ce qui ne semblait pas leur déplaire. Le soir, on donna un grand banquet en l'honneur de Ihab, Keb, Omar et des cinquante hommes qui étaient partis à Sakkarah. Les raisons de se réjouir étaient si rares que n'importe quel événement était fêté plus que de raison.

Omar, qui était pourtant d'un naturel peu loquace, était littéralement métamorphosé, entouré d'une nuée de jeunes filles qui jouaient des coudes pour l'entendre conter leur aventure.

Keb, lui, paraissait plus morose : étant de faible constitution, il n'éveillait que peu d'intérêt auprès de la gent féminine. Cela lui aurait été égal si Millah avait été présente, car elle était la seule à avoir fait naître en lui ce sentiment unique, capable de déplacer les montagnes... Mais il semblait qu'elle ne viendrait pas, ce qui ne lui laissait que peu d'espoir quant à leur avenir commun. Mais alors qu'il était sur le point de quitter les festivités, des mains soudain se posèrent sur ses yeux et une voix enjouée, mais reconnaissable entre toutes, demanda de dire qui c'était... La belle Millah avait surgi dans son dos, et Keb l'invita aussitôt à s'asseoir près de lui. Puis il lui rapporta de quelle manière il avait déjoué les pièges du puits et lui montra l'objet qu'ils avaient trouvé.

Ihab, pour sa part, était à la table du chef et des anciens, autant dire qu'il était le plus à plaindre des trois. Il devait répondre à un flot ininterrompu de questions sur la façon dont il s'y était pris, et chaque fois il se trouvait un contradicteur pour rétorquer qu'il aurait pu s'y prendre autrement. Puis vint le moment d'évoquer le puits et la tombe découverte, dont ils avaient déjà eu des échos par les hommes qui avaient fait les premiers allers-retours avec le chariot. Globalement, n'ayant eux-mêmes jamais été confrontés au problème, personne ne trouva à redire sur la façon dont il s'y était pris, mais tous s'accordèrent sur l'utilité de ses recherches. La nuit sembla particulièrement longue à Ihab, mais il obtint tout de même ce qu'il souhaitait : repartir avec Keb et Omar pour ramener le chariot.

Le lendemain matin, une équipe déchargea le chariot, pendant que tous les hommes qui étaient partis en expédition se voyaient gratifiés de trois jours de repos. Keb les passa à aider Millah dans son travail, qui s'organisait essentiellement autour des champs. Omar, lui, déplaçait les blocs de pierre du chariot jusqu'aux endroits où les murs en avaient besoin et Ihab, abandonné par ses

deux amis, fit le tour des fortifications pour voir où il pourrait se rendre utile.

L'avancement des travaux de réparation étonna le fils d'Acha, qui put constater que tous les blocs des précédents voyages du chariot avaient été placés sur la muraille. En posant sa main sur l'une des monumentales pierres qui en formaient la base, Ihab se remémorait ses leçons d'histoire où on lui décrivait la construction des fortifications. Elles avaient été érigées à la chute de l'ancienne civilisation, pendant la guerre des généraux. Au départ, elles avaient une fonction défensive, mais aujourd'hui elles servaient surtout à protéger la ville des tempêtes de sable.

En revoyant le passé, Ihab ne put s'empêcher de songer à l'avenir et à la vie qui l'attendait. Il n'envisageait pas de servir les Umbistes comme l'avait fait son père. Mais aurait-il le choix ? Un jour, il serait amené à lui succéder et à prendre des décisions graves pour toute leur communauté. Qu'est-ce qui serait plus judicieux : servir les tyrans et protéger la population, ou l'entraîner dans une guerre en tentant de rallier les hommes qui vivaient dans d'autres villes à leur frontière ? Maintenant qu'il y songeait dans cette perspective, et qu'il entrevoyait la mort et la destruction qu'occasionnerait une guerre, Ihab trouva soudain l'attitude de son père beaucoup moins lâche, et même digne d'un grand chef.

Ces pensées obsédèrent Ihab jusqu'à la veille du départ pour Sakkarah, qu'il attendait avec impatience. Mais le jour où les trois amis devaient prendre la route se déchaîna une tempête de sable d'une rare violence. Les troupeaux furent rentrés en toute hâte, et les anciens savaient déjà que la récolte serait mauvaise.

La journée s'annonçait donc des plus déprimantes pour Ihab. Non seulement il devrait attendre la fin de la tempête pour se mettre en route, mais il lui faudrait affronter toute la journée les mines déconfitées des gens de la ville, qui craignaient les tempêtes plus que tout. Seul Keb semblait s'accommoder parfaitement de la situation. Sa relation avec Millah avait évincé tout le reste, et il semblait parfaitement étranger aux événements du monde. Ihab

dut même lui rappeler par deux fois qu'ils se mettraient en route dès que la tempête serait apaisée...

Le rêve s'arrêta tout de même deux jours plus tard, lorsque, aux premiers rayons du soleil, Ihab entra dans sa chambre, lui annonçant l'imminence du départ. Keb hésita un instant à simuler quelque maladie pour échapper à la séparation d'avec Millah. Mais au moment de feindre un violent mal au ventre, il se ravisa et se prépara à partir.

10.

Loin des fastes de leur retour triomphal, le départ se fit sans cérémonie. Seuls étaient présents Acha, deux anciens et, bien sûr, Millah, qui échangea un dernier baiser avec Keb.

Après les dernières recommandations et la bénédiction du chef, Omar et Ihab enfourchèrent leurs dromadaires pendant que Keb s'installait sur le chariot sous le regard plein de fierté de sa fiancée.

La première demi-heure fut surréaliste, le chariot avançait très lentement, Keb, tourné vers la ville, faisait de grands signes à Millah sous le regard intrigué du dromadaire attaché à l'arrière...

Une heure plus tard, Ihab commençait à regretter d'avoir proposé à son ami de l'accompagner, car il ne cessait de parler de la dame de ses pensées. En amoureux transi qu'il était, tout le ramenait à elle, la couleur du sable, la forme des dunes, la lumière du soleil...

Lorsque, deux jours plus tard, les trois hommes atteignirent Sakkarah, Ihab sembla soulagé... Lui qui avait tant espéré vivre ce voyage comme un moment privilégié de paix et de liberté n'avait appris qu'un mot : « Millah » ! Certes, il n'en voulait pas à son ami et était heureux pour lui, mais il en venait à nourrir une certaine nostalgie pour ses interminables palabres sur le puits ou ses multiples suggestions quant à l'utilité de l'objet découvert...

Pourtant, le soir venu, peut-être à cause de la magie du lieu, Keb recommença à parler de l'objet et émit une hypothèse :

– Voyez-vous, dit Keb en rompant le silence devant le feu de camp, plus j'étudie cet objet, plus je pense qu'il s'agit d'une boussole.

– Qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ? demanda Ihab, désireux de l'encourager à parler d'autre chose que de Millah.

– Regardez, reprit Keb en s'asseyant entre Omar et Ihab, lorsque j'oriente le cercle creux qui se trouve sur l'objet dans cette direction, le

point rouge apparaît et disparaît plus vite, par contre, lorsque je l'oriente dans tous les autres sens, il ralentit.

– Peut-être, répondit Omar, mais la direction que tu nous montres, c'est l'ouest, pas le nord.

– Tu m'enlèves les mots de la bouche, reprit Ihab, mais laisse ton frère continuer, je suis sûr qu'il a une explication à nous donner.

– Tout juste, répondit Keb, l'air des plus sérieux, je pense que cet objet ne permet pas de retrouver le nord, mais plutôt d'atteindre quelque chose.

– Quelque chose, répéta Ihab, et quoi par exemple ?

– Je ne saurais le dire exactement, reprit Keb, mais nous avons trouvé dans la tombe les restes de ce qui semble avoir été un dieu. De plus, la matière de l'objet est inconnue, pas un des anciens n'a été capable de me dire en quoi l'objet était fait.

– Cesse de tourner autour du pot, l'interrompit Ihab impatient, et dis-nous où tu veux en venir.

– Je pense, hésita Keb, que cet objet mène à un passage qui permet de rejoindre les dieux dans leur monde.

– Tu supposes donc, dit alors Ihab sans ironie, que l'homme qui était dans la tombe était un dieu et que, pour ne pas se perdre, il aurait pris, en quittant le domaine des dieux, un objet divin qui lui aurait permis de rentrer chez lui...

– Je t'accorde que, présenté de cette manière, cela semble peu crédible, mais j'ai la conviction que je suis dans le vrai, reprit Keb avec une grande concentration.

Ihab, qui plaisantait volontiers sur les hypothèses de son ami, n'eut pas le cœur de se moquer cette fois-ci. Certes, son explication lui semblait invraisemblable – il s'étonnait même qu'elle ait pu germer dans un esprit scientifique qui ne croyait qu'au livre, à l'écrit et à la raison. Mais il était bien obligé de reconnaître que jusque-là, son intuition ne l'avait jamais trompé, et il repensa à la recherche du tombeau dans le puits. Keb était le seul à croire qu'il y avait quelque chose dans le puits et il avait fini par le démontrer. Mais alors que ses deux amis attendaient un mot quelconque de

sa part, Ihab, à la surprise générale, suggéra d'aller se coucher en ajoutant que la nuit leur porterait conseil.

En cherchant le sommeil, Ihab s'imaginait arrivant dans un monde au-dessus des nuages... Là, s'adressant à un être de lumière, il demandait que le monde retrouve son équilibre climatique, et que les tyrans umbistes subissent un juste châtement... Avec cette idée en tête, il s'endormit l'esprit léger, sa tête pleine de rêves de liberté et d'opulence.

Aux premiers rayons du soleil, Ihab en se réveillant se sentit étrangement de bonne humeur... jusqu'à ce qu'il se rappelle pourquoi ! C'est que son inconscient, toujours imprégné de son rêve, lui avait donné le sentiment d'évoluer dans un monde paradisiaque... Mais en réalisant que rien n'avait changé, il fut soudain pris d'une certaine morosité.

Le voyage de retour étant plus rapide, les trois amis prirent leur temps pour plier le camp. En milieu de matinée, sous l'impulsion de Keb qui semblait impatient de revoir Millah, la petite caravane se mit en route. Ce fut un voyage sans histoires, qui dura un peu moins de quinze heures. Lorsque les hautes murailles du Caire commencèrent à pointer au-dessus des dunes, quelques bruits de fête parvinrent jusqu'à leurs oreilles. Ihab s'en étonna : en cette saison, et après la tempête qui venait de détruire une grande partie de la prochaine récolte, il ne voyait pas de quoi on pouvait bien se réjouir ! Mais qu'importe : puisque fête il y avait, ils espéraient bien y prendre part et donnèrent quelques petits coups à leurs montures pour leur faire accélérer le pas et arriver au plus vite.

Soudain, alors qu'ils étaient sur le point de franchir la dernière dune avant la plaine de sable qui bordait la ville, Omar fit passer son dromadaire devant ceux de Ihab et de son frère et les fit reculer.

– Qu'est-ce qui te prend, Omar ? hurla Keb qui avait failli tomber de sa monture.

– Il me prend, reprit Omar, qu'une bataille est en train de se dérouler devant les remparts de la ville.

– Une bataille ! Impossible, répondit Ihab, jamais mon père ne se serait rebellé.

Prudemment, à plat ventre en haut d'une dune, Ihab observa la plaine, et dut bien se rendre à l'évidence : la ville était bel et bien assiégée, et la bataille semblait perdue pour les assaillants. Mais cela n'avait rien d'étonnant, les remparts étaient si hauts et si épais qu'il était impensable de prendre la ville par la force. De plus, les deux seuls accès étaient bloqués par deux portes monumentales si bien conçues qu'il aurait été plus simple de s'attaquer à l'épaisse muraille qui les supportait. D'ailleurs, le son d'une corne donna raison à Ihab et les assaillants reculèrent hors de portée des archers qui défendaient la cité pendant que les jumeaux le rejoignaient au sommet de la dune.

Plusieurs choses restaient confuses dans l'esprit de Ihab. Tout d'abord, dans quelle circonstance son père avait-il pris les armes, et surtout, où les avait-il trouvées ? En dehors des Umbistes, personne n'était autorisé à posséder d'armes, et, même s'il ne prétendait pas tout savoir de son père, il avait du mal à croire qu'il ait pu en faire forger à son insu. Quoi qu'il en soit, ce qu'il avait toujours souhaité s'était produit et, curieusement, cette vision lui était aujourd'hui très pénible.

Voyant que certains des hommes qui constituaient la grande armée des Umbistes s'éloignaient de leur camp pour prendre position sur les plus hautes dunes autour de la ville, Ihab fit signe à ses amis de reculer, et ils s'éloignèrent dans le désert pour s'y cacher. À la tombée de la nuit, ils finirent leurs dernières provisions et examinèrent les stratégies possibles.

Keb soutenait qu'il fallait trouver un moyen d'entrer dans la ville, bien qu'il reconnût que la chose était plutôt ardue.

Omar, lui, pensait qu'il fallait espionner l'ennemi et profiter ainsi du fait qu'ils étaient à l'extérieur.

Quant à Ihab, il n'avait pas d'avis sur le sujet, il se sentait totalement impuissant face à cette immense armée. Contrairement à ses amis, il ne pensait pas à l'attitude à avoir le lendemain : les

assaillants étaient dix fois plus nombreux qu'eux, l'avenir de leur communauté lui semblait bien compromis. Deux possibilités s'offraient aux habitants du Caire : mourir de faim après plusieurs mois de siège, ou périr massacrés sur le champ de bataille en tentant une sortie pour vaincre l'ennemi.

Mais pour l'heure, il fallait prendre une décision, et Ihab finit par suggérer dans un premier temps d'espionner les troupes umbistes. Puis, dans un second temps, il proposa de trouver le moyen d'entrer en contact avec les habitants de la ville, ne serait-ce que pour leur transmettre ce qu'ils auraient pu découvrir de la stratégie et des intentions umbistes. Voyant Keb déçu par ces décisions, Ihab ajouta qu'il leur serait plus facile d'entrer dans la ville après s'être concertés avec ses occupants.

Cette remarque remit un peu de baume au cœur de Keb, qui s'enroula dans une couverture pour se coucher. Il fut bientôt imité par Omar et Ihab, mais aucun ne put trouver le sommeil.

La nuit fut particulièrement froide, et comme ils n'avaient pas monté leurs tentes pour ne pas attirer l'attention, ils en avaient ressenti tous les effets. Au matin, la situation s'était encore aggravée car depuis la veille ils se posaient mille questions, en oubliant de s'occuper de l'essentiel : la nourriture. Il ne leur restait plus rien des provisions qu'ils avaient emportées pour le voyage. Revoquant leur stratégie au pied levé, Ihab décida qu'ils passeraient la matinée à réunir quelques provisions. Pour une fois, tout le monde sembla d'accord et les trois hommes partirent en direction des palmiers-dattiers qui se trouvaient près du Nil au sud de la ville.

Mais en arrivant, ils durent renoncer à avoir des dattes au petit-déjeuner car une partie des troupes umbistes avait investi les lieux ; ils ramassaient les fruits des arbres les plus bas et abattaient les plus hauts pour en récolter plus facilement le fruit.

Ihab pestait contre ces barbares qui détruisaient ce que les habitants de la ville avaient mis des générations à construire. Après s'être abrités, Ihab et les jumeaux discutèrent des différents endroits où ils pourraient trouver de la nourriture, car bien que le désert soit paradisiaque d'un certain point de vue, pour se nourrir, c'était plutôt l'enfer.

– Les blés ne sont pas encore arrivés à maturité, commença Ihab, du moins s'il en reste après la tempête.

– Les troupeaux sont dans la ville, reprit Omar, ils avaient été rentrés peu avant la tempête.

– Ça, c'est plutôt une bonne chose, ajouta Keb, cela permettra aux habitants de la ville de tenir le siège plus longtemps.

Ihab, qui préféra ne pas aborder le sujet, était prêt à parier qu'en disant cela, Keb pensait à Millah.

– Pensez-vous qu’il reste des provisions à l’oasis de Nour ? interrogea Omar, sortant Ihab et Keb de leurs pensées.

– Non, répondit Ihab, lorsque nous avons cessé de cultiver dans cette zone, il y a cinq ans, nous n’avons rien laissé, pas même un grain de blé.

– Peut-être, reprit Keb, mais il y avait des dattiers, et j’ai le souvenir qu’on y chassait le lièvre.

– Ce pourrait être une bonne idée, répondit Ihab, mais il y a un risque. C’est à une journée au sud-ouest et si par malheur il n’y avait plus d’eau, les dromadaires ne survivraient pas et nous les suivrions de près. N’oublions pas que c’est parce que l’eau commençait à manquer que nous avons dû arrêter de cultiver ce lieu

– Pour la culture, oui, reprit Keb, mais je suis sûr qu’il doit rester de l’eau, surtout en cette saison.

– Et pourquoi ne pêcherions-nous pas quelques poissons dans le Nil ? suggéra Omar.

– Cela va être difficile, répondit Ihab, nous n’avons rien pour pêcher. La seule façon serait de les attraper avec un harpon improvisé, mais sans bateau, ce serait trop risqué, nous serions des proies faciles pour les crocodiles. À bien y réfléchir, je pense que la solution la moins déraisonnable est celle de l’oasis de Nour.

Sur ces dernières paroles peu optimistes, la petite bande se mit en route après avoir fait boire le plus possible les dromadaires sur les rives du Nil, dans lequel ils jetaient des pierres et des branches pour éloigner d’éventuels alligators.

Le voyage leur sembla interminable et la faim les tenaillait. Pour arriver plus vite, ils ne firent que très peu d’arrêts sur la route, au risque de faire périr leurs montures. Mais lorsque les premières lueurs du jour pointèrent à l’horizon, apparut, tel un mirage, l’oasis vers laquelle ils se dirigèrent aussi vite que pouvaient encore avancer leurs dromadaires.

Une fois au cœur de l’oasis, ce fut le soulagement : certes, l’eau qui affleurerait ne formait qu’une petite marre, mais le puits était presque intact et avait de l’eau en abondance. De plus, plusieurs

dattiers avaient survécu, donnant une maigre récolte en raison du manque d'entretien, mais très suffisante pour satisfaire trois hommes, même si Omar mangeait comme quatre. Une fois rassasiés, les trois compères se mirent en quête de quelques proies à tuer pour compléter leur alimentation.

Afin de reprendre des forces et d'avoir suffisamment de nourriture pour quelques jours, ils passèrent cinq jours dans l'oasis. Le matin du départ, Keb observait, assis sous un palmier, l'objet trouvé dans la tombe de Sakkarah. Se tournant soudain vers son frère et Ihab qui grignotaient quelques dattes, il leur fit part de ce qu'il avait remarqué.

– Hier soir, lorsque nous nous sommes couchés, commença Keb, en observant les étoiles j'ai remarqué que la direction que pointait l'objet était toujours la même.

– Où veux-tu en venir ? demanda Ihab en portant une nouvelle datte à sa bouche.

– Je veux dire, reprit Keb, que l'objet a pris en compte le fait que nous nous soyons déplacés et qu'il indique toujours le même point. Je sais que ça vous paraît invraisemblable, mais je suis sûr qu'il conduit à un endroit extraordinaire.

– Keb, intervint Ihab, il y a des siècles, les hommes ont exploré toute la planète. Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre, et si j'ai bien compris ce qu'on m'a raconté, ils envoyaient des machines dans l'espace d'où ils pouvaient tout voir. Alors, si un tel lieu existait, il aurait été découvert depuis longtemps.

– Je n'ai pas d'explications à te donner, reprit Keb en regardant à nouveau l'objet, mais cela se présente à moi comme une évidence. Je sais, mais je ne saurais pas l'expliquer.

Levant les yeux vers le soleil, Omar intervint à son tour dans la conversation, non pas pour donner son point de vue, mais, au contraire, pour suggérer de prendre la route car il commençait à être tard.

Chargés de plusieurs lièvres qu'ils avaient dépecés et fumés, de quelques kilos de dattes et de six outres pleines d'eau, ils firent vers

Le Caire un retour sans encombre. Peu avant la ville, ils installèrent leur camp derrière une petite colline proche du fleuve. Les trois hommes s’y concertèrent une dernière fois avant la nuit, reprenant les choses où ils les avaient laissées : espionnage de l’ennemi et prise de contact avec les habitants de la ville. Ihab proposa à Omar d’espionner les Umbistes pendant que Keb et lui tenteraient de faire un point sur l’état de la ville et les moyens de contacter les habitants assiégés. Ihab pensait que cette division du travail était la plus appropriée. Il savait qu’il pouvait se fier à Omar, un homme de terrain avisé et réfléchi, mais préférait ne pas laisser Keb seul, qui aurait pu faire une erreur en tentant d’entrer en contact avec Millah, laquelle semblait lui manquer de plus en plus.

12.

Dans la nuit noire faiblement éclairée par un mince quartier de lune, trois silhouettes venaient de se séparer. L'une contournait la ville pour se rapprocher du camp de l'état-major ennemi, les deux autres se dirigeaient vers les pyramides du plateau de Gizeh, desquelles on pouvait jouir d'un petit point de vue au-dessus des fortifications de la ville. Ihab et Keb arrivèrent au pied de la pyramide de Khéops mais, comme ils le craignaient, un groupe d'Umbistes s'y était déjà installé. Bien que cette position fût dépourvue d'intérêt au plan stratégique puisqu'elle se trouvait à plus d'un kilomètre de l'enceinte de la ville, elle était un excellent poste d'observation. Toutefois, il était hors de question pour les deux amis d'abandonner, et avec une agilité de chat, ils commencèrent à escalader la pyramide par la face opposée à celle où se tenaient les Umbistes. Comme leurs ennemis étaient installés un peu en contrebas du sommet, le début de l'ascension ne présentait que peu de risques. Mais en arrivant à leur hauteur, le danger n'était pas négligeable, le moindre petit bruit pouvant donner l'alerte. Lorsque enfin il put percevoir clairement les paroles qui parvenaient de l'autre côté de la pyramide, Ihab fit signe à Keb d'arrêter car il voulait entendre ce qu'ils se disaient.

L'objet de leur conversation était des plus inquiétants : ils étaient en train de s'extasier sur la taille de la ville et sur le butin qu'ils en retireraient une fois la cité vaincue. Après les avoir écoutés quelques minutes ressasser toujours la même chose, Ihab recommença à gravir la pyramide, suivi de près par Keb.

Soudain, un cri s'éleva dans la nuit. Un homme appelait quelqu'un...

Ihab sentit son cœur s'arrêter. S'était-il fait repérer? En un éclair, il se plaqua contre la pyramide... Mais l'homme se remit à hurler :

– Hep, Faranis, dépêche-toi donc un peu, voilà une demi-heure que tu aurais dû nous relever avec tes hommes.

Ihab se sentit revivre – ce n'était pas à lui qu'on s'adressait ! Mais à peine s'était-il remis de ses émotions qu'une merveilleuse opportunité venait s'offrir à eux. Voyant leur relève arriver, les hommes qui se trouvaient sur la pyramide commençaient à descendre avant que leurs remplaçants ne soient parvenus au pied de l'édifice. Ce qui laissait plus d'un quart d'heure à Ihab et Keb pour observer tranquillement la ville avant que la nouvelle équipe n'ait gravi la pyramide. Au bout de quelques minutes, ils avaient vu tout ce qui méritait de l'être depuis leur poste de guet et sans attendre ils commencèrent à redescendre.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la ville, Omar s'était faufilé au plus près du camp avec l'agilité d'un lion guettant sa proie. Mais il était face à un problème, s'il avançait davantage, il serait rapidement repéré. D'autant que tous les Umbistes portaient des habits vert foncé, alors que les siens étaient couleur sable. Il envisagea un moment de capturer un Umbiste pour lui dérober ses vêtements et s'immiscer ainsi plus facilement dans le camp. Mais il abandonna aussitôt cette idée car la disparition d'un homme ne pourrait pas passer inaperçue et révélerait aux Umbistes que des hommes se trouvaient à l'extérieur de la ville, ce qui déclencherait inévitablement des recherches et une vigilance accrues.

Omar décida finalement, faute de mieux, de s'approcher le plus près possible du plus important des postes de garde qui entouraient le camp et d'écouter les conversations de la vingtaine d'Umbistes qui s'y trouvaient.

Peu avant l'aube, Ihab et Keb rejoignirent leur base derrière la petite colline et commencèrent à discuter de ce qu'ils avaient vu et entendu, sans se soucier de l'absence d'Omar. Son retard était tout naturel car il avait fait le tour de la ville, par conséquent il avait une

plus grande distance à parcourir pour revenir. Mais lorsque le jour eut complètement chassé la nuit, les deux hommes commencèrent s'inquiéter sérieusement et à scruter l'horizon depuis la colline dans l'espoir de voir apparaître leur compagnon. Lorsque le soleil fut au zénith, il n'était plus permis de douter, Omar avait eu un empêchement. Mais de quel genre ? Avait-il été capturé, ou blessé, ou pire encore ? En tout état de cause, il était impossible pour Ihab et Keb de tenter quoi que ce soit avant la nuit. À tour de rôle, un des deux hommes montait sur la colline dans l'espoir de voir apparaître Omar... Ils savaient bien que c'était parfaitement inutile en milieu de journée, mais cela leur permettait d'entretenir l'espoir.

Quand le jour consentit enfin à céder sa place à la nuit, les deux amis se mirent en route et marchèrent le long de la route qu'Omar était supposé avoir empruntée la veille. En arrivant près des dunes qui abritaient l'un des camps umbistes répartis autour de la ville, Keb plaqua Ihab au sol en lui murmurant à l'oreille que quelqu'un approchait.

Ils observèrent en silence une grande silhouette qui passait à une dizaine de mètres d'eux et une fois qu'elle se fut suffisamment éloignée, ils se remirent en route. Soudain, Keb arrêta à nouveau Ihab, cette fois sans le plaquer au sol mais en le retenant par l'épaule.

– Je me demande si la silhouette qui vient de passer n'était pas celle d'Omar, murmura-t-il à son ami.

– Cela se pourrait, répondit Ihab tout aussi doucement, d'autant qu'il va dans la direction de notre camp.

– Suivons-le discrètement, reprit Keb, nous verrons bien.

Les deux hommes se mirent aussitôt à suivre la silhouette, dont la nuit occultait complètement l'identité. Tout au long du chemin, à mesure qu'il se rapprochait du camp, l'espoir qu'il s'agisse d'Omar se faisait plus prégnant. Et lorsque, enfin, il disparut derrière la petite colline où se trouvait leur campement, le doute n'était plus permis, ce ne pouvait être qu'Omar.

Les retrouvailles furent riches en émotions. Keb, qui avait d'abord serré son frère dans ses bras, le martelait maintenant de coups en lui reprochant de lui avoir fait la peur de sa vie.

Une fois le calme revenu, Omar expliqua qu'il s'était fait surprendre par le jour avant de pouvoir rentrer et qu'il était donc resté caché jusqu'à ce que la nuit lui permette de repartir.

Cette précision apportée, les trois hommes s'assirent en cercle pour échanger les nouvelles de la nuit précédente. Ils purent ainsi se faire une idée plus précise de la situation, qui était pire que tout ce qu'ils s'étaient imaginé.

D'après ce qu'ils avaient compris, le seigneur umbiste Ochram s'était réfugié dans la ville du Caire pour se protéger d'un autre seigneur umbiste du nom de Didiprime.

Mais ce qu'ils ne savaient pas, c'est que le roi Didiprime, chef officiel de tous les Umbistes du monde, s'était spécialement déplacé pour reprendre le contrôle de toute l'Afrique du Nord, qui s'était soulevée contre son autorité sous l'égide du seigneur Ochram. Une grande bataille avait eu lieu dans le désert du Sinaï où l'armée de roi Didiprime, qui comptait près de cent mille hommes, avait écrasé les troupes du seigneur Ochram, qui n'atteignait pas les quarante mille hommes. Se sachant perdu, le vaincu se dirigea, pour s'y réfugier avec le millier d'hommes qui lui restait, vers la ville du Caire, dont il savait les fortifications infranchissables même à cinquante contre un.

Omar, qui avait eu tout le temps d'écouter de nombreuses conversations, ne cachait pas son inquiétude car à l'évidence ce conflit ne se terminerait que dans un bain de sang. Et compte tenu des forces en présence, ce sang serait certainement celui des assiégés.

Toutefois, dans cet océan de mauvaises nouvelles, il en était une plutôt bonne, qu'Omar tenait d'un haut responsable qui avait lâché l'information par mégarde en donnant des directives à ses hommes. La ville ne serait plus attaquée, mais assiégée jusqu'à ce qu'elle cède ou que les encerclés meurent de faim.

– J’ai connu mieux comme bonne nouvelle, dit alors Ihab.

– C’est vrai, répondit Omar, mais rappelez-vous que tous les troupeaux ont été rentrés à cause de la tempête et que les réserves de grains sont plutôt importantes. Personnellement, je pense qu’ils pourront tenir des mois, et peut-être même une année.

– À quoi bon, reprit Keb, ils finiront tout de même par mourir, sans compter que pour les habitants de la ville, le danger ne vient pas seulement de l’extérieur, mais aussi de l’intérieur. Si Ochram ou l’un de ses hommes touche à un seul cheveu de Millah, je jure de le tuer de mes mains.

– Allons, ne sois pas si négatif, mon frère, rétorqua Omar, ce délai est une chance pour nous. Toi, Ihab, qui as toujours voulu chercher de l’aide chez nos voisins pour combattre les Umbistes, voilà l’occasion.

– Omar a raison, reprit Ihab en se tournant vers Keb, il n’y a pas d’autre solution. Il nous faut chercher d’autres villes et lever une armée.

– Personnellement, je ne crois pas à cette solution, répondit Keb, les Umbistes sont au moins cent mille, fortement armés et rompus à l’art de la guerre. Tandis que nous, nous pourrions tout au plus réunir quelques milliers d’hommes faiblement armés. À la première bataille, nous nous ferions massacrer.

– Alors, que proposes-tu ? rétorqua Ihab impatient d’agir.

– Je propose d’aller nous adresser aux dieux de l’ancienne Égypte, répondit Keb en sortant de sa poche l’objet qu’ils avaient découvert dans la tombe.

– Non, Keb, reprit aussitôt Ihab, nous ne partirons pas à la recherche de chimères, la suggestion d’Omar me semble la plus réaliste et nous allons nous y tenir.

Cette dernière phrase n’attendant pas de réponse, les trois hommes réunirent leurs affaires et partirent à la recherche d’autres villes pour sauver la leur.

13.

Leur premier objectif était l'oasis de Pechda qui se trouvait au nord-ouest du Caire. En limite de la zone que leur octroyait les Umbistes, l'endroit présentait l'avantage d'être éloigné des routes qu'ils utilisaient.

Cette première partie de voyage se passa sans incidents, l'eau manqua bien un peu sur la fin, mais tout le monde arriva sain et sauf. Ils passèrent deux jours sur place, le temps de laisser les dromadaires se reposer et de faire quelques provisions pour leur voyage, qui s'annonçait long et difficile, d'autant qu'ils ne savaient pas où ils allaient trouver d'autres villes. Certes, Keb, qui était une encyclopédie vivante, avait mémorisé les cartes du monde depuis longtemps, mais il manquait de précisions et les informations qu'il détenait dataient de plus de trois cents ans. Autant dire que la plupart de ses connaissances étaient obsolètes. Toutefois, n'ayant rien d'autre pour se guider, ils se fièrent à Keb qui suggérait de continuer en direction du nord en rejoignant le fleuve, le long duquel il devait y avoir de nombreuses villes.

Le matin du départ fut empreint d'une grande solennité : jamais de mémoire d'homme aucun habitant du Caire n'était allé plus loin. Ihab fit les premiers pas à pied pour donner une valeur symbolique à son geste, puis il se hissa sur son dromadaire et les trois cavaliers partirent à la recherche de leurs semblables.

À la fin de la première journée, ils avaient rejoint le fleuve et peu avant la tombée de la nuit, ils installèrent leur camp à l'abri de quelques palmiers. Contrairement aux nuits précédentes, qu'ils avaient passées en territoire connu, Ihab trouva préférable que chacun monte la garde à tour de rôle. Omar se proposa spontanément pour

prendre la première garde, ce qui permit à Ihab de savoir qu'on approuvait sa suggestion.

Il était très important pour lui d'avoir le soutien de ses amis, car en tant que fils de chef, il était naturellement investi d'une certaine autorité. Or la situation actuelle ne lui permettait plus de prétendre à un quelconque pouvoir, mais Keb et Omar agissaient comme si rien n'avait changé et continuaient à se fier à lui.

Au matin, après une nuit sans histoire, attendant le départ, Keb faisait tourner entre ses doigts l'objet de Sakkarah, dont le point rouge n'avait jamais cessé de clignoter. Ihab comprit le message de son ami, qui continuait de penser qu'ils devraient plutôt se diriger vers l'ouest à la recherche des dieux, mais il ne souhaitait pas remettre la question sur le tapis et finit de charger son dromadaire comme si de rien n'était.

Au bout de deux heures d'un trajet lent et monotone, malgré la beauté des rives du Nil, Omar s'exclama qu'il apercevait quelque chose au loin. Inquiet de voir apparaître une troupe d'Umbistes, Ihab fixa l'horizon et fut rassuré en voyant qu'il ne s'agissait que de quelques constructions. Les trois hommes firent une halte dans ce qui s'avéra être un petit village abandonné depuis fort longtemps. À la recherche de quelque ustensile qui aurait pu leur être utile, ils pénétrèrent dans les quelques maisons dont les toits s'étaient effondrés, mais ils ne trouvèrent rien. Soit les habitants avaient tout emporté, soit d'autres étaient déjà passés avant eux.

Sur ce qui devait servir de place à ce village, les trois hommes prirent un maigre repas, la nourriture étant rationnée, puis ils repartirent vers le nord.

La nuit venue, comme la veille ils installèrent leur camp et prirent chacun un tour de garde.

Les jours se suivaient et se ressemblaient, la seule chose qui changeait, c'était le niveau des provisions. Après quatre jours de voyage depuis l'oasis de Pechda, il ne restait plus rien. Mais la chance leur sourit enfin. Alors que le soleil flirtait avec la cime des

palmiers qui bordaient le Nil, Ihab aperçut un petit groupe de personnes qui travaillaient dans un champ.

D'un petit signe, il les interpella poliment, mais leur réaction ne fut pas celle à laquelle ils s'attendaient. La douzaine d'hommes et de femmes qui composaient le groupe levèrent la tête, fixant un instant les trois hommes à dos de dromadaires avant de s'enfuir à toutes jambes, abandonnant leurs outils sur place.

– Tu les as fait fuir, s'exclama Ihab sur un ton de plaisanterie en se tournant vers Omar, a-t-on idée d'avoir un tel gabarit.

– Dois-je te rappeler, reprit Omar sur le même ton, que c'est toi qui les as interpellés comme un sauvage avec un sourire si grand qu'on aurait cru que tu étais sur le point de les mordre.

– Ça suffit tous les deux, reprit Keb qui intervint comme l'aurait fait un père auprès de ses enfants, suivons-les, avec un peu de chance ils nous offriront quelque chose à manger.

À la suite de Keb, les trois hommes partirent en suivant la direction des fuyards, qui les mena jusqu'à une des villes qu'ils recherchaient depuis leur départ. Comme Le Caire, elle était entourée de fortifications qui étaient néanmoins d'une taille bien plus modeste. À l'entrée, une vingtaine de personnes attendaient devant des portes grand ouvertes. En s'approchant, Ihab remarqua que leur comité d'accueil était constitué de personnes âgées, ce qui lui donna à penser qu'ils n'avaient aucune intention belliqueuse. Sinon, le comité d'accueil aurait été composé d'hommes dans la force de l'âge et solidement armés.

Une vingtaine de mètres avant d'arriver devant le comité, Ihab, Keb et Omar descendirent de leurs montures afin de se mettre à hauteur d'hommes pour leur parler, évitant ainsi de les offenser.

Ihab, suivi de près par ses deux amis, s'approcha d'un des hommes les plus âgés qui venait de se séparer du groupe, mais l'homme qui lui faisait face avait pris la parole le premier :

– Soyez les bienvenus, mes seigneurs, nous sommes honorés de votre présence. Veuillez nous excuser, mais nous ne vous attendions

pas, et par conséquent le banquet en votre honneur se fera un peu attendre.

Ihab parut tout d'abord surpris, il ne s'attendait pas à un si bon accueil ; de plus, pourquoi les avait-il appelés « mes seigneurs » ? Soudain, en un éclair, la lumière se fit dans son esprit. Cet homme les prenait pour des Umbistes – quoi de plus naturel puisque personne à part eux ne pouvait circuler entre les villes ?

Voyant que les trois voyageurs restaient sans voix, le vieil homme se risqua à une nouvelle question.

– Puis-je savoir ce qui nous vaut l'honneur de votre présence ?

L'espace d'un instant, Ihab eut envie de se faire passer pour un Umbiste, ne serait-ce que pour se restaurer – il craignait en effet que leur accueil ne fût moins généreux s'ils apprenaient qui ils étaient. Mais dans la seconde qui suivit, il s'en voulut d'avoir eu cette pensée et s'exprima enfin.

– Je vous salue, généreux habitants de cette ville, mais je crains qu'il n'y ait quelque méprise en ce qui concerne notre identité. Nous ne sommes pas umbistes.

Cette fois, ce fut le vieillard qui marqua un temps d'arrêt, tandis que derrière lui, en revanche, les messes basses allaient bon train. Au moment où il allait ouvrir la bouche, un homme attira son attention en lui tirant l'épaule et lui murmura quelque chose à l'oreille... Aussitôt, son regard s'éclaircit, comme s'il venait de comprendre.

– Bien sûr, mes seigneurs, reprit-il sans changer quoi que ce soit dans ses manières, je vous en prie, entrez et honorez notre modeste ville de votre présence.

Ihab trouva l'attitude de son hôte suspecte, ou tout du moins étrange, mais après l'avoir bien observé il lui parut sincère et il finit par pénétrer dans la ville accompagné de Keb et Omar.

La cité qui s'offrait à leurs yeux était presque en ruine, les bâtisses semblaient ne tenir que par miracle, étayées en maints endroits pour éviter le pire. Accompagnés des dirigeants de la ville, les trois nouveaux arrivants avancèrent le long d'une grande rue complètement déserte. À chaque carrefour, Ihab regardait à droite puis à gauche dans l'espoir d'apercevoir quelqu'un, mais il n'y avait pas âme qui vive, à l'exception d'un chien errant à l'aspect famélique. De la rue, qui était obturée par un monticule de sable, leur guide les invita à entrer dans une grande maison sur le fronton de laquelle on pouvait encore lire une inscription : « Marie ».

À l'intérieur, Ihab se surprit à faire une rapide prière afin qu'il ne se produise pas de tremblement de terre, car à la moindre secousse, tout se serait effondré. Les habitants avaient bien essayé de rendre le lieu habitable en calfeutrant les murs avec des étoffes, cela ne cachait pas les innombrables fissures qui zébraient les parois de tous côtés. Au centre de la pièce, quelques personnes voilées, vraisemblablement des femmes, finissaient de mettre en place des coussins et des récipients vides qui serviraient au banquet.

Les trois jeunes gens furent invités à prendre place, et dès qu'ils se furent exécutés, les dignitaires de la ville s'assirent à leur tour en formant un cercle.

Une bonne odeur de pain cuit venait d'une pièce voisine et Ihab hésita à reparler avec le chef de leur non-appartenance au clan umbiste. L'attitude du responsable de la ville à ce sujet lui avait semblé des plus confuses.

– Permettez-moi, en mon nom et en celui de mes amis, intervint Ihab, de vous remercier pour votre merveilleux accueil. Je me

nomme Ihab et suis originaire du Caire, tout comme Omar et Keb, mes compagnons de voyage.

En donnant toutes ces précisions, Ihab pensait, sinon convaincre ses hôtes, du moins semer le doute dans leurs esprits... Mais les sourires discrets qu'ils se lançaient entre eux lui firent comprendre qu'ils ne le croyaient pas. De toute évidence, ils les prenaient pour des espions umbistes venus éprouver leur loyauté.

Peu après, les premiers plats firent leur entrée : des mets simples mais très bien préparés et particulièrement copieux. Du moins pour les trois invités, car leurs hôtes se contentèrent de peu. Ihab, gêné, ne voulut pas profiter de la situation, mais chaque fois qu'il refusait un plat, le désarroi qui se lisait sur leurs visages était tel qu'il finissait par accepter, à leur plus grande joie.

À la fin du repas, Ihab, Keb et Omar tentèrent d'expliquer le but de leur voyage aux dignitaires. Ils leur racontèrent la guerre entre Umbistes au Caire, et exposèrent leur besoin de renforts – il leur fallait impérativement des hommes pour prendre les armes à leurs côtés et débarrasser la région des Umbistes.

À leur grande satisfaction, tous écoutèrent avec gravité et lorsqu'ils eurent fini, deux d'entre eux se levèrent pour parler au chef à voix basse. Lorsque les trois dignitaires se retirèrent dans une pièce voisine, Ihab commença à se demander s'il avait bien fait de tout leur dire. Sans doute venaient-ils de réaliser qu'ils s'étaient trompés sur leur compte et étaient-ils en train de statuer sur le sort qu'ils leur réservaient...

Mais lorsqu'ils réapparurent, ils affichaient une mine réjouie, et Ihab se sentit soulagé, certain désormais qu'il ne leur arriverait rien.

– Mes seigneurs, commença le chef de la ville, je suis navré d'apprendre qu'une certaine tension s'est manifestée dans vos rangs. J'ai bien compris qu'il vous fallait des hommes pour faire la guerre, mais nous manquons cruellement de bras dans nos champs. En échange, je vous supplie d'accepter quelques provisions, trois boeufs et six sacs de grains, ainsi qu'une esclave.

Ihab réalisa à son grand désespoir qu'ils n'avaient rien compris, ils les prenaient toujours pour des Umbistes ! Ce n'était pas pour discuter de leur sort que les trois dignitaires s'étaient retirés dans la pièce voisine, mais pour s'entendre sur la compensation à proposer en échange des hommes que, croyaient-ils, on leur réclamait !

– Je vous remercie, reprit Ihab après un petit temps de réflexion, mais je ne vous demanderai que quelques provisions pour continuer notre voyage, un petit sac de farine et quelques morceaux de viande sèche.

– Mes seigneurs, ne vous fâchez pas, se mit alors à supplier le vieil homme qui semblait sur le point de s'effondrer, j'ajoute deux sacs de grain et une autre esclave, ma propre nièce, une jeune fille belle comme le jour.

Alors que Ihab s'apprêtait à refuser l'offre une nouvelle fois, Keb le prit à part.

– Je crois que tu devrais réfléchir à deux fois avant de refuser. S'il ajoute deux sacs de grain et une esclave chaque fois que tu lui dis non, tu auras bientôt de quoi fonder une autre ville.

– Alors que proposes-tu ? demanda Ihab. Nous ne pouvons en aucun cas accepter.

– Je te l'accorde, reprit Keb, mais il nous faut exposer la chose autrement.

Ihab en prit bonne note et se représenta devant le chef de la ville.

– Généreux chef, votre offre est très séduisante, mais le lieu où nous nous rendons ne nous permet pas d'emporter toutes ces provisions, et la présence d'esclaves nous ralentirait. Je vous renouvelle donc mes remerciements, mais nous nous contenterons de quelques provisions et nous nous mettrons en route sans vous déranger davantage.

Ihab était plutôt satisfait de son petit subterfuge, mais en voyant le chef tomber à genoux devant lui, il réalisa qu'il avait encore échoué.

– Pitié, mon seigneur, implora le vieillard, nous ne pouvons vous donner davantage sans mourir de faim, acceptez notre offre. Elle

est bien insuffisante, je le sais, mais vous laisser de plus grandes quantités causerait notre perte.

Extrêmement gêné par la situation, Ihab finit par accepter l'offre du chef qui le remercia à plus de dix reprises pour sa grandeur d'âme et sa miséricorde.

En pleine perplexité, Ihab et ses deux amis suivirent un des dignitaires qui les conduisit en un lieu où ils pourraient passer la nuit.

– Nous voilà dans de beaux draps, s'exclama Ihab après le départ du dignitaire.

– Vois plutôt le bon côté des choses, répondit Keb, au moins, nous ne manquerons plus de provisions.

– Te rends-tu compte, reprit Ihab, que nous sommes en train d'affamer ce peuple en acceptant ce cadeau ? Je ne pourrai jamais me le pardonner.

– Ce n'est pas de ta faute, rétorqua Omar, ces hommes étaient plus têtus que des mules. Nous ne leur avons jamais dit faire partie du clan umbiste, nous avons même affirmé le contraire. Et pourtant, ils se sont obstinés à n'en faire qu'à leur tête.

– Bon, essayons de dormir, reprit Ihab, nous verrons demain. À chaque jour suffit sa peine.

Le lendemain matin, en se réveillant dans cette pièce aux murs lézardés, Ihab réalisa que ce qui s'était passé la veille n'était pas un rêve, comme il l'avait vaguement espéré avant d'ouvrir les yeux, mais la sinistre réalité. Il resta assis un instant, comme hagard, espérant que la solution jaillirait toute seule, mais il fut bientôt sorti de sa torpeur par Omar qui se le secouait avec précaution, inquiet de le voir ainsi sans réactions.

En sortant de la maison, les trois hommes se retrouvèrent face à un de ceux qui les avaient accueillis la veille. Celui-ci leur demanda de les suivre et ils se rendirent dans le bâtiment où ils avaient soupé. Là les attendaient tous les autres membres, munis de quelques victuailles.

– Nous avons préparé quelques petites choses pour votre petit-déjeuner, dit le chef de la ville, j'espère que cela sera à votre goût.

Ihab et ses amis avaient si bien mangé la veille qu'ils auraient volontiers sauté le petit-déjeuner, mais, craignant que le vieil homme ne se mette dans tous ses états à cause de leur refus, ils mangèrent un peu. Pendant ce temps, le chef de la ville leur demandait s'ils souhaitaient encore séjourner parmi eux un ou plusieurs jours.

– Nous partons immédiatement, répondit Ihab en se levant.

– C'est ce que nous pensions, reprit le vieux chef, vos montures vous attendent à l'entrée de la ville, ainsi que le tribut.

En entendant le mot « tribut », Ihab eut un haut-le-cœur. Il ne cessait de se dire qu'il devait faire quelque chose, mais il n'entrevoyait toujours pas de solution. Lorsque, escortés par tous les dignitaires, ils arrivèrent aux portes de la ville, Ihab découvrit à côté de leurs trois dromadaires trois bœufs sur lesquels on avait réparti huit sacs de grains, en équilibre deux par deux. Et, à son grand

désespoir, deux personnes couvertes des pieds à la tête tels des moines encapuchonnés et dont on ne distinguait pas le visage.

– Nous vous remercions pour votre hospitalité, dit alors Ihab en penchant très légèrement la tête, puisse l'adversité s'éloigner vos maisons.

Après que le chef de la ville eut répondu à ces politesses, Ihab eut une idée à laquelle il ne croyait guère, mais il fit tout de même signe à Keb et Omar de s'approcher et leur chuchota quelques mots.

Aussitôt, chacun prit son dromadaire par la corde et tous commencèrent à s'éloigner de la ville à vive allure et sans se retourner. Comme ils n'avaient rien entendu, ils en déduisirent que, pris au dépourvu ou s'imaginant qu'ils allaient revenir, les habitants de la ville n'avaient pas réagi. Mais ils durent rapidement déchanter, car en jetant un coup d'œil rapide derrière lui, Ihab s'aperçut qu'ils étaient suivis par les trois bœufs bâtés, conduits par les deux personnes qu'on leur avait données comme esclaves.

Juste avant que la route ne forme un coude, les trois amis s'arrêtèrent à l'ombre de quelques palmiers pour discuter avec les deux personnes qui arrivaient et tenter de les convaincre de rester chez elles.

– Bonjour, dit Ihab en se rapprochant des deux silhouettes sans visages, je sais que ce que je vais vous dire va vous paraître un peu obscur, mais nous ne sommes pas ce qu'on vous a dit que nous étions et nous ne voulons pas du cadeau qu'on nous offre, vous pouvez rentrer chez vous.

– En effet, monseigneur, dit une des deux silhouettes d'une voix dure, vous n'êtes pas très clair.

Omar esquissa un sourire pendant que Keb venait au secours de son ami qui n'était au mieux de sa forme.

– Je vais vous expliquer, reprit Keb d'un ton professoral, hier, lorsque nous sommes arrivés aux portes de votre ville, vos représentants nous ont pris pour des Umbistes. Bien que nous ayons essayé à plusieurs reprises de les convaincre qu'il n'en était rien, ils

ne nous ont pas crus et ont insisté pour nous offrir ces animaux avec leur chargement, et vous avec.

– Elle est passionnante votre histoire, répondit la même silhouette, vous me prévenez quand je dois rire.

Cette fois, Omar ne put contenir son rire et s'approcha à son tour des silhouettes pour venir en aide à son frère.

– On va faire simple, reprit Omar en retrouvant son sérieux, nous pas vouloir vous et vos bestioles, vous rentrer chez vous.

– Oh ! un intellectuel, répliqua la silhouette d'un ton faussement admiratif. Mais puisque nous en sommes aux explications, je vais vous apprendre quelque chose. Chez nous, une chose offerte ne peut être rendue, sauf si elle est impure, et si tel est le cas, la chose en question est brûlée. Ce n'est pas que je m'inquiète outre mesure pour les bœufs, mais à choisir je préférerais éviter le bûcher.

– Bien, reprit Ihab, puisqu'il nous faut faire avec, vous viendrez avec nous et nous vous laisserons avec le reste des cadeaux à la prochaine ville que nous croiserons.

Puis se posa le problème du transport. Omar étant grand et lourd, il fut décidé que Ihab et Keb partageraient leurs dromadaires respectifs avec les deux mystérieuses silhouettes. Mais il était écrit que rien ne se ferait facilement dans cette journée, et tandis que la silhouette qui n'avait dit mot jusqu'alors prenait place devant Keb, la seconde refusa de monter avec Ihab, ajoutant qu'elle irait à pied.

Ihab l'aurait bien laissé marcher mais elle les aurait ralentis. Ne souhaitant pas entamer une autre discussion sans doute tout aussi stérile, il s'approcha d'elle et la souleva en poids afin de l'installer sur le dromadaire. Alors qu'elle le sommait de la lâcher sur le champ, il la déposa sans ménagement sur le dromadaire, ce qui fit glisser sa capuche en arrière, laissant apparaître son visage.

Ihab en resta bouche bée ! Jamais il n'avait rien vu de pareil. Derrière ce mauvais caractère se cachait un visage d'ange. On n'avait pas assez d'yeux pour l'admirer, tout semblait parfait en elle, les longs cheveux d'un blond lumineux qui tombaient en cascade, les

adorables joues rondes et roses, les lèvres sensuelles d'un tendre pastel et les yeux enfin où se mêlaient l'azur et l'orage, des yeux d'où émanait un tel magnétisme qu'il fallait se faire violence pour s'arracher à leur attraction.

– Que regardez-vous ainsi ? demanda soudain la jeune femme encore courroucée de son déplacement forcé.

– Rien, répondit Ihab qui venait de reprendre ses esprits.

Puis, avant qu'elle ait pu dire un mot, il s'installa derrière elle sur le dromadaire et le fit se lever. Prise au dépourvu par le mouvement de l'animal, la jeune femme faillit tomber, mais Ihab la rattrapa en passant un bras autour de sa taille et la remit en selle. En signe de reconnaissance pour son intervention, la jeune femme se mit à frapper le bras qui la retenait en exigeant qu'il la lâche d'une voix si haute qu'elle fit s'envoler les oiseaux perchés dans les palmes alentour.

Keb semblait avoir plus de chance avec sa cavalière. Lorsque qu'elle se rendit compte que son amie ne portait plus sa capuche, elle leva la sienne à son tour et laissa la lumière baigner son magnifique visage. Tout en elle semblait à l'opposé de la jeune femme qui partageait le dromadaire de Ihab, des cheveux bruns, des yeux noisette, une peau mate, et surtout... une discrétion à toute épreuve. Depuis qu'ils s'étaient rencontrés, elle n'avait pas prononcé un seul mot, au point que Ihab commençait à se demander si elle n'était pas muette.

Avec l'arrivée de ces deux jeunes femmes, le rythme du voyage ralentit considérablement. Il fallait s'arrêter plus souvent pour laisser reposer les dromadaires surchargés et les trois boeufs attachés à des cordes tirées par Omar et qui ne semblaient pas habitués à couvrir de longues distances.

Peut avant la nuit, lorsque les hommes montèrent le camp, se posa un nouveau problème pour le couchage. Ils n'avaient que trois tentes de taille plutôt modeste et qui ne pouvaient contenir qu'une seule personne chacune. Naturellement, il était impensable de faire dormir les jeunes femmes dehors ; on leur attribua donc

deux des trois tentes. Et comme les hommes devaient monter la garde à tour de rôle, les deux qui dormiraient se serreraient dans la dernière tente. L'attention sembla toucher la jeune femme blonde, qui dès lors se montra moins hargneuse. La jeune femme brune, quant à elle, poussa même jusqu'à les aider à préparer le souper. Ils avaient eu la surprise de découvrir parmi les sacs de graines un sac plus modeste contenant de la viande séchée, comme ils l'avaient demandé.

Pendant le repas, les langues commencèrent à se délier, ce qui permit aux jeunes gens de faire connaissance. C'est ainsi qu'ils apprirent que la jeune femme blonde se nommait Caloa et son amie Sarah. Contrairement à ce qu'avait pu croire Ihab un temps, Sarah n'était pas muette, mais seulement réservée. Une fois que tous se sentirent en confiance, chacun raconta son histoire. Lorsque Ihab eut fini de décrire la situation de leur ville et la mission qu'ils s'étaient assignée, Sarah sembla en admiration devant les trois jeunes gens, alors que Caloa, sans chercher à les décourager, ne cachait pas qu'elle trouvait leur projet perdu d'avance. Ce fut ensuite au tour des filles de conter leur histoire et celle de leur communauté, où la vie était très semblable à celle du Caire. Ils vivaient pour ne pas mourir de faim et payer le tribut aux Umbistes. En entendant cela, Ihab se sentit coupable de toute la nourriture dont, bien malgré lui, ils avaient privé la ville de leurs compagnes de voyage. Mais Caloa le rassura : les réserves de la ville étaient plutôt bien garnies, et son oncle, le chef de la ville, ainsi que le conseil avaient la fâcheuse habitude de se débarrasser des filles en sumombre plutôt que de se séparer d'une petite partie des stocks de nourriture. Ihab se garda de commenter l'attitude de leur chef et relança l'entretien sur des sujets plus légers.

Seul Keb ne prit pas part aux conversations, la présence de ces jeunes filles lui rappelant cruellement celle qui comptait tant pour lui, et qui, ce soir plus que jamais, occupait toutes ses pensées.

À une heure très avancée de la nuit, malgré le bon moment qu'ils passaient, Ihab suggéra d'aller se coucher pour affronter au mieux la journée du lendemain et tout le monde se leva, à l'exception d'Omar qui prenait le premier tour de garde.

Le lendemain matin lorsque, tout courbaturé, Ihab se fut péniblement extrait de l'intérieur de la tente où il avait passé la nuit écrasé par Omar, il eut l'agréable surprise de remarquer Caloa et Sarah s'affairant à la préparation du petit-déjeuner. Depuis qu'elles savaient qui ils étaient et quelles étaient leurs intentions, l'attitude des jeunes femmes avait totalement changé à leur égard.

En entendant Caloa chantonner, Ihab comprit qu'elle devait être de très bonne humeur. Ayant appris la veille qu'elle se sentait étouffer dans la ville où elle était née, il en déduisit que le voyage auquel elle participait n'était pas étranger à cette bonne humeur. Pour la première fois de sa vie, de nouveaux horizons s'ouvraient à elle, et il y avait là de quoi se réjouir.

Ihab espérait simplement qu'il ne la mènerait pas à une fin tragique car de nombreux dangers les guettaient, celui que représentaient les Umbistes étant sans conteste le plus important.

Dès que tout le monde fut prêt, les deux jeunes femmes ayant mis – comme le veut la tradition – un peu plus de temps que nécessaire, le convoi repartit, obéissant à la même organisation que la veille : Keb avec Sarah, Ihab avec Caloa et Omar avec les boeufs.

En milieu de matinée, la caravane arriva au début du delta, cet endroit mythique où le Nil se sépare en plusieurs bras. Le spectacle était grandiose. Dans cette nature luxuriante où, dans la verdure omniprésente, les palmiers rivalisaient de nuances et les oiseaux d'extravagance, ils se crurent arrivés au paradis.

Mais en quelques secondes, cette vision de rêve se transforma en cauchemar. Sarah, qui avait cru apercevoir des gazelles sortir d'un petit bosquet de palmiers, réalisa soudain que c'était des hommes.

Ne sachant s'il s'agissait d'Umbistes ou d'habitants d'une ville voisine, le petit groupe se cacha derrière un gros rocher.

Il ne restait plus qu'à espérer qu'on ne les avait pas vus. Mais de toute façon, ils n'étaient que cinq, aussi Ihab s'empara-t-il aussitôt de son poignard et fit comprendre par signes à ses deux amis qu'il faudrait les éliminer s'il s'agissait effectivement d'Umbistes et qu'ils les avaient repérés.

Lorsqu'ils se trouvèrent à une centaine de mètres, le doute n'était plus permis : armés comme ils l'étaient, ces hommes ne pouvaient être que des Umbistes, restait à savoir s'ils les avaient vus.

Lorsque la patrouille en armes arriva à leur hauteur, Caloa et Sarah fermèrent les yeux pendant que Ihab serrait son poignard entre ses doigts.

Les conversations des Umbistes étaient audibles et ne suggéraient pas qu'ils aient vu quoi que ce soit. Ihab resta néanmoins sur ses gardes jusqu'à ce que la patrouille soit hors de vue.

Il se rendit alors auprès de Keb et d'Omar pour leur rapporter un détail qu'il avait entendu. Au bout de quelques minutes, il informa les jeunes femmes qu'ils allaient changer de route et leur expliqua qu'il avait entendu les Umbistes parler de rentrer au camp avant la nuit. Cela signifiait que quelque part devant eux se trouvait un important regroupement umbiste qu'il fallait éviter à tout prix. Ils se dirigeraient donc vers l'ouest pendant toute une journée pour repartir ensuite vers le nord. Ainsi, ils étaient certains de contourner ce fameux camp.

Le chemin qu'ils avaient décidé d'emprunter était difficilement praticable, mais peu avant la nuit, ils arrivèrent à une route goudronnée quelque peu craquelée qui datait d'avant le dérèglement climatique. Ils voulurent d'abord passer la nuit près de celle-ci, mais un vent violent, encore amplifié par la position des reliefs environnants, les en dissuada. Cela expliquait aussi pourquoi, après trois siècles, cette route n'avait pas été envahie par le désert ou la végétation, contrairement à la quasi-totalité des vestiges du

XXII^e siècle. Ils installèrent le camp à l'abri d'un massif rocheux et s'accordèrent enfin un repos bien mérité.

Le lendemain, après quelques hésitations, il fut décidé de poursuivre une demi-journée vers l'ouest en suivant la route découverte la veille. Sur le chemin, Sarah et Caloa étaient intriguées par la façon dont la route disparaissait sur plusieurs centaines de mètres sous le sable pour réapparaître comme par enchantement au gré des reliefs qui la bordaient. Les hommes, eux, furent étonnés de découvrir quelques pyramides hautes de plusieurs dizaines de mètres, mais en y regardant de plus près, ce n'était que de grandes dunes de sable que les vents avaient sculptées ainsi. Omar descendit de dromadaire et entreprit de gravir l'une des plus hautes qu'ils avaient croisées pour avoir un point de vue dominant qui lui permettrait d'évaluer s'il était opportun de reprendre la route du nord.

Il abandonna à sa troisième tentative et, après avoir jeté un coup d'œil au soleil, il suggéra de s'arrêter pour dîner et reprendre des forces. Nul doute qu'une fois reposé, il tenterait à nouveau de vaincre le colosse de sable, mais cette victoire lui fut ravie par Sarah qui avait entrepris l'ascension à son tour. Avec une agilité et une douceur toutes féminines, elle parvint au sommet, et souriante, se mit à scruter l'horizon. Soudain, tendant le bras vers l'ouest, elle annonça aux autres qu'il y avait quelque chose derrière un petit relief.

Ihab demanda aussitôt s'il s'agissait d'Umbistes, bien que cela lui parût peu probable, l'endroit où ils se trouvaient étant au milieu du désert dans une zone aussi inhabitée qu'inhabitable.

Sarah observa attentivement encore un moment – elle était gênée par le vent – avant de s'exclamer qu'il s'agissait d'une ville.

Ihab demanda alors à Keb et Omar de l'accompagner jusqu'à cette ville, qui ne devait se trouver qu'à une demi-heure à dos de dromadaire – les filles les attendraient ici jusqu'à ce qu'ils en sachent plus. Mais ce plan ne sembla pas du goût de Caloa, qui exigea de les accompagner avec Sarah.

Sachant qu'il était vain d'essayer de raisonner une femme en général et Caloa en particulier, Ihab aida à remballer les quelques accessoires qui devaient servir à la préparation du repas, puis ils se mirent en route tous ensemble.

En arrivant devant les murailles mal entretenues de la ville, Ihab lança à haute voix un message aux habitants de la cité pour signifier sa présence. Mais il n'y eut pas de réponse. Après le troisième essai infructueux de Ihab, Omar, qui se sentait peut-être plus en voix, poussa un long cri qui devait être audible à dix kilomètres...

Craignant que les hurlements d'Omar ne puissent alerter une patrouille d'Umbistes qui se seraient un peu éloignés des routes habituelles, Ihab suggéra de faire le tour des fortifications dans l'espoir de trouver un autre accès.

Pour ce faire, ils se séparèrent en deux groupes : Ihab, Keb et Caloa feraient le tour par la gauche pendant qu'Omar et Sarah le feraient par la droite.

Après un peu plus d'une demi-heure de marche, les deux groupes se retrouvèrent du côté opposé de l'entrée principale sans avoir trouvé d'autre passage. Ihab sembla très déçu, mais il était inutile d'insister, si les habitants de cette ville n'avaient pas répondu aux hurlements d'Omar, ils ne répondraient plus.

Mais qui aurait pu leur en vouloir ? Ihab réalisa soudain qu'il aurait peut-être agi de la même manière si des inconnus s'étaient présentés devant la ville du Caire. En songeant à cela, il pensait à la fable du cheval de Troie qu'on lui racontait lorsqu'il était enfant. Sous une apparence inoffensive peut se cacher le pire des dangers.

Le groupe reprit donc le chemin de la porte principale, près de laquelle, un peu à l'écart, ils avaient laissé les dromadaires et les bœufs.

En passant devant la grande porte de la ville, Omar, par dépit, s'en approcha et la frappa de ses poings bien au-dessus de sa tête. Moins hargneux, le reste du groupe avait continué, laissant Omar se dévouer, lorsqu'ils l'entendirent appeler à l'aide.

Tous se retournèrent et découvrirent, ébahis, l'in vraisemblable scène : Omar avait les poings et les avant-bras qui avaient traversé le bois de la porte !

– Qu'as-tu fait, Omar, s'exclama Keb, comment as-tu pu percer cette énorme porte à mains nues ?

– Je n'aurais jamais cru qu'il puisse exister un homme d'une telle force, s'étonna Sarah.

– La force n'a rien à voir, répondit Omar, le bois de la porte est pourri, venez vite m'aider à sortir de là, la porte est sur le point de tomber.

Ihab et Keb se précipitèrent vers Omar, réussissant à le dégager juste avant que les parties de la porte reliées aux gonds ne cèdent brusquement, provoquant la chute des deux battants en bois dans un fracas assourdissant et un énorme nuage de poussière.

Ayant perdu les trois hommes des yeux, Sarah et Caloa se mirent à les appeler et ne cessèrent que lorsqu'ils sortirent de la nuée blanchâtre. Les trois amis avaient eu de la chance car au moment où ils avaient réussi à dégager Omar, la porte s'était effondrée en tombant vers l'intérieur de la ville. Si le destin l'avait fait tomber vers l'extérieur, pas un d'entre eux n'en serait sorti vivant.

Une fois la poussière retombée, ils avancèrent tous ensemble d'un même pas et franchirent l'entrée de la ville. Le spectacle qui s'étala devant leurs yeux n'était que ruine et désolation, à l'évidence cette ville avait été désertée depuis fort longtemps.

– Bon, eh bien, ce n'est pas ici que nous trouverons des volontaires pour nous aider, dit Ihab en commençant à exécuter un demi-tour pour partir.

– Peut-on rester quelques heures sur place ? reprit Keb. Il y a quelque chose qui m'intrigue.

– Oh non, Keb ! s'exclama Ihab, tu ne vas pas nous recommencer l'histoire du puits.

– Écoute-moi, Ihab, rétorqua Keb, si cette ville avait été abandonnée, crois-tu qu'ils auraient pris la peine de fermer la porte derrière eux ?

– Ils l'ont peut-être fermée par habitude, répondit Ihab exaspéré, cette ville est à moitié ensablée et tout menace de s'effondrer, crois-tu que quelqu'un puisse y vivre ? J'aimerais te rappeler que nous avons une mission et que le temps nous manque pour tout autre chose.

– Moi, je serais plutôt de l'avis de Keb, s'aventura à dire Caloa, nous pourrions rester ici jusqu'à demain matin. Cela ne nous retar-

derait pas beaucoup et nous pourrions peut-être apprendre des choses intéressantes.

Ihab se trouvait là devant un scénario inédit. D'habitude, lorsqu'il était en désaccord avec Keb, il se tournait vers Omar qui tranchait en sa faveur, peu intéressé par les innombrables recherches que son frère faisait sur tout et n'importe quoi. Mais cette fois, l'intervention de Caloa avait pris Omar de court. Ayant toujours mis un point d'honneur à prendre les décisions en tenant compte de l'opinion de tous, Ihab se vit à contrecœur obligé d'accepter la proposition de Caloa en ajoutant que quoi qu'ils puissent découvrir, ils repartiraient le lendemain matin.

Keb adressa un grand sourire complice à Caloa et s'enfonça aussitôt dans la ville par la rue centrale, en grande partie ensablée, et s'engouffra dans la première maison où il trouva une porte ouverte. Il en ressortit presque immédiatement en demandant aux autres, qui n'avaient pas encore déterminé quel endroit ils allaient explorer en premier, de venir voir ce qu'il avait trouvé.

– J'en étais sûr ! s'exclama Ihab désabusé, à la suite de quoi il emboîta le pas au reste du groupe.

En pénétrant dans la maison, Ihab fut stupéfait de voir un squelette habillé de haillons assis sur une chaise devant une table, mais Keb semblait plutôt vouloir attirer leur attention sur le mobilier de la pièce.

Keb se lança alors dans une minutieuse analyse des lieux, tandis qu'Omar, Sarah et Caloa sortaient de la maison, indisposés par la présence du squelette. Quelques minutes plus tard, Omar fit irruption dans la pièce où se trouvaient encore Ihab et Keb en annonçant qu'il était tombé sur un autre squelette. Après avoir pris quelques notes, Keb suivit Omar et entra dans une nouvelle maison. Voyant qu'Omar répugnait à entrer, il lui demanda de lui ouvrir d'autres portes de maison afin qu'il puisse vérifier son hypothèse. Après être passés de maison en maison pendant plus d'une heure, ils découvrirent huit squelettes, tous dans des maisons

meublées. Il semblait donc que la vie se fût arrêtée subitement dans cette ville, laissant tout en l'état.

Bien qu'il restât encore de nombreuses maisons à explorer, Keb fit part de ses conclusions à ses amis. Selon lui, la ville avait été victime d'une épidémie. En entendant cela, Sarah, qui s'était appuyée contre le mur d'une des maisons, s'avança brutalement.

Keb rassura aussitôt ses compagnons en expliquant que le virus qui avait infecté ces gens était mort depuis longtemps, mais il leur déconseilla tout de même de boire l'eau qu'ils pourraient trouver sur place, ce qui fut chose facile car le seul puits qui s'y trouvait était bouché par les tonnes de sable.

Alors que Keb s'éloignait du centre de la cité, qui ne présentait plus d'intérêt pour lui, Ihab s'avança vers la plus grande maison de la ville qui, malgré l'usure du temps, gardait une certaine noblesse grâce à ses sculptures et à l'aspect lisse et marbré de ses murs.

Il actionna la poignée de la porte d'entrée, qui s'ouvrit sur quelques millimètres, mais resta bloquée à cause du bois qui avait travaillé. Après plusieurs tentatives infructueuses pour la forcer, il appela Omar, qui s'éloignait en compagnie de son frère et des deux filles. Omar le rejoignit à vive allure alors que le reste du groupe avait rebroussé chemin pour les rejoindre.

Unissant leurs forces à l'aide d'une poutre qui venait de la maison voisine en ruine, les deux hommes firent voler la porte en éclats. Du coup, Keb, Caloa et Sarah accélèrent le pas, et c'est tous ensemble qu'ils pénétrèrent dans la grande demeure. Le hall d'entrée était monumental, fait d'un mélange de marbre blanc et rose. Sur le sol gisaient les restes d'un immense lustre de cristal qui devait jadis ajouter encore à la majesté du lieu. Face à eux s'élevaient deux volées d'escaliers qui se rejoignaient à l'étage en formant un fer à cheval. De chaque côté de ce hall se trouvaient deux pièces, l'une remplie d'épées, de lances et d'armures, et dans laquelle Ihab et Omar se précipitèrent. L'autre pleine de livres qui couvraient toute la surface de la pièce à l'exception du sol et du plafond, dans laquelle Keb s'engouffra.

Les jeunes femmes, d'une nature curieuse, empruntèrent les escaliers pour voir quels autres trésors cette maison pouvait bien receler.

La nuit tomba comme par inadvertance, chacun étant parfaitement obsédé par les singulières découvertes du jour. Mais lorsque la lumière vint à manquer, ils durent tout de même utiliser des chandeliers, que l'on trouvait en grande quantité dans toute la maison.

Ihab et Omar passèrent un moment à tester la solidité et le tranchant des sabres puis, ayant découvert quelques arbalètes, ils s'essayèrent à quelques tirs. Pendant ce temps, Keb, qui avait mis de côté toute une pile d'ouvrages qu'il souhaitait consulter, mit la main, dans le tiroir d'un bureau, sur un journal manuscrit qu'il commença à lire. Au premier étage, les filles trouvèrent plusieurs chambres aux armoires pleines de vêtements de soie finement brodée d'or. Elles essayèrent plusieurs tenues, s'émerveillant de la beauté des robes qu'elles passaient les unes après les autres. Au détour d'une armoire, elles découvrirent des dizaines de flacons aux parfums enivrants. Leur visite se termina par une porte au fond d'un couloir. Lorsqu'elles l'ouvrirent, elles furent interrompues dans leur élan par un squelette richement vêtu qui gisait devant la porte d'un coffre. Au moment où Sarah allait partir, effrayée de voir la mort en face, Caloa la rattrapa par l'épaule et lui montra le cou du squelette où pendait une clef.

Se tenant craintivement par la main, les deux filles s'approchèrent de la dépouille. Caloa, d'une main tremblante, se saisit de la clef en prenant bien soin de ne rien toucher d'autre. En tirant sur celle-ci, la chaîne à laquelle elle était accrochée se tendit et fit rouler le crâne à leurs pieds, provoquant une retraite précipitée des deux aventurières.

Après qu'elles eurent retrouvé leur calme, elles s'approchèrent à nouveau de la salle où se trouvait la porte du coffre, qui faisait plus de deux mètres de haut sur un mètre de large.

Elles longèrent le mur de la pièce pour s'approcher le moins possible du squelette et une fois face à l'immense porte métallique,

Caloa introduisit la clef dans la serrure, tourna deux fois puis tira sur la poignée. Mais la porte ne bougea pas d'un pouce. Elle donna alors quelques à-coups sur la clef et se rendit compte que la clé pouvait encore tourner dans le sens de l'ouverture. Elle donna encore deux tours et tira à nouveau sur la poignée, qui cette fois libéra l'ouverture de la porte dans un étrange grincement.

Après avoir légèrement poussé le squelette à l'aide d'un bout de bois, Caloa ouvrit complètement la porte du coffre et invita Sarah à entrer en premier afin que cette dernière éclaire les lieux avec le chandelier à trois bougies qu'elle tenait à la main. Sarah, courageuse mais pas téméraire, tendit le chandelier à son amie et lui rendit la politesse. Caloa, la main tremblante, franchit le seuil de la porte du coffre, Sarah sur ses talons.

Les jeunes filles tournèrent la tête vers la droite puis vers la gauche, semblant chercher quelque chose qu'elles ne trouvaient pas. Caloa fit plusieurs pas en avant pour éclairer chaque partie de la pièce, mais aucune étincelle de joie ne vint animer son visage.

Les jeunes femmes se trouvaient dans une pièce qui devait mesurer une cinquantaine de mètres carrés, dont les murs étaient couverts d'étagères sur lesquelles étaient entreposés des milliers de pavés d'un jaune étincelant.

Avec quelques difficultés, Sarah prit l'un des lingots d'or de vingt kilos, l'observa sous toutes les coutures et le reposa à l'endroit où elle l'avait pris. Bien qu'elles aient été toutes deux conscientes que l'or était un métal précieux, dans la société où elles vivaient, seuls la nourriture et ce qui servait à la produire avaient de la valeur.

Alors que Sarah était en train de sortir du coffre pour retourner essayer quelques vêtements, son amie l'appela et lui demanda de l'aide. Sur l'une des étagères les plus basses, elle venait de trouver un coffre en bois qu'elle avait du mal à déplacer d'une main, l'autre étant occupée à tenir le chandelier.

Attrapant chacune l'une des poignées qui se trouvait de chaque côté du coffre, les jeunes femmes le portèrent jusqu'à une chambre et le posèrent sur le lit. Pendant que Sarah allumait tous les

chandeliers qu'elle avait pu trouver afin d'éclairer la pièce, Caloa cherchait un moyen d'ouvrir la serrure. Lorsque Sarah eut allumé la trentième et dernière bougie, Caloa, s'aidant d'un des lingots qu'elle avait pris dans le coffre, brisa la serrure en le projetant de toutes ses forces.

Caloa fit basculer le couvercle du coffre et ne put retenir un « Oh » d'émerveillement. Le coffre était rempli d'édats multicolores montés en colliers, bracelets, bagues et boucles d'oreilles. Après avoir répandu son contenu sur le lit, les jeunes femmes se parèrent de ces bijoux.

Au même moment, dans le hall qui était maintenant éclairé comme en plein jour grâce à une véritable forêt de chandeliers, Ihab et Omar entassaient les armes qu'ils souhaitaient emporter avec eux pour la suite du voyage. Lorsqu'ils eurent fini, Ihab se rendit dans la pièce où se trouvait Keb.

– Keb, mon ami, tu as bien fait d'insister pour explorer cette ville, s'exclama Ihab avec bonne humeur. Omar est parti faire du feu pour le souper. Nous prendrons notre repas dans cette maison et nous y dormirons aussi, cela sera plus confortable que nos tentes.

– Où sont Sarah et Caloa ? demanda Keb en levant le nez de son livre.

– Comment cela a-t-il pu me sortir de la tête ? s'exclama Ihab, qui réalisa soudain que, obnubilé par ce qu'il avait trouvé, il en avait carrément oublié leur existence !

Ihab et Keb sortirent alors dans le hall et s'égosillèrent à crier leurs noms. Ce à quoi les jeunes femmes répondirent afin de préciser leur position. Puis, dans la pénombre de l'escalier de droite, une première silhouette se matérialisa, suivie d'une autre dans l'escalier de gauche. Au fur et à mesure qu'elles descendaient, la lumière dévoilait toute la splendeur de ces apparitions, laissant les jeunes gens sans voix devant la beauté du spectacle qui s'offrait à eux. Caloa était vêtue d'une longue robe en soie bleue bordée de rouge et d'or. Elle s'était parée de somptueux bijoux, dont un grand collier qui partait des épaules pour finir à la naissance de la

poitrine. Sarah, elle, portait une robe longue en soie bordeaux qui semblait donner plus d'assurance à chacun de ses gestes. Comme son amie, elle s'était parée de bijoux, mais avec plus de modestie, si bien qu'ils lui donnaient de l'éclat sans l'éclipser.

– Comment nous trouvez-vous ? s'exclama Caloa en exécutant un tour sur elle-même.

– Les mots me manquent, répondit Keb qui était homme à apprécier la beauté féminine.

Les mots manquèrent aussi à Ihab. Plus exactement, c'est la voix qui lui fit défaut, car il se trouva dans l'incapacité totale de prononcer la moindre syllabe tant il trouvait Caloa resplendissante.

– Qu'est-ce donc que cela ? reprit Caloa en montrant le tas d'armes posé dans le hall.

– Quelques armes que nous allons emporter pour notre voyage, répondit Ihab, retrouvant un petit filet de voix.

– Ah ! Alors attendez, s'exclama Caloa qui repartit aussitôt vers les escaliers en faisant signe à Sarah de la suivre.

Quelques minutes plus tard, alors que Ihab avait disposé sur le sol différentes écuelles remplies des mets qui allaient constituer leur repas du soir, les jeunes femmes réapparurent dans les escaliers les bras chargés.

En arrivant dans le hall, elles déposèrent à côté des armes les deux ballots qu'elles avaient constitués et s'approchèrent de l'endroit du repas.

– Qu'est-ce que c'est ? interrogea Ihab, toujours subjugué par la beauté de Caloa.

– Des robes et quelques bijoux, répondit Caloa.

– Je crains qu'il ne soit pas possible de nous surcharger de poids inutile, répondit Ihab qui avait désormais du mal à afficher son autorité naturelle.

En guise de réplique, Caloa, consciente du trouble qu'elle provoquait, passa ses bras autour du cou de Ihab, enivrant l'homme de sa beauté et du parfum dont elle s'était aspergée. Puis, le regardant

dans les yeux, elle lui murmura quelque chose en se parant de son plus beau sourire.

Ihab, qui se sentait presque en lévitation, n'eut pas le courage d'opposer un refus à la jeune femme, qui mit un point final à leur échange dès qu'elle eut obtenu gain de cause. Elle le remercia poliment et s'éloigna, laissant le jeune homme dans une certaine confusion.

Keb aurait volontiers profité des bonnes dispositions de son ami pour ajouter au chargement un certain nombre de livres, mais au moment où Omar entra en hurlant qu'il mourait de faim, il se ravisa, car son frère avait sorti Ihab de sa léthargie.

Aussitôt, tout le monde commença à manger et Ihab, conscient qu'il venait de commettre une erreur en s'encombrant de choses inutiles, cherchait par tous les moyens à éviter que son regard ne croise celui de Caloa. Aussi, quand Keb prit la parole pour raconter ce qu'il avait appris sur la ville dans le journal intime de l'un de ses habitants, Ihab ne le lâcha plus des yeux.

– Je tiens cette histoire du journal intime d'un serviteur qui travaillait pour le maître de ces lieux. La ville dans laquelle nous nous trouvons porte le nom de Kébehsénouf, elle fut fondée en l'an 2047 par un homme immensément riche du nom de Rada. Le gouvernement égyptien de l'époque lui avait donné l'autorisation de fonder une ville dans le désert pour y héberger les personnes qui travaillaient pour lui dans les gisements pétroliers. Une centaine d'années plus tard, au début des changements climatiques, son petit-fils, dernier héritier de la lignée, en fit son lieu de résidence. Lorsque le gouvernement égyptien s'effondra quelques années plus tard, il devint le seul dirigeant des quelques milliers d'habitants qui vivaient en ce lieu. Comme partout dans le monde, il fit fortifier la ville et se retrancha à l'intérieur. Mais contrairement aux autres, qui cherchaient par tous les moyens à se procurer des denrées alimentaires, Monsieur Rada profita de la chute du cours de l'or pour en acheter de grandes quantités. Ce choix leur fut fatal car la ville n'étant pas équipée en outils agricoles, le manque de vivres

se fit rapidement sentir. Après seulement une dizaine d'années d'existence, la famine les toucha durablement. Peu de temps après, au cours de l'été 2191, les pompes qui puisaient l'eau du Nil, qui se trouvait à des dizaines de kilomètres, et qui avaient été construites par son grand-père, cessèrent de fonctionner. Un puits fut creusé en toute hâte et la découverte d'eau leur accorda un court répit. Mais une épidémie se déclara et les habitants périrent vraisemblablement jusqu'au dernier.

– Une bien triste histoire, déclara Sarah, qui avait la larme à l'œil.

– Je pense qu'il faut surtout en tirer une leçon, reprit Keb, ce Rada a fait passer son avidité avant la survie des gens qu'il administrait, et indirectement il a lui-même provoqué sa perte.

Le sourire disparut soudain du visage de Caloa, elle se sentit coupable d'avoir emporté tant de robes et de bijoux.

Ihab se leva et, retenant difficilement un bâillement, il invita tout le monde à aller se reposer. Il fut décidé que les filles dormiraient dans la bibliothèque et les garçons dans la salle d'armes.

L'aube s'était déjà levée depuis plus d'une heure quant Ihab se réveilla en sursaut. L'histoire que Keb leur avait contée la veille lui avait donné quelques cauchemars dans lesquels tout le monde mourait à cause de sa cupidité.

Il commença par réveiller Omar qui dormait à poings fermés et rejoignit Keb qui assurait le dernier tour de garde. Celui-ci s'était installé sur l'escalier face à la porte d'entrée de la maison et profitait des premiers rayons du soleil pour lire.

Puis Ihab entreprit de réveiller les filles. Il tapa à la porte de la bibliothèque qui leur avait servi de chambre et leur signala que le petit-déjeuner serait bientôt prêt.

Dès qu'elle eut passé sa tenue de voyage habituelle, Caloa sortit de la bibliothèque et prit Ihab à part pour lui dire que finalement, elle ne tenait pas à emporter tout ce qu'elle avait mis de côté. Visiblement, Ihab n'avait pas été le seul à passer une nuit agitée et peuplée de cauchemars. Mais il se montra bon prince et lui répondit qu'il y aurait assez de place pour tout.

Par cette déclaration, Ihab faisait plaisir à la belle autant qu'à lui-même, car le souvenir de Caloa en grande tenue restait ce qu'il avait vu de plus beau sur terre.

En milieu de matinée, une fois que les dromadaires et les bœufs furent chargés, tout le monde quitta la ville en prenant la direction du nord, les yeux fixés sur l'horizon. Seul Keb eut un regard en arrière en se disant qu'il reviendrait un jour pour chercher les livres qu'il avait soigneusement mis de côté.

Trois jours durant, ils ne virent que du sable. Pas un arbre, pas trace du moindre animal. Au soir de cette dernière journée, l'eau commença à manquer, mais Keb se voulait rassurant et se disait

persuadé qu'ils allaient très vite retomber sur l'un des bras du fleuve, ça n'était plus qu'une question d'heures... Ihab, qui était habitué au désert, savait que s'ils ne trouvaient pas d'eau dans les deux jours, ils étaient tous condamnés, mais il se garda bien de faire partager son sentiment aux autres de peur que cela n'entraîne une baisse de moral qui ne ferait qu'accélérer leur fin.

Le lendemain midi, le repas fut des plus secs, tout juste leur restait-il assez d'eau pour se mouiller les lèvres, qui commençaient déjà à gercer.

Ihab observait les filles. Au moins en apparence, elles gardaient le moral, et il espéra ne pas avoir provoqué leur perte en les ayant arrachées à leur ville. Se sentant observée, Caloa se tourna vers lui, abandonnant brièvement la conversation qu'elle avait avec Sarah. Le sourire qu'elle lui adressa semblait lui dire de ne pas s'inquiéter, et cette attention rendit toutes ses forces à Ihab, qui ne put s'empêcher de penser qu'il trouvait la jeune femme très belle, même dans ces modestes vêtements, le visage meurtri par le soleil.

Deux heures après la pause de midi, Omar, du haut de son dromadaire, fut le premier à apercevoir de la végétation au loin, dans la ligne floue et mouvante des brumes de chaleur. Très rapidement, le groupe s'approcha du long ruban de palmiers qui s'étirait sur toute la largeur du vaste horizon.

Peu avant de mettre pied à terre, le dromadaire sur lequel se trouvaient Caloa et Ihab, entamant sa descente, déséquilibra la jeune femme, qui n'évita une mauvaise chute que grâce aux réflexes de l'ange gardien placé derrière elle et qui la retint en la prenant dans ses bras. Lorsque tout danger fut écarté, Ihab, perdu dans ses pensées, enlaçait toujours Caloa, qui se tourna vers lui, déposa un baiser sur sa joue et le remercia avec un grand sourire. Puis elle se défit doucement des bras de Ihab pour prendre pied sur la terre ferme.

Après y avoir réfléchi quelques minutes, les yeux dans le vague, toujours juché sur le dromadaire à l'emplacement exact où Caloa

l'avait laissé, Ihab se demandait si la jeune femme n'avait pas fait exprès de perdre l'équilibre afin qu'il la rattrape dans ses bras.

Mais il n'eut pas le loisir de pousser plus loin sa réflexion car il fut sorti de ses pensées par Caloa qui lui aspergeait le visage avec de l'eau qu'elle avait transportée dans le creux de ses mains.

Ihab sauta alors de sa monture et s'approcha du fleuve, qui s'étendait devant lui comme Keb l'avait effectivement prévu, et prenant lui aussi de l'eau dans ses mains, il arrosa à son tour Caloa.

Mais bientôt, tous les autres membres de l'expédition rejoignirent joyeusement cette bataille d'eau tellement salvatrice, et lorsque Ihab voulut leur rappeler de faire bien attention aux crocodiles, tous le prirent pour cible et l'arrosèrent copieusement, à grand renfort d'éclats de rire et d'affectueuses moqueries.

Une fois que tout le monde fut bien trempé et épuisé, Ihab suggéra, bien qu'il ne fût pas plus de quatre heures, de monter le camp sur place afin de prendre du repos jusqu'au lendemain.

Sa décision fut accueillie avec gratitude, et tout le monde s'allongea sur le sable.

Les premières à se relever furent les filles, qui commencèrent à monter leur tente, car contrairement aux garçons qui s'étaient mis torsés nus pour faire sécher leurs vêtements, elles étaient obligées de se changer à l'intérieur.

Près du fleuve, la soirée fut des plus agréables, et une fois de plus les filles firent sensation en se parant de deux nouvelles robes qu'elles avaient trouvées dans la ville abandonnée.

Ihab réalisa ce soir-là qu'il était définitivement sous le charme de Caloa, et cette pensée l'effraya. Car il savait que dès la prochaine ville, leur séparation serait inévitable.

Mais pour ne pas se laisser gagner par la morosité, il se mit à imaginer qu'il reviendrait la chercher après avoir libéré la ville du Caire, en espérant qu'elle l'aurait attendu.

En ce soir de paix et d'allégresse, le seul qui semblait sombre était Keb, dont chaque pensée était tournée vers Millah. Comme pour

s'obliger à songer à autre chose, il sortit de sa poche l'objet rond au point lumineux et le fit tourner entre ses doigts.

L'objet lumineux ne pouvait échapper à l'œil perçant de Caloa, qui lui demanda ce qu'il tenait dans ses mains.

Keb se mit alors à raconter comment il l'avait trouvé, tandis que ses deux amis pimentaient son récit de quelques anecdotes amusantes qui déclenchaient des rires dans toute l'assemblée. Enfin, absorbé par l'histoire qu'il racontait et les conclusions qu'il en avait tirées, Keb oublia provisoirement sa bien-aimée et put apprécier pleinement le charme de cette fin de soirée.

À une heure plutôt avancée de la nuit, tout le monde finit par regagner sa tente pour aller dormir pendant qu'Omar prenait le premier tour de garde.

Au matin, comme personne ne semblait vouloir se lever, Keb qui assurait le dernier tour de garde secoua énergiquement la tente où dormaient Ihab et son frère pour les obliger à se réveiller. La réaction ne se fit pas attendre : en quelques secondes, Keb fut jeté tout habillé dans le fleuve par les deux dormeurs à qui il avait fait une peur bleue.

Réveillées par le charivari des garçons, les filles se vêtirent et commencèrent à préparer le petit-déjeuner. Une fois tout le monde rassasié et après avoir démonté le camp et chargé les animaux, il fallut attendre plus d'une heure que les vêtements de Keb soient secs pour reprendre la route.

Chemin faisant, Ihab songeait à sa ville natale en espérant qu'ils résistaient toujours. Il savait que la ville avait suffisamment de vivres pour tenir presque une année, mais tiendrait-elle jusque-là ?

Il fut sorti de ses pensées par Omar qui signala qu'il venait d'apercevoir des habitations. Aussitôt, Ihab ordonna à tous de se mettre à couvert. La caravane se dissimula dans la végétation qui bordait le fleuve et Ihab partit en éclaireur s'assurer qu'il s'agissait bien d'une ville et non d'un camp umbiste.

En s'approchant, Ihab put remarquer d'anciennes fortifications presque totalement écroulées qui permettaient de voir l'intérieur

de la ville. Il semblait y faire bon vivre, les habitants n'avaient pas l'air très nombreux et bien que la muraille fût en ruine, l'intérieur de la ville était en bon état et semblait bien entretenu. Les gens qui y habitaient étaient tous affairés à leurs tâches et l'hab ne vit nulle arme indiquant une présence umbiste. Rassuré, il retourna auprès de ses amis et le petit groupe entreprit de faire son entrée dans la ville.

Quant les habitants de la ville les virent arriver à leur porte, chargés des armes qu'ils avaient trouvées dans la cité abandonnée, il y eut un certain affolement dans la population. Bientôt, un homme plutôt jeune s'avança à grands pas vers eux et leur souhaita la bienvenue. Ne voulant pas renouveler le sombre malentendu qui s'était produit dans la ville des filles, l'hab présenta ses compagnons l'un après l'autre en ajoutant chaque fois qu'il n'était pas umbiste et leur offrit un sac de blé en signe d'amitié.

L'homme sembla un peu étonné, car à l'évidence il pensait avoir affaire à des Umbistes, mais il réalisa rapidement, non sans une certaine joie, que sa première impression avait été faussée et remercia chaleureusement Ihab pour son cadeau, puis il les invita à entrer dans la ville. À part quelques hommes qui déambulaient prudemment dans les rues, la ville qui avait semblé si vivante à Ihab lorsqu'il les avait observés depuis l'extérieur lui parut soudain bien morte. Une fois au centre de la ville, l'homme qui les avait accueillis les invita à prendre place sur des bancs de pierre installés au milieu d'une grande place et, d'une voix forte, lança une phrase parfaitement incompréhensible. De chaque maison sortirent alors des gens qui vinrent faire foule autour des nouveaux arrivants. Quelques minutes plus tard, le bourdonnement de la population locale s'arrêta et un homme d'une quarantaine d'années, qui semblait avoir couru, s'avança vers Ihab et ses amis en traversant la foule qui s'écartait sur son passage.

On fit les présentations : il s'agissait de Tahar, le chef de la ville qui, après avoir brièvement jaugé Ihab et les voyageurs, finit par leur souhaiter la bienvenue.

– Veuillez excuser cet accueil pour le moins confus, déclara le chef Tahar, mais c'est la première fois que nous recevons la visite d'étrangers, hormis la rencontre annuelle des oiseaux de mauvais augure umbistes.

Ihab prononça les civilités d'usage, et Tahar demanda qu'on leur apporte à boire.

Quelques minutes plus tard, trois femmes portant des plateaux couverts de petits verres s'avancèrent au milieu de la place et proposèrent des boissons aux invités. Comme les voyageurs semblaient

s'inquiéter de la couleur marron du breuvage, Tahar expliqua qu'il s'agissait d'une boisson élaborée à partir de dattes bien mûres. L'heure du repas étant proche, il pria les nouveaux arrivants de bien vouloir honorer le dîner de leur présence, ce que Ihab accepta sans hésiter, persuadé que ce serait l'occasion idéale de lui parler du drame qui touchait sa ville et de lui présenter son projet de guerre contre l'armée umbiste.

En moins d'une demi-heure, comme des abeilles dans une ruche, tout le monde s'activa pour installer sur la place ce qui était nécessaire à un banquet digne de ce nom. Seuls les plus jeunes enfants s'approchaient des voyageurs en se cachant les uns derrière les autres et prenant la fuite comme des nuées de moineaux lorsque Omar leur faisait une grimace. La seule chose qui se fit attendre fut la nourriture, que l'on mit à cuire assez tardivement, mais, assis auprès du chef, Ihab profita de ce répit pour lui expliquer d'où il venait et ce qui était arrivé à sa ville natale. Tahar l'écouta attentivement et s'attrista des malheurs qui l'accablaient, mais son esprit semblait préoccupé par quelque chose.

– Dites-moi, mon ami, commença le chef Tahar, accepteriez-vous d'échanger l'un de vos bœufs contre autre chose ? Les nôtres sont morts d'une épidémie au temps de mon grand-père et nous n'en avons plus jamais eu depuis.

– Ce sera avec plaisir, répondit Ihab, qui espérait que cela jouerait en sa faveur lorsqu'il leur demanderait de prendre les armes contre les Umbistes.

– À la bonne heure, reprit Tahar, je vous propose de vous échanger un bœuf contre deux ânes et trois sacs de dattes.

– C'est beaucoup trop, s'exclama Ihab, si les bœufs vous intéressent, je vous propose de les échanger tous les trois contre trois ânes et vingt jours de provisions pour trois personnes.

– Mon ami, tu es généreux, reprit Tahar, mais je tiens à ce que notre échange soit équitable. Je te propose donc contre les trois bœufs cinq ânes, dix sacs de dattes et vingt jours de provisions pour cinq personnes.

Sentant que le chef Tahar se sentirait offensé s'il s'obstinait à demander moins que ce qu'on lui proposait, Ihab accepta et leur conversation fut interrompue par l'arrivée des premiers plats.

Tout en appréciant la qualité des mets qui lui était servis, il aborda avec le chef Tahar l'un des problèmes qui lui tenaient à cœur, la sécurité des filles. Rassuré de voir que les habitants de cette communauté semblaient heureux, Ihab demanda au chef s'il accepterait d'accueillir parmi eux les deux jeunes femmes qui les accompagnaient.

Bien qu'étonné de la demande de Ihab, Tahar lui assura qu'elles seraient les bienvenues, et eux aussi s'ils le désiraient.

Devant les bonnes dispositions dont faisait preuve le chef de la ville, Ihab en vint au cœur du problème et lui demanda s'il pouvait compter sur certains de ses hommes pour prendre les armes contre les Umbistes qui assiégeaient sa ville.

– J'admire ton courage, répondit le chef Tahar d'un ton posé, mais je ne t'aiderai pas.

Ihab s'apprêta à répondre quelque chose, mais le chef Tahar reprit aussitôt la parole.

– Tu as l'insouciance de la jeunesse, mais il te manque l'expérience de l'âge. Tu m'as dit toi-même tout à l'heure que ces Umbistes étaient plusieurs dizaines de milliers, voire plus de cent mille, ce qui veut dire que tu devras lever au moins autant d'hommes pour en venir à bout, et c'est déjà un premier problème. Laisse-moi t'apprendre que notre ville ne compte que cinq mille huit cent trente-huit habitants. Perçois-tu maintenant l'irréalisme de la tâche que tu t'es assignée ? En admettant que tu puisses compter sur mille hommes par ville que tu croises, il te faudra en traverser cent pour arriver à tes fins. Mais tes problèmes ne s'arrêteront pas là, il te faudra les entraîner à l'art de la guerre et leur trouver des armes. Il te faudra aussi penser au problème du ravitaillement : où comptes-tu trouver toute la nourriture nécessaire à une telle armée ? Pour finir, tu as un autre ennemi à prendre en compte, c'est le temps, qui joue contre toi. Combien de temps

penses-tu que tes concitoyens pourront tenir avant d'être à court de provisions ?

– Un an, répondit Ihab la voix tremblante, démoralisé par ce qu'on venait de lui mettre en évidence.

– Mon jeune ami, reprit le chef Tahar d'un ton affectueux et compatissant, la tâche que tu t'es assignée est l'œuvre d'une vie, pas d'une année.

Ihab se sentit tout à coup vidé de toutes ses forces, non seulement il ne s'était posé aucune de ces questions essentielles, mais en plus il réalisa qu'il était un piètre chef pour ne pas l'avoir fait. Néanmoins, il ne comptait pas baisser les bras car à choisir entre l'impossible et la passivité, il préférerait s'attaquer à l'impossible. Après tout, ne disait-on pas qu'à cœur vaillant rien n'est impossible ?

À la fin du repas, le chef Tahar invita Ihab et ses amis à faire une visite de leur ville, ce qu'ils acceptèrent avec plaisir, et lorsqu'ils se mirent en route, les habitants de la ville se dispersèrent pour reprendre leur travail où ils l'avaient laissé.

Durant la visite, Ihab put observer d'autres méthodes de travail, notamment dans les champs qui, aux dires de Tahar, donnaient d'excellents résultats. Un peu plus tard, ce fut au tour de Keb de s'illustrer en suggérant quelques améliorations sur les métiers à tisser, et le chef de la ville ne manqua pas d'apprécier.

Le repas du soir fut donné dans l'intimité de la maison de Tahar, qui leur avait fait préparer un repas des plus copieux. Mais Ihab semblait absent et Keb, qui avait senti la détresse de son ami, avait monopolisé la conversation toute la soirée, pour le plus grand plaisir des convives.

À la demande de Ihab, le lieu qui devait héberger Caloa et Sarah pour la nuit se trouvait à l'autre bout de la ville, ainsi au matin il pourrait partir avec Keb et Omar sans qu'elles s'en aperçoivent. Toutefois, Ihab avait du mal à accepter l'idée d'abandonner Caloa dans cette ville.

Un instant, sentant sa cause perdue, il envisagea de rester vivre ici avec la femme qu'il aimait, mais il finit par se ressaisir et au

moment de la quitter, il la serra dans ses bras, provoquant un sourire étonné de la jeune femme.

Une fois seul dans la maison qui leur avait été octroyée pour la nuit, Keb s'assit auprès de Ihab et lui demanda ce qui n'allait pas.

– Ce qui ne va pas ! répéta Ihab. Tout ! Notre ville natale ne sera bientôt qu'un champ de ruines, je suis le plus mauvais chef qui ait jamais existé, et je suis sur le point d'abandonner la femme que j'aime dans cette ville.

– Holà, s'exclama Keb qui ne s'attendait pas à un tel déballage, reprenons les problèmes un à un. Pourquoi penses-tu que Le Caire sera bientôt en ruine ?

– Parce ce que nous n'arriverons jamais à lever une armée pour leur venir en aide, répondit Ihab déprimé.

– Pourquoi ? reprit Keb.

– Parce que je suis un mauvais chef, répéta Ihab. J'avais songé qu'il suffirait de réunir des hommes pour former une armée, sans penser un instant qu'une telle organisation nécessitait des vivres, des armes, et un entraînement. Comme un enfant, je me suis contenté de partir à l'aventure...

– Ihab, mon ami, reprit fraternellement Keb, tu es trop dur envers toi-même. Tu oublies que la principale tâche d'un chef, c'est de tracer le chemin à suivre. Alors que tout semblait perdu, tu nous as donné un espoir auquel nous accrocher. Au lieu de baisser les bras face à un ennemi beaucoup plus puissant, tu as choisi la solution la plus difficile, mais la plus courageuse, le combat. Tu me connais et tu sais que grâce aux livres, j'ai appris beaucoup de choses sur l'histoire du monde, et tu peux me croire quand je te dis que tu as les qualités qui font les grands hommes.

– Merci pour la confiance que tu me témoignes, répondit Ihab, mais tes belles paroles ne règlent pas les nombreux problèmes auxquels nous allons devoir faire face.

– Nous aviserons le moment venu, répondit Keb, commençons par lever une armée et peut-être les villes d'où les hommes sont originaires nous fourniront-elles des vivres. De plus, bien des outils

qui nous servent aux travaux quotidiens sont des ames en puissance. Quant à l'entraînement, il ne tiendra qu'à nous de le faire. Le tout dans une bataille, c'est d'avoir un bon plan d'attaque.

Mais soudain, laissant en suspens la phrase qu'il allait commencer, Keb se rappela une bribe de conversation qu'il avait entendue une minute plus tôt et, se tournant vers Ihab, il s'exclama : « Aurais-tu dit que tu étais amoureux ? »

Ihab hésita avant de répondre à son ami, il le savait fragilisé par sa séparation avec Millah et ne pensait pas judicieux de discuter affaires sentimentales avec lui. Mais c'était sans compter sur l'insistance de son ami.

– Eh bien, puisque tu insistes, avoua Ihab, oui, je suis bien amoureux.

– Serait-ce trop te demander que de préciser le nom de l'heureuse élue ? enchaîna Keb.

– À la façon dont il a dit bonne nuit à Caloa, je mettrais ma main à couper que c'est elle, intervint Omar qui venait de s'immiscer dans la conversation, plus inspiré par ce sujet que par le précédent.

– Caloa ! répéta Keb. Eh bien, tu ne manques pas de bravoure. J'espère que tu réalises qu'elle est pourvue d'un sacré caractère.

– Il est inutile d'en parler, reprit Ihab, demain nous partirons sans les filles. Les routes sont trop dangereuses et je ne veux leur faire courir aucun risque. J'en ai parlé au chef Tahar et il accepte de les accueillir dans sa ville.

– Tu as pris une sage décision, répondit Keb, mais je ne pense pas que ce soit la bonne. Elles sont suffisamment grandes pour faire leur choix toutes seules et j'ai le sentiment qu'elles vont t'en vouloir de les abandonner ainsi. De plus, tu ne sauras jamais si Caloa partageait tes sentiments.

– Ma décision est prise, reprit Ihab, je préfère renoncer à elle plutôt que d'avoir sa mort sur la conscience. Bien, maintenant domons, demain il nous faudra partir au lever du soleil.

Alors que le ciel commençait à s'illuminer, quelqu'un frappa trois coups à la porte de la maison où Ihab, Keb et Omar étaient en train de se préparer.

Omar, qui était le plus près, ouvrit la porte et se retrouva face au chef Tahar, qui venait leur signaler que les animaux de leur caravane les attendaient aux portes de la ville comme Ihab l'avait demandé. Puis il ajouta qu'ils avaient procédé aux échanges entre les bœufs, les ânes et les nombreux sacs de denrées conformément aux accords de la veille.

Ihab remercia le chef Tahar et sortit en compagnie de ses deux amis pour se rendre sur le lieu du départ. Keb, qui souffrait de sa séparation avec Millah, tenta une dernière fois de convaincre son ami de revoir sa position au sujet des filles – ou du moins de leur laisser le choix de rester ou de partir... Mais Ihab fit la sourde oreille et accéléra le pas.

Mais bientôt, alors qu'ils commençaient à apercevoir la caravane qui comptait trois dromadaires, cinq ânes chargés de nombreux sacs de blé, de dattes et autres provisions, Ihab s'arrêta brusquement et s'adressa au chef Tahar :

– Qu'est-ce que cela signifie ?

– Je l'ignore, répondit Tahar, je vous assure que j'ai respecté vos souhaits et que je ne les ai pas fait prévenir.

Quelques dizaines de mètres devant eux, Sarah, en tenue de voyage, caressait la tête d'un âne qui semblait agacé.

Ihab s'avança vers Sarah et avant même qu'il ait pu ouvrir la bouche, une voix vint l'interpeller dans son dos :

– Mon pauvre Ihab, tu as encore beaucoup à apprendre sur les femmes.

- Que veux-tu dire ? répondit Ihab en se retournant vers Caloa.
- Je veux dire, reprit la jeune femme, que j’ai senti hier que tu préparais quelque chose et le soir, lorsque tu m’as prise dans tes bras, j’ai eu l’intuition que tu comptais nous abandonner ici.
- Je n’ai fait ça que pour vous protéger, rétorqua Ihab d’un ton sec.
- Quelles que soient tes motivations, reprit Caloa en s’enflammant, tu n’as pas à décider pour nous. Et ton attitude ne vaut pas mieux que celle des Umbistes, nous ne sommes pas des esclaves.

C’était la première fois que Ihab voyait la femme pour qui il nourrissait de tendres sentiments en colère, et bien qu’il reconnût qu’elle avait raison sur certains points, il trouva que la comparaison avec les Umbistes était un peu forte. Toutefois, il ne releva pas l’injure et, sans enthousiasme, il laissa les jeunes femmes faire leur choix.

Après avoir amplement remercié le chef Tahar pour son hospitalité, Ihab alla se jucher sur son dromadaire et se tourna vers Caloa pour voir si elle voulait rester ou partir.

La jeune femme resta un instant le dos tourné, mais voyant que Sarah prenait place auprès de Keb sur son dromadaire, Ihab sut qu’elle ne tarderait pas à le rejoindre. Et en effet, quelques secondes plus tard, elle se tourna vers Ihab, puis fit un pas vers Omar avant de se raviser. À l’évidence, elle voulait éviter de chevaucher aux côtés de Ihab, mais monter avec le grand Omar sur son dromadaire aurait tué l’animal au bout de deux heures de trajet. Elle se tourna alors vers Keb, mais celui-ci était confortablement installé avec Sarah, et Caloa n’eût pas le cœur de faire se déplacer son amie. Ce fut alors, le visage toujours contrarié, qu’elle se décida enfin à se diriger vers Ihab. Elle s’installa devant le jeune homme, négligeant la main qu’il lui tendait pour l’aider à monter, et prit place en gardant le silence.

Ihab prit la tête du groupe et dirigea la petite caravane vers le nord. Chemin faisant, une foule de sentiments se bousculaient en lui, le plus prégnant étant sa trahison envers sa compagne de voyage.

La fureur de Caloa avait réussi à le faire culpabiliser, lui qui n'avait songé qu'à la protéger et qui se voyait plus comme la victime de l'amour qu'il perdait que comme le bourreau de la femme qu'il aimait.

Lors de la pause de midi, l'atmosphère se révéla être des plus pesantes, Caloa ne desserrait pas les dents, Sarah en faisant de même par solidarité féminine, même si on avait le sentiment qu'elle avait tiré un trait sur tout ce qui s'était passé.

Au moment de reprendre la route, Caloa hésita à nouveau à monter avec Ihab, mais étant arrivée la dernière, la situation fut la même qu'au matin et cette fois encore elle s'installa sur le dromadaire du chef de l'expédition.

Une heure plus tard, Caloa semblait sur le point de perdre l'équilibre, vacillant parfois de droite à gauche. Par réflexe, Ihab étendit ses bras de chaque côté de la jeune femme afin de la rattraper au cas où elle tomberait. Guidé par les bras du jeune homme, elle s'appuya contre son torse, sa tête reposant contre son épaule. Caloa venait de s'endormir, certainement épuisée par la nuit blanche qu'elle avait passée, persuadée qu'elle allait être abandonnée.

Ihab finit de stabiliser leur couple en passant ses bras autour des bras et de la taille de la jeune femme.

Même s'il savait que Caloa ne lui avait pas pardonné, pour l'heure elle était dans ses bras, ce qui, en plus d'apaiser son âme, remplissait ses sens de délices. Il s'imprégnait de sa chaleur et de sa douceur, son parfum l'enivrait, et ses cheveux blonds soyeux lui caressaient le visage.

En voyant Ihab ainsi, Keb ne put s'empêcher de lui sourire en mimant un petit geste par lequel il lui signifiait que tout allait s'arranger.

Presque une heure plus tard, Caloa rouvrit les yeux et levant son visage vers celui de Ihab, elle lui fit spontanément un grand sourire. Mais soudain, les événements du matin lui revinrent à

l'esprit et la jeune femme reprit instantanément une attitude plus distante et plus agressive.

Caloa maintint cette rancœur de façade jusqu'au soir, mais l'empressement et la gentillesse de Ihab la firent fléchir ; en allant se coucher, elle lui souhaita une bonne nuit, gage d'une indéniable détente.

Le lendemain matin, tout se passa pour le mieux et les événements de la veille semblaient oubliés. Caloa avait retrouvé sa bonne humeur et soignait tout particulièrement son apparence. Le seul petit bémol intervint lorsque Caloa prit place sur le dromadaire de Keb et que Sarah s'installa sur celui de Ihab. À l'évidence, Caloa nourrissait encore un reste de rancune envers Ihab et tenait à le lui faire savoir.

Les deux garçons se regardèrent un instant, un peu étonnés. Voyant que Ihab était sur le point de prendre la chose plutôt mal, Keb lui conseilla de laisser les choses suivre leur cours et de ne surtout pas lui montrer que ce changement l'affectait plus que de raison.

Au cours du voyage, Ihab put se rendre compte que Sarah était un compagnon de voyage tout à fait agréable ; certes, elle avait un peu tendance à monopoliser la parole, mais sans que cela devienne pesant. Lorsque arriva le moment de faire la pause de midi, Ihab n'avait pas vu le temps passer ; par contre, Keb semblait regretter d'avoir changé de partenaire. Caloa pendant le voyage ne prononçait pas le moindre mot et ne semblait pas non plus apprécier qu'on lui parle.

Ce matin-là, on entendit même Omar se plaindre, ce qui était une première ! Certains des ânes, à tour de rôle, semblaient prendre un malin plaisir à s'arrêter chemin faisant avec la ferme intention de ne plus bouger. Dans ces cas-là, Omar faisait usage de sa force depuis son dromadaire pour faire avancer le groupe, mais à deux reprises il dut descendre de sa monture pour obliger les ânes à repartir.

Compte tenu de tous ces menus incidents, la pause de midi fut accueillie avec enthousiasme. Lorsque le moment fut venu de repartir, on aurait pu croire que certain changement serait intervenu pour le bien-être de tous, mais il n'en fut rien. Seuls les ânes, qui semblaient commencer à craindre le courroux d'Omar, avaient fait un effort pour suivre au pas.

Le lendemain, rien ne changea et peu à peu la bonne humeur qui caractérisait le groupe depuis le début fit place à une certaine monotonie, puis à une parfaite indifférence.

La tension qui était née entre Caloa et Ihab deux jours plus tôt prenait des proportions grotesques, ce que ni l'un ni l'autre n'avaient vraiment souhaité. Mais comme aucun des deux ne semblait vouloir y mettre du sien, c'était l'impasse. D'un côté, Sarah faisait bloc avec son amie par solidarité. De l'autre, Keb et Omar soutenaient fermement Ihab.

C'est alors que, au soir du troisième jour de cet insupportable malaise, intervint un nouveau protagoniste qui remit tout en ordre bien malgré lui.

Ce soir-la, pendant que les filles préparaient le repas sans entrain, les garçons montaient le camp sans ardeur. Omar s'occupait du feu, Keb et Ihab montaient les tentes. Soudain, en déplaçant une pierre qui le gênait au montage d'une des tentes, Ihab sentit une forte douleur à sa main. En y regardant de plus près, il se rendit compte qu'il venait d'être mordu par un serpent. Sa tête commença à tourner et Ihab ne sut pas sur le moment si c'était dû au choc d'avoir été mordu, ou au venin injecté par le reptile.

Il eut juste le temps d'arriver à quelques mètres de Keb en se tenant la main, puis il chancela et s'effondra aux pieds de son ami.

Keb tenta de communiquer avec Ihab, mais celui-ci avait perdu connaissance, il l'ausculta alors rapidement et découvrit enfin sur sa main les marques caractéristiques des crocs de serpent. Comme tout voyageur du désert, Keb avait dans ses bagages une pierre de crapaud, qui, une fois posée sur la morsure, pouvait annihiler une grande partie des effets du poison. Mais cela ne s'appliquait pas à tous les reptiles, et vu la vitesse à laquelle le poison avait agi sur Ihab, il n'était pas certain que cela suffise. Mais n'ayant pas d'autre solution, il courut fouiller dans son paquetage en appelant son frère, puis revint lui passer la pierre sur la plaie, aidé par Omar qui avait installé le blessé plus confortablement.

Comprenant qu'il venait de se passer quelque chose de grave, les jeunes femmes se rendirent aussitôt auprès de Ihab afin de se rendre utiles. Mais, d'après Keb, il n'y avait rien d'autre à faire que d'espérer qu'il ait la force de se rétablir.

Voyant que Ihab commençait à frissonner, Caloa porta sa main au front du blessé et, constatant qu'il avait une forte fièvre, partit chercher de l'eau.

Quelques secondes plus tard, elle revint avec une outre pleine d'eau, un bol, et un morceau d'étoffe. S'agenouillant près de Ihab, elle humecta l'étoffe et la posa sur son front.

Constatant que son ami était dans de bonnes mains, et la tente étant trop étroite pour qu'une troisième personne puisse y tenir, Keb suggéra de laisser Caloa s'occuper de Ihab. Il demanda à celle qui venait de s'improviser infirmière de venir les chercher dès qu'elle ressentirait un peu de fatigue, mais de toute façon, quelqu'un viendrait la remplacer une heure plus tard.

Caloa acquiesça d'un signe de tête et Keb partit rejoindre les autres auprès du feu.

Sans se soucier de la fatigue ni de la position inconfortable dans laquelle elle se trouvait, Caloa rinça et changea l'étoffe sur le front de Ihab sans ménager sa peine. D'autant plus qu'elle se sentait coupable de ce qui s'était passé : Ihab était un homme prudent, qui connaissait le désert et ses dangers, et s'il n'avait pas été préoccupé par les tensions qu'elle avait fait naître, il ne se serait jamais fait mordre par ce serpent.

Au bout d'une heure, Keb vint prendre la relève pour que Caloa puisse se reposer un peu et manger quelque chose. Mais elle refusa de céder sa place en prétextant qu'elle n'était pas fatiguée. Keb consentit à la laisser encore une heure, même s'il n'était pas dupe de son état de fatigue, son aspect quelque peu échevelé et son visage creusé disant clairement qu'elle était épuisée.

Pas un bruit ne résonnait dans le camp, Omar venait de prendre le premier tour de garde et Sarah se rendait auprès de son amie pour prendre sa place au chevet de Ihab. Keb resta quelques minutes seul auprès du feu en se demandant ce qu'ils deviendraient si jamais Ihab devait ne plus se réveiller... Mais il chassa aussitôt ces sombres pensées comme pour conjurer le sort et se rendit dans sa tente pour prendre un repos bien mérité.

Au milieu de la nuit, Omar vint le réveiller pour qu'il prenne son tour de garde. Keb se leva avec difficulté, en ayant l'impression de

n'avoir dormi que quelques minutes, puis il se rendit auprès de Ihab pour s'enquérir de l'état de santé de son ami.

En passant la tête dans l'ouverture de la tente, Keb vit Caloa à moitié endormie au côté du malade.

– Caloa, demanda Keb avec douceur (ce qui la fit tout de même sursauter), comment va Ihab ?

– Il a encore beaucoup de fièvre, répondit la jeune femme en se frottant les yeux.

– Tu m'as l'air épuisée, reprit Keb, tu devrais aller te coucher, je m'occuperai de Ihab tout en montant la garde.

– Non, c'est bon, répondit Caloa en se raidissant brutalement pour donner l'illusion qu'elle était en pleine forme, je peux encore m'en occuper.

Keb n'insista pas, il se dit qu'elle s'était fait remplacer un moment par Sarah. Mais il n'en était rien car Caloa avait longuement insisté auprès de son amie pour rester au chevet de Ihab. Sarah avait accepté à contrecœur en voyant l'état de fatigue de son amie, mais elle avait fini par se retirer malgré tout lorsqu'elle avait pris conscience de l'importance que revêtait Ihab aux yeux de Caloa.

Au matin, pendant qu'Omar préparait le petit-déjeuner, Keb se rendit auprès de Ihab. En voyant son ami couvert de sueur, il sut immédiatement que son état ne s'était pas amélioré et que la fièvre n'avait pas baissé. Caloa, quant à elle, avait des cernes si profonds qu'elle en était presque méconnaissable.

Sur un ton qui n'autorisait aucune répartie, Keb lui ordonna d'aller se reposer. Au bord de l'épuisement, la jeune femme obtempéra et se dirigea vers sa tente pour y dormir quelques heures.

Ressortant de la tente après avoir épongé le front de son ami, Keb appela Sarah et lui demanda de veiller une heure ou deux sur Ihab, le temps pour lui de régler quelques problèmes. La jeune femme acquiesça et s'installa auprès du malade dont elle changea immédiatement le linge humide qui rafraîchissait sa tête.

Keb était très inquiet, en premier lieu à cause de l'état de santé de son ami, pour la sécurité du groupe ensuite.

La veille, ils avaient établi le camp dans une zone peu abritée entre la route du nord et le fleuve. Cette position était idéale pour passer une nuit, mais s'avérait plutôt voyante en plein jour, si bien que Keb était persuadé que seul un aveugle aurait pu louper leur campement.

Mais Ihab n'était pas transportable et, faute de pouvoir déplacer le camp, il fallut procéder au camouflage, ce à quoi il s'attela sans tarder avec son frère. À l'aide de branchages et de pierres qu'ils déplacèrent en les faisant rouler, ils réussirent à rendre le campement presque invisible.

À midi, alors que personne ne semblait avoir faim, Keb réalisa soudain que Ihab n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures ; heureusement, il se rappelait l'avoir vu boire juste avant de monter le camp, mais la fièvre lui faisait perdre beaucoup d'eau.

Voyant son frère perdu dans ses pensées, Omar lui demanda si tout allait bien, mais ne souhaitant pas que ses inquiétudes minent le moral du groupe, Keb les garda pour lui.

Un peu plus tard, dès que Caloa se fut levée, elle se sustenta rapidement sous la surveillance de Keb qui ne voulait pas avoir un deuxième malade sur les bras puis elle partit remplacer Omar près de Ihab. Jusqu'à la nuit, elle le veilla et après le premier tour de garde, Keb s'assura qu'elle laissait bien sa place à Sarah pour prendre un peu de repos.

Au petit matin, rien n'avait changé, et la situation inquiétait de plus en plus Keb car plus Ihab restait inconscient, moins il se nourrissait... et moins il se nourrissait, plus il perdait de forces ; or ces forces étaient justement la seule arme qui lui permettrait de vaincre le venin du serpent.

Comme à son habitude depuis l'accident, Caloa passa les trois quarts de la journée auprès de Ihab, essuyant de son visage la sueur et lui rafraîchissant le front à l'aide d'un linge humide. Si l'état de santé de Ihab avait été lié aux soins que lui prodiguait Caloa, le jeune homme aurait été sur pied depuis longtemps ! Malheureusement ce n'était pas le cas et à la tombée de la nuit, Keb se mit

vraiment à craindre pour la vie de son ami. Sentant l'issue presque inévitable, Keb avait sérieusement envisagé l'après-Ihab, et s'était dit qu'il suggérerait aux autres de retourner vivre dans la ville du chef Tahar.

Le lendemain matin, lorsque Keb passa sa tête dans l'ouverture de la tente, il vit Caloa à genoux, la tête penchée en avant. La jeune femme s'était assoupie, épuisée par tous les soins qu'elle avait administrés. Puis il se tourna vers Ihab et vit ce qu'il craignait : le visage du malade n'était plus couvert de sueur, tout était fini.

Keb ne voulait surtout pas que Caloa se réveille devant la dépouille de Ihab, aussi la réveilla-t-il en la faisant sortir de la tente tout en prenant bien soin qu'elle ne puisse pas voir l'état du jeune homme allongé.

– Comment allait-il ? demanda Caloa, une fois à l'extérieur de la tente.

– Ne t'inquiète pas, répondit Keb, je m'en occupe maintenant, va manger quelque chose et repose-toi, tu reviendras me remplacer après.

Caloa sentit bien que Keb ne répondait pas vraiment à sa question, mais elle était trop fatiguée pour insister davantage, d'autant que les réponses de Keb n'étaient pas spécialement réputées pour leur clarté.

Keb retourna dans la tente et s'approcha du cou de son ami pour vérifier son pouls.

– J'ai soif, murmura alors une faible voix dans la tente.

Comme ils n'étaient que deux et que lui-même n'avait rien dit, Keb en conclut que son ami était bien vivant. Mais pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé, il demanda à Ihab qui avait toujours les yeux fermés de répéter.

– De l'eau, je meurs de soif, implora Ihab en ouvrant les yeux, et si tu me demandes encore de répéter, je te jure que je t'étrangle !

Keb attrapa aussitôt l'outre qui servait à remplir le bol et en fit couler un filet d'eau au-dessus des lèvres du malade. Ihab but doucement, aidé de son ami, et lorsqu'il se sentit suffisamment de forces, il prit l'outre et s'abreuva lui-même. Keb sortit de la tente, annonça la bonne nouvelle à Sarah et Omar et, muni de quelques victuailles, retourna dans la tente, où il aida son ami à s'asseoir. Et ce fut un véritable bonheur de voir Ihab manger avec appétit, face à Sarah et Omar qui s'étaient installés à l'extérieur de la tente.

– Caloa est toujours fâchée ? demanda Ihab en ne la voyant pas.

– Je ne pense pas, reprit Keb, mais elle est la seule à pouvoir répondre à cette question. Toutefois, je peux te dire que pendant les trois jours où tu as perdu connaissance, elle ne t'a pratiquement pas quitté, puisant jusqu'au bout de ses forces pour prendre soin de toi.

En entendant cela, Ihab sentit ses forces lui revenir plus rapidement que si on lui avait fait ingurgiter une potion miracle...

Sur les conseils de Keb, après avoir mangé et discuté un peu avec tout le monde, Ihab se recoucha et dormit quelques heures.

À son réveil, Ihab sortit pour prendre l'air, il titubait un peu, mais il retrouva très vite la faculté de marcher normalement. Certes, son visage était amaigri, mais avec quelques bon repas, il n'y paraîtrait plus. En le voyant dehors, Keb insista pour qu'il aille se recoucher, mais l'apparition de Caloa qui venait de sortir de sa tente le fit se raviser et il s'éloigna sans ajouter un mot.

– Dites-moi que je ne rêve pas, bredouilla Caloa avec une certaine émotion en voyant pour la première fois Ihab rétabli.

– Pour te répondre, il faudrait que je sache de quoi tu parles, répondit Ihab tout sourire... En tout cas, s'il s'agit de l'air ahuri du

dromadaire d'Omar, j'ai bien peur que cela ne soit pas un rêve, mais la triste réalité.

Caloa sourit et se précipita vers Ihab en le prenant dans ses bras. Surpris par la force de l'étreinte, le convalescent perdit l'équilibre et les entraîna tous deux sur le sol sablonneux. Caloa craignit un instant de lui avoir fait mal, mais en voyant que Ihab riait de leur chute, elle fut rassurée et se remit debout en aidant le jeune homme à en faire autant.

– Si nous marchions jusqu'au fleuve ? proposa alors Caloa.

– Allons-y, répondit Ihab en lui proposant son bras.

Les deux jeunes gens marchèrent bras dessus bras dessous jusqu'à la rive du fleuve sans dire un mot, puis ils s'installèrent à l'ombre d'un petit bosquet de palmiers et commencèrent à discuter.

– Je tenais à te remercier de t'être occupée de moi, commença Ihab en regardant la jeune femme dans les yeux, Keb m'a dit que tu avais beaucoup aidé à ma guérison.

– Il a exagéré, répondit Caloa un peu gênée, tout le monde a fait de son mieux, de plus tu ne dois ta guérison qu'à toi-même.

– Tu as raison en partie, reprit doucement Ihab sans quitter la jeune femme des yeux, c'est ma force qui m'a permis de vaincre le poison. Mais cette force, je la tenais de toi. Quand je te regarde, je me sens capable de déplacer les montagnes.

– Promets-moi que tu ne m'abandonneras plus jamais, intervint Caloa avant que Ihab ne commence une nouvelle tirade passionnée.

– Je te le promets, répondit Ihab en lui prenant les mains sans se lasser de contempler son visage, mais si j'ai voulu ...

– Plus un mot, l'interrompit Caloa en lui offrant son plus beau sourire, embrasse-moi.

Ihab lui sourit à son tour et l'embrassa tendrement en la prenant dans ses bras.

De tout l'après-midi, on ne revit plus Ihab et Caloa, mais personne ne s'en inquiéta.

Keb était soulagé que son ami se soit remis, cela lui permettait d'abandonner sans regret ce rôle de décisionnaire qu'il avait dû

endosser malgré lui. Il réalisa alors tout le poids qui reposait sur les épaules de Ihab et se promit qu'à compter de cet instant, il ferait tout pour l'aider de son mieux.

Lorsque les derniers rayons du soleil disparurent derrière l'horizon, Ihab et Caloa refirent leur apparition main dans la main.

Le soir, pendant le repas autour du feu, l'ambiance était à la fête, et Keb n'eut aucun succès lorsqu'il suggéra qu'il était temps d'aller se coucher. L'attitude du groupe agaça Keb, qui trouvait ce comportement infantile, mais ce qui le contraria le plus, ce fut l'attitude de Ihab, qui semblait se désintéresser totalement de leur petite communauté.

Un peu plus tard, la mauvaise humeur de Keb ayant définitivement gâché la fête, tout le monde finit par se ranger à son avis et quelques minutes plus tard, il ne restait plus qu'Omar qui montait la garde.

Le lendemain, Ihab semblait s'être totalement remis de sa mésaventure, mais Keb suggéra quand même de ne pas repartir avant le lendemain pour que son ami puisse se reposer encore un peu. Comme la veille, Ihab se contenta de suivre les suggestions de Keb sans émettre le moindre commentaire, ce qui conforta Keb dans ses craintes : décidément, son ami fuyait ses anciennes responsabilités...

À l'exception de Ihab et Caloa qui semblaient évoluer hors du temps lorsqu'ils étaient ensemble, pour les autres, cette journée chômée semblait ne jamais devoir finir. Le soir, au cours du repas, Keb tenta une nouvelle fois de provoquer une réaction chez Ihab en le consultant sur le meilleur itinéraire à prendre le lendemain, mais le jeune homme se contenta de différer sa décision au lendemain. Rien de très concluant côté responsabilités, mais du moins Ihab ne les avait-il pas totalement fuies – seulement repoussées, et c'est ce que Keb voulut en retenir.

Lorsqu'ils se remirent en route le lendemain après avoir soigneusement effacé les traces de leur passage, la question de l'itinéraire

se posa à nouveau. Keb resta volontairement en arrière pour voir comment allait réagir Ihab. Il ne fut pas déçu.

– Nous avons deux possibilités, dit Ihab en réfléchissant à voix haute, soit prendre un peu plus à l'ouest en traversant le désert, soit suivre le fleuve en allant vers le nord. Certes, suivre le fleuve serait le plus simple, nous serions sûrs de ne pas manquer d'eau, et nous arriverions plus facilement à une ville. Mais traverser le désert nous épargnerait toute mauvaise surprise du type Umbistes.

– Si cela peut t'aider, intervint Keb, rassuré de voir son ami recouvrer sa détermination habituelle, durant tout le temps que nous avons passé près de la route du fleuve, nous n'avons vu passer personne.

– Cela m'aide sans m'aider, répondit Ihab, car si personne n'est passé depuis longtemps, cela veut peut-être dire qu'une patrouille passera bientôt. À moins qu'il ne s'agisse d'une route secondaire très peu fréquentée. Puisque la végétation du côté fleuve de la route est dense, je vous propose de continuer par là en avançant prudemment. Si un danger venait à se profiler, nous aurions toujours le temps de nous cacher dans la végétation.

Tout le monde semblant d'accord, ils prirent place sur leurs dromadaires, Ihab avec Caloa, Keb avec Sarah et Omar avec sa corde, à laquelle étaient attachés tous les ânes.

Pendant les deux jours qui suivirent, aucun incident ne vint troubler le voyage et tout était rentré dans l'ordre. Ihab avait repris sa place de chef, au grand soulagement de Keb, qui, lui, put à nouveau se morfondre en pensant à Millah, tout en faisant tourner dans ses mains l'objet rond au point rouge lumineux. Libéré des soucis de santé de celui qu'elle aimait, Caloa avait retrouvé sa joie de vivre et sa complicité avec Sarah. Quant à Omar, il n'avait jamais vraiment changé, et son seul souci était de faire avancer « ces maudits ânes », comme il les appelait parfois lorsqu'ils avaient vraiment mis sa patience à rude épreuve.

Le lendemain, à la tombée du jour, Omar, qui avait la vue la plus perçante de tout le groupe, attira leur attention sur une étrange colonne qui s'élevait au loin. Comme cette curieuse flèche était proche de la couleur du ciel, Ihab se demanda s'il ne s'agissait pas d'un effet d'optique. Mais au bout d'un quart d'heure d'observation, alors que le ciel s'assombrissait petit à petit, il était clair pour tout le monde que cette étrange chose était bien réelle.

– La tour de deux cent quatre-vingts mètres d'Alexandrie ! s'exclama soudain Keb.

– Ce charabia signifie-t-il que tu sais de quoi il s'agit ? demanda Ihab à son ami, qui était visiblement le seul à se comprendre.

– Lorsque j'ai vu cette colonne, j'ai su immédiatement que je l'avais déjà vue quelque part, reprit Keb avec enthousiasme, et je viens de me rappeler où.

– Pourrais-tu en venir au fait ? s'impativa Ihab qui ne se sentait pas le courage d'écouter son ami palabrer pendant une heure.

– Il s’agit de la tour qui a été construite en l’honneur des deux mille huit cents ans d’existence de la ville d’Alexandrie, répondit Keb.

– En es-tu sûr ? demanda Ihab, perplexe. Il y a longtemps que tous les grands édifices ont été détruits par la guerre et par le temps.

– Absolument certain, répondit Keb, elle correspond exactement à la photo que j’ai vue dans un livre à la bibliothèque du Caire, de plus le chemin que nous suivons devait tôt ou tard nous conduire à Alexandrie.

– Bien, reprit Ihab, nous allons établir le camp derrière ce massif rocheux à l’écart de la route et lorsque la nuit sera tombée, Omar et moi nous rapprocherons de cette ville pour nous assurer qu’il ne s’agit pas d’un camp umbiste.

Les modalités d’installation et de désinstallation du camp étant bien rodées, tout fut monté en un temps record, et Ihab et Omar prirent leur repas du soir sans tarder, car ils avaient bien deux heures de route pour atteindre la ville d’Alexandrie. Les deux hommes se mirent ensuite en route pour profiter des derniers rayons du soleil, et marchèrent à couvert dans la végétation qui longeait le Nil. À cinq cents mètres de la ville environ, ils se retrouvèrent face à d’immenses champs cultivés.

La nuit était vraiment noire maintenant, mais Ihab hésita à traverser ces champs à découvert. Car aussi loin que portait son regard, il n’apercevait pas la moindre trace de fortification autour de cette ville. Jamais à ce jour, il n’avait rencontré de ville non protégée par une muraille, ce qui lui aurait plutôt donné à penser qu’il s’agissait d’un camp umbiste. Mais les nombreux champs qui bordaient la ville suggéraient plutôt le contraire, les Umbistes n’étant pas spécialement réputés pour leur sens du travail ou leur goût pour l’agriculture.

Ihab demanda à Omar ce qu’il en pensait, et tous deux convinrent qu’il fallait s’approcher encore pour savoir à qui ils avaient affaire. C’était d’autant plus indispensable que la ville

semblait très grande, son potentiel en recrues ne serait donc pas négligeable...

Ihab demanda à Omar de l'attendre sur place. Inutile d'être deux à prendre des risques, et si jamais il n'était pas rentré avant l'aube, il pourrait retourner avertir les autres de ne pas s'approcher de la ville.

Omar n'apprécia pas franchement d'être ainsi mis à l'écart, mais il obtempéra.

Après lui avoir donné une petite tape amicale sur l'épaule, Ihab s'approcha de la limite du premier champ et s'élança à toute vitesse vers les premières habitations.

Une fois en sécurité dans l'ombre d'une maison, il fit une pause pour reprendre son souffle et écouter... Mais il n'entendit rien d'autre que sa respiration. Apparemment, il n'avait pas été repéré. Il fit le tour de la maison, qui ne lui apprit rien de particulier. Mais en observant plus avant, il remarqua qu'il s'échappait de la lumière par la fenêtre d'une maison un peu plus loin. C'était enfin le moyen de voir à quoi ressemblaient les habitants de cette ville ! Se dissimulant dans les recoins les plus sombres, Ihab avança de maison en maison jusqu'à la fenêtre éclairée, se plaqua contre le mur et observa l'intérieur de l'habitation. La pièce était déserte. Sur une petite table trônait la bougie responsable de cette clarté, autour, trois chaises en bois, et contre un mur, deux petites étagères sur lesquelles était rangée de la vaisselle. C'était une maison bien modeste. En se plaçant de l'autre côté de la fenêtre, Ihab vit qu'une porte donnait dans une autre pièce, où apparut bientôt un homme d'une cinquantaine d'années à la peau tannée par le soleil. Un homme fatigué qui n'avait pas du tout l'apparence des barbares umbistes... Ihab commençait donc à croire qu'il se trouvait dans une ville tout à fait normale, mais par acquis de conscience, il s'enfonça un peu plus dans la cité pour s'assurer qu'elle ne cachait rien d'autre.

Malgré l'heure tardive et l'obscurité de la nuit, quantité de personnes déambulaient dans les rues du centre de la ville. Ces gens-là étaient différents de l'homme que Ihab avait vu dans la

petite maison, ils étaient fort bien vêtus et n'étaient pas marqués par le soleil. Et ils étaient presque tous ivres au dernier degré ! Ce triste spectacle lui rappelait le comportement des soldats umbistes qui passaient une fois l'an au Caire. À ceci près que les Umbistes, eux, étaient toujours vêtus de leurs panoplies défensives et portaient de nombreuses armes, ce qui n'était pas le cas pour eux.

Ihab eut beau fureter ici et là dans la ville, il n'apprit rien de plus et retourna rejoindre Omar sans s'être fait une opinion plausible sur les habitants de cette ville.

Lorsque Ihab et Omar revinrent au camp où Keb montait la garde, une conversation animée s'engagea entre les trois hommes. Mais rien ne permettait vraiment de trancher. Finalement, Keb suggéra de ne pas s'aventurer plus longtemps dans cette ville et de passer directement à une autre.

Dans son for intérieur, Ihab savait que Keb avait raison. Mais cette ville était la plus grande qu'il eût jamais vue, et ils ne pouvaient se permettre de laisser passer l'occasion de rallier d'un coup un nombre considérable de personnes à leur cause. D'autant que plus ils s'éloigneraient, plus le voyage serait long, et ce temps perdu amoindrirait leurs chances d'arriver à temps pour sauver les habitants du Caire.

N'entrevoyant aucune solution, l'esprit embrumé par la fatigue, Ihab laissa la question en suspens tant qu'il n'aurait pas pris un peu de repos et partit se coucher. Omar et Keb en firent autant une heure plus tard, une fois que les filles furent levées.

Peu avant midi, Ihab fut le premier à se lever. Il résuma brièvement la situation aux filles, qui avaient passé presque toute la matinée à leur mitonner un bon petit plat. Une heure plus tard, ce fut Keb qui se leva, bientôt suivi par Omar.

À la fin du repas, le groupe s'installa en cercle et chacun donna son point de vue sur la conduite à tenir. Pour Sarah et Caloa, il fallait éviter la ville, mais elles furent mises en minorité par les trois autres qui pensaient le contraire.

En réalité, Keb partageait l'avis des filles, mais il avait voté comme Ihab et Omar par solidarité masculine.

Après plus de deux heures de discussion, Ihab trancha : il partirait pour la ville d'Alexandrie avec Keb et laisserait les filles au camp sous la protection d'Omar.

Caloa s'insurgea aussitôt : non seulement elle ne voulait pas être tenue à l'écart, mais en plus elle avait un mauvais pressentiment. Ihab la prit alors dans ses bras et lui rappela la promesse qu'il lui avait faite de ne jamais l'abandonner... Bien sûr, il reviendrait la chercher ! Caloa fut touchée par les paroles de l'homme qu'elle aimait, mais cela ne la rassura nullement. Si les gens de cette ville l'emprisonnaient ou pire, il aurait beau vouloir revenir, il n'y parviendrait pas pour autant.

Keb tenta de détendre l'atmosphère en faisant remarquer avec humour qu'il courait les mêmes risques que Ihab et que personne ne s'inquiétait pour lui. Sarah s'avança alors vers lui et, mimant à la perfection une scène de tragédie grecque, demanda à Keb de faire le serment de revenir la chercher. Mettant un genou à terre, Keb lui répondit sur le même ton, et promit sur le soleil et les

étoiles que rien ne l'empêcherait de revenir... à part peut-être une envie pressante.

Cette petite pièce improvisée ne brillait pas particulièrement par sa subtilité, mais elle déclencha un fou rire général qui leur fit oublier un instant tous leurs soucis.

Après ce court intermède, Ihab et Keb partirent à pied avec deux ânes sur lesquels ils avaient mis deux sacs de blé et deux sacs de dattes afin d'offrir quelques cadeaux et ainsi faire bonne impression.

Lorsque la ville fut en vue, ils purent constater qu'un comité d'accueil d'une centaine de personnes les attendait. Restait à savoir s'il serait amical. En traversant les cinq cents derniers mètres à travers champs, Ihab vit travailler des hommes et des femmes à la peau usée et tannée par le soleil, à l'image de l'homme qu'il avait vu la veille dans la petite maison.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de mètres du comité d'accueil, alors que Ihab se demandait toujours quelle formule de salutation serait la plus appropriée, un homme en habit bleu se détacha du groupe.

– Soyez les bienvenus, mes seigneurs, s'exclama-t-il en serrant Ihab dans ses bras.

– Merci beaucoup pour votre chaleureux accueil, répondit Ihab la voix tremblante, réalisant qu'une fois de plus on les prenait pour des Umbistes, mais nous ne sommes pas des seigneurs.

– Pardonnez-moi, répondit l'homme en bleu, qui semblait déconcerté par la réponse de Ihab et qui cherchait visiblement à gagner du temps, vous avez raison, « seigneur » serait une condition bien trop modeste pour des hommes de votre qualité. Permettez-moi de corriger.

Puis, faisant quelques pas en arrière pour recommencer son accueil, il s'exclama, à grand renfort de courbettes :

– Soyez les bienvenus dans notre modeste ville, ô, grands rois.

– J'ai peur que vous ne m'ayez pas compris, reprit Ihab de plus en plus mal à l'aise, nous sommes des voyageurs, nous souhaiterions passer une nuit ou deux dans votre merveilleuse ville.

D'ailleurs, en signe d'amitié, permettez-moi de vous offrir ces deux sacs de blé et de dattes.

L'homme en bleu eut un instant de flottement, puis son visage passa du jovial au sombre pour finalement retrouver sa bonne humeur.

– Mais comment cela se peut-il ? Seriez-vous un nouveau corps umbiste ? Des Umbistes pacifiques et voyageurs ?

– C'est beaucoup plus simple que cela, nous ne faisons pas partie des Umbistes, répondit Ihab, qui comprenait parfaitement l'étonnement de son interlocuteur qui n'avait certainement jamais vu d'autres personnes que des Umbistes arriver dans sa ville. De plus, il réalisa que les sabres que lui et Keb portaient à la ceinture ne faisaient qu'accentuer la ressemblance avec les Umbistes.

– Et les Umbistes vous laissent aller et venir à votre aise ? s'étonna l'homme.

– Pas vraiment, répondit Ihab, nous voyageons en les évitant, cela nous permet de ne pas avoir à leur rendre de comptes.

– Voilà qui est judicieux, reprit l'homme en bleu, permettez-moi de vous dire que vous avez tous deux de bien belles épées. Les avez-vous fabriquées vous-mêmes ?

– Non, nous les avons trouvées dans une ville abandonnée un peu plus au nord, répondit Ihab qui préféra ne pas s'étendre davantage, son interlocuteur ne lui inspirant qu'une confiance limitée.

– Mais je songe que je ne me suis pas présenté, reprit Ihab cherchant à changer de conversation, je me nomme Ihab et mon compagnon de voyage s'appelle Keb, nous venons du Caire.

– Eh bien, Ihab et Keb, je vous souhaite la bienvenue à Alexandrie, répondit l'homme en bleu, moi je me nomme Bathel et j'ai l'honneur d'être le gouverneur de cette ville.

Le gouverneur de la ville se tourna ensuite vers la centaine d'hommes qui étaient derrière lui et les présenta sous le titre de protecteurs de la ville.

Puis il invita Ihab et Ken à entrer dans la ville en leur disant de laisser aux deux protecteurs de la ville qu'il avait désignés le soin de s'occuper de leurs ânes.

Le gouverneur Bathel conduisit les deux hommes au centre de la ville dans une splendide maison qui, leur dit-il, serait à leur disposition aussi longtemps qu'ils le souhaiteraient. Puis il ajouta que quelqu'un viendrait les chercher deux heures plus tard pour un banquet organisé en leur honneur, en précisant qu'il était de tradition de se présenter sans armes aux banquets. Ihab assura au gouverneur qu'ils laisseraient leurs armes le temps du repas et prit congé du gouverneur en le remerciant chaleureusement, puis il entra avec Keb dans la maison pendant que Bathel s'éloignait avec sa suite.

Une fois seuls, Ihab et Keb s'entretenirent sur l'accueil qu'ils venaient d'avoir. Bien qu'il leur parût des plus courtois, ils prirent la décision d'en apprendre davantage sur leurs hôtes avant de leur en apprendre plus sur eux-mêmes.

À l'heure dite, un homme vint les chercher et les conduisit dans une grande demeure jusqu'à une pièce de taille plutôt modeste où était dressée une table avec une douzaine de couverts.

Au cours de la soirée, le gouverneur Bathel ne cessa de les bombarder de questions, au point que Ihab avait le sentiment de subir un interrogatoire. La chose qui semblait le plus intéresser le gouverneur était l'endroit où ils avaient trouvé leurs armes. Ihab réussit à ne pas répondre à la question en lui disant qu'ils étaient tombés dessus par hasard à la suite d'une tempête de sable et qu'il serait incapable d'y retourner. À l'évidence, Bathel ne fut pas dupe, mais il feint de croire Ihab.

Un autre sujet d'étonnement pour Ihab : tous les quarts d'heure environ, le gouverneur éprouvait le besoin de s'enquérir de quelque chose en murmurant discrètement à l'oreille de l'un des serviteurs...

À la fin du repas, Ihab commençait à regretter de ne pas avoir écouté les filles et de ne pas avoir évité cette ville.

Prétextant une grande fatigue, Ihab et Keb saluèrent les convives qui n'avaient pas dit un mot de la soirée, à l'exception du gouverneur, et se retirèrent, escortés de deux hommes auxquels Bathel avait demandé de les raccompagner, officiellement pour qu'il ne se perdent pas dans la nuit.

Quelques minutes après qu'ils eurent regagné leur lieu de résidence, la porte de la maison s'ouvrit et se referma dans un bref grincement.

Keb prit la seule bougie qui était allumée et l'approcha de la porte. Soudain il se ravisa puis retourna près de son lit pour prendre son sabre. Ihab, qui avait suivi Keb des yeux, en fit autant.

– Êtes-vous les voyageurs qui sont arrivés en ville aujourd'hui ? émit une voix rauque entrecoupée de quintes de toux.

– Qui êtes-vous ? demanda Ihab un peu inquiet.

– J'ai posé ma question le premier, reprit l'homme qui semblait avoir du mal à respirer.

Ihab consulta Keb du regard. Tous deux communiquèrent par quelques mouvements de tête à peine perceptibles et Keb reprit la parole.

– Oui, nous sommes bien les voyageurs arrivés aujourd'hui, maintenant, à vous : qui êtes-vous et que voulez-vous ?

– On m'appelle Noutep, je suis un simple travailleur de cette ville et je viens vous proposer un échange.

– Nous ne sommes pas intéressés, répondit Ihab sans ménagement, contrarié d'avoir été dérangé pour une vulgaire affaire de commerce.

– Permettez-moi d'en douter, reprit l'homme, car je me propose de vous sauver la vie.

– Je n'aime pas beaucoup les menaces, rétorqua Ihab en pointant son sabre en direction de l'homme.

– Plus nous perdrons de temps en palabres, reprit l'homme après une longue quinte de toux, moins vous aurez de chances de vous en sortir.

– Allez-y, racontez-nous vite votre histoire et nous verrons après, répondit Ihab en baissant son sabre en même temps que Keb.

– N'allons pas trop vite tout de même, reprit l'homme, je vous ai parlé d'un échange et tant que nous ne serons pas tombés d'accord, je ne vous dirai rien.

– Que voulez-vous ? demanda Ihab, dépité.

– J'ai une fille de cinq ans qui se prénomme Souzaneska, reprit l'homme, sa mère est morte en lui donnant la vie et moi je ne vais pas tarder à la rejoindre. Si vous acceptez de l'emmener avec vous, je vous viendrai en aide.

– Holà, l'ami, rétorqua Ihab, nous ne sommes pas des nourrices, de plus, qu'est-ce qui vous fait croire que nous serions dignes de confiance ?

– Je n'ai pas le choix, répondit l'homme, lorsque je serai mort, le gouverneur livrera ma fille comme esclave au prochain passage des Umbistes. En outre, je vous ai observés un bon moment et vous ne m'avez pas donné l'impression d'être de mauvais hommes. Cela dit, vous n'avez guère le choix vous non plus car si vous refusez, vous serez au mieux prisonniers, au pire morts. Quoique, parfois, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux être mort plutôt qu'esclave.

– Si vous nous disiez ce qui nous menace, intervint Keb, nous serions peut-être plus à même d'évaluer si nous avons le choix ou pas.

– Comme vous voudrez, répondit l'homme, je vais donc faire un bref résumé de la situation. Comme vous le savez, vous vous trouvez dans la ville d'Alexandrie. Je ne sais pas chez vous, mais ici il y a deux grandes classes dans la ville. Les protecteurs, la classe dirigeante composée de gens oisifs, et les travailleurs qui, comme leur nom l'indique, sont ceux qui passent leur vie à travailler.

– Je ne vois pas en quoi cela nous concerne, intervint Ihab.

– J'y viens, reprit l'homme. Les protecteurs, bien que beaucoup moins nombreux que les travailleurs, ont réussi à asseoir leur autorité grâce au soutien des Umbistes à qui ils versent d'importants

tributs prélevés sur notre travail. Ah, je vois que vous comprenez beaucoup mieux à présent où je veux en venir, poursuivit l'homme en voyant le regard inquiet de Ihab et Keb.

– Nous nous sommes jetés dans la gueule du loup, s'exclama Keb en se tournant vers son ami.

– Et vous ne croyez pas si bien dire, reprit l'homme assailli par de nouvelles quintes de toux, car le gouverneur a posté des hommes tout autour de la ville pour vous empêcher de sortir et a envoyé un messager chez les Umbistes pour qu'ils viennent vous cueillir. Si je ne me trompe pas, ils devraient bientôt être là.

– Pourquoi le gouverneur n'est-il pas venu directement pour nous arrêter avec ses hommes afin de nous livrer aux Umbistes ? reprit Ihab. Cela aurait été plus simple, non ?

– Le gouverneur a horreur de se salir les mains, répondit l'homme, de plus vous avez des armes, ce qui n'est pas leur cas, même s'ils sont en bons termes avec les Umbistes.

– J'aimerais vous croire, reprit Ihab, mais nous n'avons que votre parole.

– Attendez encore un peu, rétorqua l'homme, et ce seront les Umbistes qui vous le confirmeront.

– Voilà une excellente idée, répondit Ihab.

– Vous perdez la raison, reprit l'homme, retenant difficilement sa colère, si vous restez dans la maison, vous serez pris.

– Je n'ai pas dit que nous allons rester *dans la maison*, répondit Ihab, j'ai dit que nous allons *rester*. Nous allons nous trouver un endroit à l'extérieur pour observer la maison et voir si des Umbistes s'en approchent. Comme la ville est déjà bloquée par les hommes du gouverneur, je suis sûr que vous étiez venu nous proposer une solution pour fuir. Celle-ci sera certainement toujours applicable une fois les Umbistes présents.

Aux dernières paroles de Ihab, l'homme s'apaisa un peu, mais ajouta qu'ils prenaient un risque supplémentaire en attendant l'arrivée des Umbistes. Toutefois, il ne pouvait reprocher à Ihab de

ne pas le croire sur parole, car si les rôles avaient été inversés, il en aurait vraisemblablement fait autant.

Les trois hommes se cachèrent dans un endroit particulièrement sombre, derrière le mur d'une autre maison à une centaine de mètres de la leur. Une demi-heure plus tard, alors que Ihab s'entretenait à voix basse avec l'homme sur sa vie dans cette ville, un bruit de pas attira leur attention. En quelques secondes, la maison que leur avait confiée le gouverneur était encerclée par des hommes en armes qui étaient effectivement des Umbistes. Sans attendre que ces derniers aient pénétré dans la maison, Ihab demanda à l'homme par quel moyen ils pouvaient quitter la ville.

L'homme leur rappela ses conditions, que Ihab chercha une dernière fois à modifier, mais voyant le danger se préciser, alors que les Umbistes avaient trouvé la maison vide, Ihab finit par accepter et les trois hommes partirent aussitôt, guidés par leur sauveur.

Au bout de vingt minutes, ils arrivèrent sur le port de la ville d'Alexandrie. Malgré la nuit, Ihab pouvait discerner des petites vaguelettes à la surface d'une eau qu'il n'avait jamais vue en aussi grande quantité : pour la première fois de sa vie, il se trouvait face à la mer.

L'homme leur fit descendre un petit escalier de pierre qui se terminait sous le niveau de l'eau et leur demanda de les attendre en s'y cachant quelques minutes.

Alors que Ihab faisait glisser sa main sur l'eau, un peu déçu de ne pas lui trouver une consistance différente de celle qu'il avait toujours connue, l'homme réapparut au-dessus d'eux en tenant quelque chose dans une couverture. Il leur demanda à nouveau de le suivre et les conduisit jusqu'à une grande barque dans laquelle il les fit monter.

– Le seul moyen que vous ayez de quitter la ville est par voie maritime, expliqua-t-il, suivez le rivage sur un bon kilomètre à l'ouest et là, vous ne devriez plus rien avoir à craindre.

Puis, desserrant la couverture qu'il tenait dans les bras, il s'adressa à sa fille.

– Souzaneska, ma chérie, il va falloir que tu sois très sage, je te confie à ces gentils messieurs qui vont s'occuper de toi.

Il l'embrassa alors sur le front et la passa à Ihab. La petite fille tendit les bras vers son père en n'émettant pas le moindre son. À l'évidence, son père avait dû la prévenir qu'il ne fallait faire aucun bruit. En voyant le visage de l'enfant de près, avec ces petits yeux brillants d'où s'échappaient quelques larmes, Ihab eut le cœur serré.

L'homme leur fit un petit signe de la main et leur souhaita bonne chance. Ihab lui demanda alors comment ils devaient utiliser les rames, ce qui leur fut expliqué aussitôt. L'exercice ne présentant aucune difficulté majeure, la barque commença très rapidement à s'éloigner sous le regard pathétique d'un père qui perdait sa fille.

Comme l'avait prévu le père de Souzaneska, leur fuite s'effectua sans le moindre problème. Lorsque, deux heures plus tard, ils firent toucher terre à leur embarcation, le jour ne s'était pas encore levé.

Alors que Keb venait de s'asseoir, éprouvé par l'effort accompli, Ihab le fit se lever et, prenant l'enfant dans ses bras, ils partirent aussitôt.

– Pourquoi devons-nous courir ? demanda Keb. Nous sommes hors de danger maintenant.

– Nous, oui, répondit Ihab, mais pas Omar, Sarah et Caloa.

– Que pourrait-il leur arriver ? reprit Keb qui avait du mal à maintenir le rythme que lui imposait son ami.

– Que crois-tu qu'il va se passer lorsque le jour se sera levé et que les Umbistes auront compris que nous ne sommes plus dans la ville ? répondit Ihab.

– Ils vont étendre leurs recherches aux alentours de la ville, s'exclama Keb qui venait de comprendre.

– Alors dépêchons-nous, ajouta Ihab, il nous faut profiter de la nuit pour aller chercher les autres et quitter ce coin avant d'avoir tous les Umbistes de la région à nos trousses.

Une heure plus tard, les deux hommes durent faire une pause, car Keb n'était pas habitué à ce genre d'effort, et Ihab était ralenti par le poids de Souzaneska qu'il portait dans ses bras.

Ihab voulut en profiter pour discuter un peu avec la petite fille, mais ce fut peine perdue, elle ne prononça pas le moindre mot, au point qu'il finit par se demander si elle n'était pas muette. Keb tenta alors une autre approche plus ludique ; elle le suivit des yeux, mais ne dit toujours rien.

Au bout d'une demi-heure, Ihab fit monter Souzaneska sur son dos et ils repartirent tous pour leur camp de base. La nuit ne les aidait pas à se repérer, mais ils retombèrent avant l'aube sur la route qu'ils avaient empruntée pour se rendre du camp à la ville d'Alexandrie. Ils puisèrent dans leurs dernières forces pour rejoindre leur ami et lorsque le ciel s'éclaira d'une lueur orangée, les deux hommes et la petite fille firent leur entrée dans le campement, tombant à genoux au milieu des tentes.

Omar, qui montait la garde, leur fit un accueil des plus enthousiastes, mais Ihab le fit déchanter aussitôt et après avoir réveillé les filles, ils démontèrent le camp et chargèrent les animaux. Voyant tout le monde s'affairer en tous sens, la jeune Souzaneska s'était mise un peu à l'écart pour ne pas gêner – et toujours sans prononcer le moindre mot.

Lorsque Sarah remarqua une petite fille inconnue qui se tenait près d'un palmier, elle s'approcha d'elle gentiment.

– Qui es-tu, toi ? demanda Sarah d'une voix douce et accueillante.

– Elle s'appelle Souzaneska, intervint Ihab, elle vient d'Alexandrie, j'ai été si pris que j'ai oublié de vous la présenter. Mais partons, je vous en dirai plus en chemin.

Sarah prit la petite fille dans ses bras et s'installa avec Keb sur son dromadaire pendant que les autres en faisaient autant.

Au moment de partir, Ihab rassembla toutes les informations dont il disposait dans sa tête pour savoir quelle direction prendre. Le nord était exclu, cela menait à Alexandrie et à la mer, qui était un obstacle infranchissable. Restaient l'est et l'ouest. Lorsqu'ils avaient quitté la ville d'Alexandrie, le père de Souzaneska leur avait demandé d'aller à l'ouest, certainement parce qu'il y avait du danger à l'est. Après avoir rapidement consulté Keb et ses connaissances géographiques, Ihab prit la décision de partir en direction de l'ouest dans un premier temps pour s'éloigner du danger, puis au nord pour rejoindre la mer et établir leur camp près d'une zone où ils pourraient pêcher.

Chemin faisant, Ihab et Keb racontèrent leurs mésaventures dans la ville d'Alexandrie, en omettant volontairement certains détails sur les motivations de Noutep afin de ne pas chagriner Souzaneska qui écoutait tout. Une journée entière se passa sans que la petite fille prononce quoi que ce soit.

Le soir, pendant que tout le monde s'activait à monter le camp, Souzaneska s'était assise sur une pierre, les yeux fixés vers le coucher de soleil. Lorsqu'il disparut totalement, pour la première fois un son s'échappa de ses petites lèvres. Mais cela n'avait rien de réjouissant : elle s'était mise à pleurer.

Abandonnant instantanément ce qu'elles étaient en train de faire, Caloa et Sarah se précipitèrent auprès de la petite fille qu'elles cherchèrent à reconforter.

– Je veux mon papa, bredouilla-t-elle entre deux sanglots.

– Tu le reverras bientôt, lui dit Caloa en lui tenant la main.

Puis elle se tourna vers Ihab et l'interrogea du regard. Voyant que Ihab faisait "non" de la tête, elle ferma les yeux comme si on venait de lui transpercer le cœur et se retourna vers la petite fille en répétant de façon convaincante que tout allait s'arranger.

Après avoir à peine touché au repas que Sarah et Caloa lui avaient spécialement préparé, Souzaneska alla se coucher dans la tente de Sarah et finit par s'endormir après avoir encore beaucoup pleuré.

C'est alors que tout le monde se réunit au centre du camp pour écouter Ihab raconter toute l'histoire de la petite fille et la façon dont ils l'avaient recueillie.

En entendant le récit de Ihab, Sarah ne put retenir quelques larmes, ce qui fit craquer Caloa, qui cherchait depuis un moment à retenir les siennes...

Contrairement à ce qu'on aurait pu redouter, la nuit se passa sans le moindre problème et la petite Souzaneska dormit à poings fermés. Au matin, il fut décidé de ne pas bouger de la journée pour faire connaissance avec la nouvelle arrivante, et surtout parce que Ihab avait un gros problème qu'il soumit à tous les autres à midi.

– Excusez mon retard, dit Sarah en arrivant avec Souzaneska dans ses bras pour se joindre à la réunion.

– Ce n'est pas grave, répondit Ihab l'air soucieux.

Puis il tourna son regard vers la petite fille et lui demanda comment elle allait avec toute la douceur dont un homme peut être capable. Souzaneska lui fit un timide sourire qui semblait dire que cela pouvait aller, Ihab lui rendit alors son sourire et revint au sujet de la réunion.

– En partant, nous nous étions fixé le but de venir en aide à notre ville du Caire, commença Ihab avec un véritable talent d'orateur, du moins en ce qui concerne Keb, Omar et moi. Aujourd'hui, après plusieurs semaines de quête, le bilan est catastrophique. Non seulement nous n'avons mobilisé personne pour soutenir notre cause, mais en plus nous venons de donner l'alerte aux Umbistes en leur permettant d'apprendre qu'un groupe de personnes se déplaçait de ville en ville. Ce qui provoquera certainement une vigilance accrue de la part de nos ennemis et rendra nos déplacements presque impossibles. Dans ces conditions, je crains que nous n'ayons d'autre choix que d'abandonner.

– Nous ne pouvons pas abandonner, s'exclama Keb qui pensa soudain à Millah, il doit bien y avoir une solution.

– Allons, Keb, tu connais la géographie mieux que moi, reprit Ihab, c'est de toi que je la tiens. Nous venons du sud où nous n'avons rien trouvé, nous ne pouvons aller au nord à cause de la mer, l'est est truffé d'Umbistes et à l'ouest s'étend un désert aride sur des centaines, voire des milliers de kilomètres.

– Alors que proposes-tu ? demanda Omar qui fut le seul à oser parler.

– Nous devrions essayer de rejoindre une ville pour nous y installer, répondit Ihab en baissant la tête ; à l'exception d'Alexandrie, la plupart étaient amicales.

– La cité des Dieux ! s'exclama Keb, sortant de sa morosité.

– Enfin Keb, dit Ihab en cherchant à raisonner son ami, tu es quelqu'un de logique, tu ne peux tout de même pas croire qu'il existe sur terre un lieu où vivent des dieux.

– Et pourquoi pas ? reprit Caloa qui s'était beaucoup intéressée aux théories de Keb sur ce sujet.

– Tout ce que nous savons de concret nous encourage à rejeter cette idée, répondit Ihab, à commencer par sa position géographique. Le lieu que l'objet semble indiquer se trouve à l'ouest, ce qui veut dire que nous allons devoir traverser le désert.

– Nous pourrions naviguer le long des côtes en bateau, s'exclama Keb, ce serait plus rapide et moins fatigant.

– Je vais te paraître plutôt pessimiste, répondit Ihab, mais nous n'avons pas de bateau.

– Il nous suffira d'en voler un dans le port d'Alexandrie, rétorqua Keb avec un bel optimisme.

– Bon, admettons que nous ayons un bateau et que nous sachions comment nous en servir, reprit Ihab, peux-tu m'expliquer pourquoi nos ancêtres du XXII^{e} siècle qui étaient capables d'envoyer des hommes sur la Lune et sur Mars n'ont jamais trouvé ce lieu ?

– La porte du territoire divin était peut-être cachée, répondit Keb, ce sont des dieux, ils seront toujours plus puissants que toutes les technologies les plus avancées.

– Mieux vaut entendre cela que d'être sourd, reprit Ihab prenant sa tête entre ses mains. Pour finir, serais-tu capable de risquer la vie de chacun des membres de notre groupe pour cette folle épopée ?

– C'est à eux de choisir, répondit Keb en les scrutant du regard l'un après l'autre.

– Très bien, finissons-en avec tout cela immédiatement, reprit Ihab, que ceux qui sont de l'avis de Keb lèvent la main.

L'espace d'un instant, rien ne se passa, tous se consultaient mutuellement des yeux, puis Keb, fixant toujours ses compagnons du regard, leva la main. Au moment où Ihab allait annoncer que le débat était clos, Caloa leva la main à son tour. C'était prévisible, se dit Ihab, mais comme ils étaient cinq, la majorité restait de son côté. Pas pour longtemps cependant, car d'un même mouvement Omar et Sarah s'étaient joints à Keb et Caloa en levant leurs mains. Même la petite Souzaneska, qui n'avait sûrement pas compris un traître mot de ce qui s'était dit, avait trouvé naturel ou amusant de lever la main.

– Cinq voix contre une, s'exclama Keb, nous voilà en route pour le Domaine des Dieux.

– Pussions-nous ne jamais le regretter, répondit Ihab en levant les yeux au ciel.

Dans l'après-midi, avec un peu de recul, Ihab trouva finalement que l'idée de Keb avait du bon. Cela leur donnerait le sentiment de continuer leur quête tout en traversant de nombreux territoires où ils auraient peut-être une chance de pouvoir s'installer. Seul inconvénient à l'affaire, mais de taille : ils risquaient de se faire tuer à tout moment, et cela pourrait bien arriver dans les plus brefs délais, par exemple lorsqu'ils iraient dérober un bateau à Alexandrie.

Le soir, Sarah voulut coucher Souzaneska, mais la petite fille s'obstina à ne pas dormir et, en désespoir de cause, elle finit par l'emmener avec elle à la réunion où elle arriva encore la dernière, l'enfant dans ses bras.

Dès que Sarah fut installée, Ihab prit la parole.

– Nous allons devoir agir vite, car il serait dangereux de rester trop longtemps au même endroit. Il va donc falloir commencer dès maintenant à organiser notre voyage.

– Première étape, s'exclama Ihab après avoir repris son souffle, dès demain, les filles, vous allez faire un inventaire de tout ce que

nous avons comme nourriture et faire une estimation du nombre de jours de vivres que cela représente.

Les deux filles acquiescèrent d'un énergique mouvement de tête.

– Deuxième étape, reprit Ihab en regardant Keb et Omar, nous trois, nous partirons demain matin pour Alexandrie. Keb, j'espère que tu t'y connais en bateaux car demain soir, nous devons faire un choix.

– Cocobo bateau bleu, intervint Souzaneska de sa petite voix, c'est le plus meilleur m'a dit papa.

Les premiers mots de la petite fille furent accueillis avec l'enthousiasme qu'on imagine, et chacun chercha à lui en faire dire plus en la complimentant sur le merveilleux son de sa voix... Mais elle ne prononça rien d'autre.

Tout à la joie provoquée par les premiers mots de Souzaneska, le petit groupe faillit bien oublier l'ordre du jour, mais Ihab, comme à son habitude, fut le premier à réagir. Il demanda le silence et reprit la parole :

– Revenons au sujet de notre réunion. Si tout se passe bien, nous chargerons toutes les provisions sur le bateau et prendrons la mer immédiatement... Si l'on remarque la disparition d'un bateau à Alexandrie, il y a de fortes chances qu'on se lance à notre poursuite. En espérant qu'ils ne remarqueront rien avant...

La réunion se termina sur cette note optimiste et chacun rejoignit sa tente pour aller se coucher, à l'exception d'Omar qui prenait le premier tour de garde.

Le lendemain matin, dès l'aube, tout le monde était sur le pied de guerre, y compris Souzaneska, qui s'était réveillée toute seule dès que le camp avait commencé à s'animer. Après un bref petit-déjeuner, Ihab, Keb et Omar partirent pour la ville d'Alexandrie pendant que Caloa et Sarah commençaient l'inventaire des provisions. Elles trouvèrent une aide inattendue en la personne de Souzaneska qui, après une brève observation, essaya d'apporter sa pierre à l'édifice. L'intervention de la petite fille les ralentissait dans leur tâche, mais Souzaneska paraissait maintenant si joyeuse avec

ses fins cheveux bruns frisés au vent que les jeunes femmes n'eurent pas le cœur de lui demander d'arrêter.

Peu avant midi, l'inventaire était terminé et les jeunes femmes avaient porté les provisions le plus près possible du littoral afin de gagner du temps pour leur embarquement sur le bateau. Aussi étrange que cela puisse paraître, les jeunes femmes étaient certaines de la réussite des trois hommes et agissaient comme s'ils étaient partis chercher un dromadaire au bout du camp.

Mais de leur côté, Ihab, Keb et Omar sentaient la pression augmenter à mesure qu'ils s'approchaient de la ville d'Alexandrie. Pour éviter d'avoir à embarquer des animaux, ils étaient partis à pied en longent la côte d'un pas décidé pour parvenir à Alexandrie à la nuit.

En arrivant à l'endroit où Keb et lui avaient débarqué après s'être enfuis d'Alexandrie, Ihab constata que la barque avec laquelle ils s'étaient échappés n'était plus là.

Cela le troubla pour deux raisons. D'une part, il avait espéré pénétrer plus facilement dans la ville avec cette barque, d'autre part cela voulait dire que les équipes umbistes qui étaient à leur recherche étaient passées par là et qu'elles y étaient peut-être encore.

Avançant avec d'infinies précautions pour ne pas se faire repérer, les trois hommes arrivèrent aux limites de la ville d'Alexandrie au milieu de la nuit. Alors qu'Omar semblait se réjouir de leur réussite, Ihab le ramena sur terre en lui rappelant que le plus dur était devant eux.

Mais pour une fois, Ihab avait tort, car les trois hommes arrivèrent jusqu'au port sans rencontrer le moindre problème, ni même la moindre personne. À l'évidence, on ne les recherchait plus dans la ville.

Restait à choisir un navire, à le dérober sans savoir comment le faire marcher, et surtout sans se faire rattraper. Ihab souhaita que les habitants du Caire aient le sommeil lourd puis se tourna vers Keb pour lui demander sur quelle embarcation ils allaient jeter leur dévolu.

Keb fit remarquer que pour leur confort, c'est incontestablement un des trois grands bateaux qui faisaient une vingtaine de mètres de long qui s'imposait. Les trois hommes s'approchèrent alors de l'endroit où étaient amarrés les bâtiments en question.

– Et maintenant ? chuchota Ihab à l'intention de Keb.

– Je ne sais pas, répondit Keb sans élever la voix, je ne suis pas marin. Prenons-en un au hasard.

– En tout cas, intervint Omar, ils ont de bien jolis noms, *Lotus*, *Pharaon* et *Comonbo*.

– *Comonbo*, répéta Keb, vous rappelez-vous ce qu'a dit Souzaneska hier soir ?

– À peu près, répondit Ihab, c'était « Cocobo beau bateau » et « papa » puis quelque chose.

– Non, reprit Omar, c'était « Cocobo bateau bleu, plus meilleur mieux pour papa », mais je ne suis plus très sûr de la fin.

– C'est à peu près ce dont je me souviens aussi, rétorqua Keb.

– Je suis bien content que vous ayez si bonne mémoire, mais tout cela ne nous avance pas beaucoup, s'exclama Ihab, alors prenons-en un et partons au plus vite.

– Au contraire, reprit Keb, le seul bateau peint en bleu est le *Comonbo*, ce qui veut dire que Souzaneska a un petit défaut de prononciation.

– Mais bien sûr ! s'exclama Ihab. Hier soir, lorsque nous avons parlé bateau, Souzaneska nous a dit lequel était le meilleur pour son père. Le *Comonbo* ou « Cocobo », comme elle le dit.

Les trois hommes franchirent l'étroite planche qui tenait lieu de passerelle entre la terre et le bateau et firent le tour du navire. Tout semblait en bon état et Keb ne put s'empêcher d'admirer le magnifique travail des charpentiers.

Après un examen rapide, ils découvrirent que le bateau comptait une cale qui faisait les deux tiers de la coque, le dernier tiers étant aménagé en deux habitations qui étaient certainement destinées au commandant du navire et à son second. Dans la cale, ils trouvèrent à leur grande joie deux tonneaux de viande séchée, deux autres tonneaux de poissons séchés, un tonneau de citrons et une dizaine de tonneaux vides qui, d'après Keb, devaient servir à stocker l'eau.

Le pont portait, outre le gouvernail, un long mât sur lequel on pouvait hisser une voile, une vingtaine de rames rangées à plat sur le sol et deux chaudières à côté desquelles étaient déposés deux gros tas de bois sec.

Ne sachant se servir de rien d'autre que des rames, Ihab et Omar en saisirent chacun une pour prendre appui sur les bateaux voisins et faire reculer leur navire, pendant que Keb réfléchissait au fonctionnement de la voile.

Avec plus de facilité qu'ils ne l'auraient cru, Ihab et Omar firent reculer le bateau jusqu'à ce que sa proue arrive derrière la poupe des autres navires.

Après avoir levé son doigt en l'air, Keb annonça que le vent leur était favorable et qu'il ne restait plus qu'à faire tourner le bateau dans la bonne direction pour hisser les voiles et commencer à avancer. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire, car ils ne pouvaient plus désormais s'aider des bateaux voisins... Saisissant une corde sur le pont, Keb attacha deux rames l'une derrière l'autre

dans l'espoir que cette perche soit suffisamment longue pour atteindre l'embarcation la plus proche, mais ce fut un échec.

Un certain affolement commençait à s'emparer des trois hommes lorsque Keb se remémora les instructions que Noutep, le père de Souzaneska, leur avait données pour diriger la barque. Pour tourner, il ne fallait utiliser qu'une seule rame. Omar en fit aussitôt l'expérience et cela marcha, mais le bateau tournait lentement, trop lentement. Keb suggéra alors à Ihab de prendre une rame chacun et d'en faire autant. Le mouvement cadencé des trois rames plaça enfin le bateau dans la bonne direction et après avoir ramené les rames sur le pont, les trois hommes hissèrent la voile qui se gonfla joliment et fit avancer le navire. Les cent premiers mètres parcourus furent vécus par les trois hommes comme une grande victoire, mais très vite ils se rendirent compte que le bateau ne maintenait pas sa direction initiale et qu'il avait tendance à se rapprocher des côtes.

Keb réalisa soudain qu'il n'y avait personne au gouvernail et il s'y précipita. Après quelques hésitations, il finit par remettre le bateau dans la bonne direction et rapidement, alors qu'ils voguaient enfin vers l'ouest, la ville d'Alexandrie disparut derrière les petits reliefs rocheux du rivage.

Par volonté d'apprendre, et surtout par jeu, Ihab et Omar prirent chacun leur tour à la barre pendant que Keb se consacrait à une étude minutieuse des deux chaudières, au terme de laquelle il parvint à la conclusion qu'elles fonctionnaient comme le chariot qui transportait les pierres de Sakkarah au Caire, mais au lieu de faire tourner des roues, chaque chaudière faisait tourner un arbre relié à une hélice qui se trouvait sous le niveau de l'eau.

Après avoir vérifié qu'il y avait de l'eau dans la cuve au-dessus de la chaudière, Keb alluma un feu dans le foyer. Deux heures plus tard, alors que la température dans la chaudière était digne des feux de l'enfer, Keb, à l'aide d'un chiffon, tourna une molette qui provoqua un petit sifflement continu. Petit à petit, l'arbre relié à l'hélice se mit en mouvement sous les yeux ébahis de Ihab et

Omar. Mais leur admiration pour Keb fut de courte durée, car quelques secondes plus tard le navire commençait à virer vers la côte et ils avaient toutes les peines du monde à maintenir leur cap.

Keb se saisit à nouveau du chiffon et ferma une molette qui coupa la vapeur – et presque instantanément l'arbre s'arrêta, rendant le bateau plus maniable.

– J'aurais dû y penser, s'exclama Keb d'un ton léger afin de détendre ses compagnons, pour que le système de propulsion fonctionne en ligne droite, il faut faire marcher les chaudières droite et gauche en même temps sinon le bateau aura tendance à tourner.

– Bon, assez d'expériences pour aujourd'hui, répondit Ihab, il reste encore environ trois heures avant que le jour ne se lève. Alors, Omar, tu prends la première heure à la barre pendant que Keb et moi allons dormir un peu, dans une heure nous changerons.

Au petit matin, poussé par une brise soutenue, le bateau avançait à bonne allure. Keb proposa de faire chauffer les deux chaudières pour leur faire gagner de la vitesse mais Ihab refusa, échaudé par la tentative de la nuit.

En milieu d'après-midi, les trois hommes arrivèrent au camp où les femmes les attendaient avec impatience. La manœuvre pour s'approcher du bord fut longue et laborieuse, mais après une bonne heure la planche qui servait de passerelle fut installée.

Après de courtes et joyeuses retrouvailles, les plus passionnées étant celles de Ihab et Caloa, le chef de l'expédition suggéra de transborder immédiatement toutes les provisions à bord afin de partir au plus tôt. Il estimait plus prudent de repartir le plus vite possible dans l'hypothèse où les propriétaires du bateau se seraient lancés à leur poursuite.

En moins d'une heure, toutes les provisions furent chargées sur le pont. Il restait à les descendre dans la cale, mais Ihab réalisa que cela pourrait être fait pendant que le bateau avançait – autant s'éloigner au plus tôt.

Cependant, au moment d'embarquer, Keb fit remarquer qu'ils ne disposaient que de trois outres pleines d'eau et qu'il serait judicieux de remplir quelques-uns des tonneaux vides prévus à cet effet dans la cale. Ihab ne voulait pas s'éterniser, mais il reconnut que Keb avait raison et suggéra de remplir deux tonneaux. Keb pensa que cinq n'auraient pas été superflus, mais il leur aurait fallu au moins dix heures pour les remplir, car l'eau était puisée dans une petite rivière qui passait à cinq cents mètres du camp.

Quelques heures plus tard, au prix de gros efforts, deux des dix tonneaux étaient enfin remplis et Ihab ordonna alors de monter à bord du navire.

Sarah demanda ce qui allait advenir des animaux et Ihab lui répondit qu'ils ne pouvaient pas les emmener à bord. Puis il s'approcha du petit troupeau, sortit un couteau et coupa les cordes auxquelles étaient attachés les trois dromadaires et les trois ânes afin qu'ils puissent s'égailler dans la nature.

Une fois tout le monde à bord, Ihab, Keb et Omar donnèrent quelques coups de rames pour mettre le navire dans la bonne direction, puis ils hissèrent la voile qui se gonfla et fit doucement avancer le bateau sous les yeux des filles enthousiastes à l'idée de faire leur premier voyage en bateau.

Keb sortit l'objet au point rouge clignotant de sa poche et regarda s'il indiquait toujours la même direction. C'était bien le cas : décidément, leur objectif était plus que jamais à l'ouest.

Épuisé par les deux rudes journées qu'ils venaient de vivre, tout le monde prit un bon repas sur le pont, cuisiné dans un espace en pierre et en métal prévu à cet effet à l'avant du bateau. Puis Ihab et Keb allèrent se coucher dans l'une des cabines pendant que Souzaneska, Sarah et Caloa prenaient possession de l'autre. Seul Omar restait debout sur le pont pour prendre le premier tour à la barre.

Au matin, à l'heure du petit-déjeuner, l'ambiance était au beau fixe. Aussi bien pour le temps que dans les esprits. On aurait pu craindre que cette première nuit sur le bateau ne s'avère agitée, le mal de mer étant monnaie courante chez les gens peu habitués à naviguer, mais il n'en fut rien. Au contraire, la nuit qu'ils avaient passée dans les cabines à l'arrière du navire les avait même revigorés et ils ne regrettaient absolument pas la stabilité de leurs petites tentes.

Cette première journée à bord fut de loin la meilleure qu'ait connue le groupe. Même Souzaneska, jusque-là plutôt triste et réservée, courait sur le pont du bateau, un grand sourire aux lèvres, s'émerveillant avec Sarah et Caloa du spectacle que leur offraient la mer et ses habitants. Une bande de dauphins les avait accompagnés pendant plus d'une heure, bondissant hors de l'eau et y replongeant en un élégant et facétieux ballet.

En bon chef et capitaine de bateau, Ihab avait passé le plus clair de la journée à la barre. À plusieurs reprises, chacun des passagers lui avait proposé de le remplacer, mais il avait obstinément refusé car il éprouvait un indescriptible plaisir à diriger cette imposante masse sur les flots, le visage se délectant de la caresse de la brise marine. Seule Caloa réussit à le convaincre de céder la place à Omar au moment du coucher de soleil sur l'horizon marin, moment magique qu'elle tenait à partager avec lui.

Finalement, le seul à ne pas avoir pleinement apprécié cette journée fut Keb, qui n'avait cessé de tourner autour des deux chaudières qu'il semblait vouloir mettre en route, mais la vigilance de Ihab tout proche à la barre l'avait empêché de passer à l'acte.

Le soir, tous se retrouvèrent autour d'un bon repas, Keb ayant trouvé le moyen de bloquer la barre, et la joie était telle qu'en se couchant, Ihab souhaita que ce voyage ne s'arrête jamais.

Mais au cours de la nuit, un début de tempête le fit se raviser. En voyant le vent se renforcer et les étoiles disparaître, Omar, qui avait presque fini son tour de garde à la barre, descendit alerter Ihab et Keb.

Keb fit immédiatement ramener la voile, qui menaçait de rompre le mât sous la poussée du vent, et prit la barre en enjoignant Ihab et Omar de se tenir prêts avec les rames au cas où les courants pousseraient le bateau trop près de la côte. D'énormes vagues s'écrasaient sur le pont, menaçant à chaque passage d'emporter un des hommes, mais ce fut Caloa qui, sortant de la cale alertée par les mouvements du navire, faillit être emportée par la violence des flots. Elle ne dut son salut qu'aux réflexes d'Omar, qui la rattrapa de justesse avant qu'elle ne passe par-dessus bord.

La nuit fut longue et difficile, mais par bonheur le navire ballotté par les flots résista bien et ne se rapprocha pas des côtes. Au matin, lorsque le soleil réapparut, les côtes n'étaient plus visibles.

Ihab s'inquiéta un moment, mais Keb le rassura aussitôt car à l'aide du soleil des étoiles, grâce aussi aux cartes qu'il avait dans la tête et à l'objet au point rouge qui indiquait toujours l'ouest, il était certain de retrouver leur chemin.

Ce qu'il démontra effectivement deux heures plus tard lorsque les côtes réapparurent à l'horizon.

Les jours suivants furent sans nuages et la bonne humeur était générale. Même la petite Souzaneska s'était laissée gagner par la sérénité ambiante et leur offrait chaque soir un petit récital de chansons infantiles des plus divertissant. Ihab menait le navire de mieux en mieux et personne n'avait à se plaindre de son sort, à l'exception de Keb qui brûlait toujours de faire avancer le bateau à l'aide des deux chaudières. Parfois, ils croisaient au loin des villes à l'aspect accueillant, mais leur mauvaise expérience dans la ville d'Alexandrie préconisait la prudence et ils ne s'approchèrent pas.

Néanmoins, après une semaine en mer, certaines provisions, dont l'eau, commençaient à manquer et ils durent mettre le cap vers la terre pour refaire leurs réserves. Ihab choisit pour faire escale une zone à la végétation dense, qui était vraisemblablement le gage d'une présence d'eau.

Une fois à terre, leur première quête fut celle de l'eau, et moins d'un quart d'heure après avoir accosté, Sarah réclamait déjà le trophée qui devait être remis au premier qui trouverait le précieux liquide. Keb voulu d'abord vérifier qu'il s'agissait bien d'eau douce et se rendit, sur les instructions de Sarah, sur un lieu où coulait une petite rivière à l'eau pure et claire. Keb s'inclina et donna à Sarah un simple caillou poli, que Ihab avait paré du titre ronflant de trophée, sous les applaudissements appuyés du reste du groupe.

Le problème de l'eau étant réglé, Sarah, Caloa et Souzaneska furent chargées de remplir un maximum de tonneaux, tandis que Ihab s'attribuait, en compagnie de Keb et Omar, la partie que Caloa considérait comme la plus amusante, la chasse.

Dès de départ des hommes, les femmes s'organisèrent, Sarah remplirait deux outres d'eau à la rivière qu'elle confierait à michem à Caloa, laquelle ferait la deuxième partie du voyage jusqu'aux tonneaux dans la cale du bateau. Seule Souzaneska, à qui on avait confié un petit bol, faisait tout le voyage de la rivière aux tonneaux. Elle y vidait le contenu de son petit récipient qui était presque toujours vide, l'eau se renversant en totalité le long de son trajet. Mais cela n'entamait pas sa bonne volonté, ni la bonne humeur, qui ne la quittait plus.

De leur côté, armés d'arbalètes et de sabres, les hommes s'aventuraient plus profondément dans le bois d'où s'échappaient de nombreux bruits d'animaux sans qu'aucun ne soit jamais visible. Au bout d'une demi-heure de marche, Keb s'arrêta, prétextant avoir eu une idée, ce qui n'était pas rare chez lui, puis il laissa Ihab et Omar continuer leur chasse pendant que lui s'attaquait à tout autre chose, dont il ne voulut pas dévoiler la nature au deux autres.

Le soir, Ihab arriva au camp un peu avant le coucher du soleil car il avait dans l'idée de vivre les derniers moments de la journée avec Caloa. Il se faisait une joie de partager, comme la veille, cet instant privilégié avec celle qui ne quittait jamais ses pensées. Mais en montant sur le pont, voyant Caloa échevelée, épuisée par tous les seaux d'eau qu'elle avait transportés, Ihab réalisa qu'il aurait été déraisonnable de lui demander ne serait-ce que de bouger.

À la droite de Caloa qui était assise contre le grand mât se trouvait Sarah, tout aussi exténuée, tenant dans ses bras la petite Souzaneska endormie.

Ihab se sentit soudain coupable d'avoir donné un travail aussi épuisant aux filles, mais il n'avait pas réalisé que la tâche était si éreintante. Pour se faire pardonner, il prit place auprès de Caloa et commença à lui masser les épaules. Bien qu'il ne fût pas maître dans la pratique des massages, son intervention sembla faire beaucoup de bien à la jeune femme qui ne s'en lassait pas.

Peu après que Ihab fut monté à bord, la passerelle qui reliait le bateau à la berge se mit à grincer, et l'on vit petit à petit se matérialiser la stature imposante d'Omar qui portait une gazelle morte sur ses épaules. Il laissa tomber la pièce de viande sur le pont et alla s'asseoir près de la barre.

Lorsque le soleil eut définitivement disparu, Ihab, qui tenait Caloa dans ses bras, réunit tout son courage pour préparer le repas du soir, espérant bien se faire aider dans cette tâche par Keb qui ne lui avait toujours pas dévoilé le plan ourdi au cours de la journée.

– Keb, s'écria Ihab après s'être délicatement éloigné de Caloa pour éviter que son appel ne lui perce les tympans, sors un peu et viens m'aider à préparer le repas.

– D'où veux-tu qu'il sorte ? demanda Caloa. Il n'est pas sur le bateau.

– Mais où est-il passé, alors ? reprit Ihab.

– Il doit être tout près, répondit Caloa, il n'a pas pu aller bien loin depuis que vous êtes revenus.

– Mais nous ne sommes pas revenus ensemble, reprit Ihab de plus en plus inquiet, peu après notre départ nous nous sommes séparés, il voulait creuser une idée qu’il avait eue mais qu’il a refusé de nous dévoiler.

– En tout cas, il n’est pas revenu au bateau de toute la journée, répondit Caloa en se le faisant confirmer par Sarah.

– Bon sang, s’exclama Ihab, il a dû lui arriver quelque chose. Omar, confectionne-nous deux torches, nous partons tout de suite à sa recherche.

– Quelqu’un a disparu ? demanda Keb inquiet en mettant un pied sur le pont avec quelques tiges de bambous sous le bras.

– Non, plus maintenant, répondit Ihab à la fois rassuré et en colère contre son ami. Mais où étais-tu donc passé ?

– Je vous expliquerai demain, rétorqua Keb, en attendant vous devriez goûter à ces excellentes cannes à sucre sauvages que j’ai trouvées sur mon chemin.

Les fameuses cannes à sucre eurent au moins le mérite de ramener la sérénité à bord et une fois le dîner terminé, épuisé par une journée riche en émotions, personne ne se fit prier pour aller se coucher. Seul Omar, comme chaque soir, resta sur le pont pour prendre le premier tour de garde.

Au petit matin, lorsque Ihab monta sur le pont, il constata que Keb, dont c'était le tour de garde, ne s'y trouvait pas. Après un rapide tour du bateau, Ihab découvrit son ami en bas de la passerelle, en train de confectionner une sorte de large traîneau à l'aide de branches et de cordes.

– Si tu ne me dis pas ce que tu manigances, je promets de t'étrangler de mes propres mains, lança Ihab en plaisantant à moitié.

– Ça va nous servir ! ironisa Keb.

– Je n'en doute pas, reprit Ihab, mais dis-moi plutôt ce que tu prépares.

– Encore un peu de patience, répondit Keb. Que dirais-tu si nous partions tous en promenade après le petit-déjeuner ?

– Je dirais que tu es encore plus fou que d'habitude, rétorqua Ihab en se retournant. Enfin, j'espère que tout cela en vaut vraiment la peine.

– J'en suis sûr, répondit Keb en regardant son ami s'éloigner.

Au petit-déjeuner, Keb se rendit encore plus impopulaire en obligeant tout le monde à manger un citron, alors que personne ne prisait vraiment ce fruit. Il tenta de les convaincre en leur expliquant qu'une consommation régulière de citrons leur éviterait d'avoir une maladie du nom de scorbut. Mais cette explication ne convainquit personne, et ce ne fut que lorsqu'il leur demanda pourquoi les habitants d'Alexandrie avaient mis un fruit au goût plutôt désagréable à bord du bateau que sa théorie leur parut plus plausible. Finalement, tout le monde s'exécuta, jusqu'à la petite Souzaneska, qui affronta l'acidité de l'agrume à grand renfort de grimaces toutes plus drôles les unes que les autres.

Puis Ihab fit le point des provisions qu'il y avait à bord et fut agréablement surpris en comptant six tonneaux pleins d'eau – à l'évidence, les filles n'avaient pas démerité la veille...

Lorsqu'il eut fini son inventaire, Keb lui rappela qu'il souhaitait retourner en forêt avec le maximum de personnes, mais Sarah et Caloa, qui étaient encore percluses de courbatures, demandèrent immédiatement à en être exemptées.

Ce fut donc seulement en compagnie de Ihab et Omar et du traîneau que Keb prit la tête de la petite expédition. Au bout d'une demi-heure, ils arrivèrent à un endroit où la forêt avait été ravagée par une ancienne tempête, et ce fut au milieu de ce cimetière végétal que Keb annonça qu'ils étaient arrivés.

Ihab crut tout d'abord que son ami blaguait, mais l'expression de celui-ci le détrompa aussitôt et il le regarda s'approcher d'un gros tas de bois qui n'avait pu être empilé de la sorte que par l'homme, et Keb lui apprit plus tard que l'auteur de cet empilement très soigné, et même très technique, n'était autre que son ami.

Les troncs étaient consciencieusement rangés selon leur taille, et Ihab se demandait bien ce qui pouvait motiver une telle dépense d'énergie. Lorsque Keb leur expliqua qu'il souhaitait transporter tout ce bois à bord du bateau, Ihab comprit enfin : Keb avait passé la journée de la veille à faire des tas de bois pour alimenter les chaudières du navire afin de le faire avancer à l'aide de la vapeur.

En voyant que Ihab était sur le point de l'étrangler, Keb ajouta que cela lui avait au moins permis de découvrir l'endroit où poussaient des cannes à sucre sauvages, et ajouta qu'il en restait encore beaucoup qu'ils pourraient ramasser avant de repartir.

Ihab se souvint alors du visage resplendissant de Caloa dégustant un morceau de canne à sucre, qu'elle semblait beaucoup apprécier, et il se radoucit aussitôt. Pour lui, faire provision de quoi que ce soit qui puisse rendre Caloa plus heureuse valait toutes les réserves de nourritures du monde.

Cette image l'attendrit à un point tel qu'il accepta même de transporter le bois à bord du bateau, au grand étonnement de Keb qui n'avait pas eu besoin de beaucoup insister pour arriver à ses fins.

Pas moins de onze voyages furent nécessaires, et le douzième fut consacré à la récolte de canne à sucre. Tout près de la cannaie s'étendait une prairie aux fleurs multicolores. N'ayant pu amener Caloa en ce lieu enchanteur à cause de ses multiples douleurs, Ihab cueillit un énorme bouquet, aux fleurs toutes plus belles les unes que les autres, afin d'offrir un petit bout de ce paradis à la dame de ses pensées.

En arrivant au navire, Ihab, Omar et Keb commencèrent par embarquer la cinquantaine de cannes à sucre qu'ils avaient coupées, puis, alors qu'il ne restait plus qu'un demi-soleil à l'horizon, Ihab remonta sur le bateau avec le bouquet de fleurs. Il trouva Caloa installée à la poupe du bateau, les yeux rivés sur le soleil couchant. Elle s'était assise de façon à laisser une place à côté d'elle.

Ihab s'installa à son côté. Sans quitter l'horizon du regard, Caloa se blottit contre lui et au même moment, il lui présenta le bouquet de fleurs, illuminant le visage de la jeune femme.

– Comme tu ne pouvais pas venir avec nous, murmura Ihab à l'oreille de son aimée, je t'ai rapporté un petit bout du paysage incroyable que nous avons traversé.

Caloa prit le bouquet, passa une main dans ses merveilleux cheveux blonds pour les éloigner de son visage, puis plongea ses yeux bleu gris dans ceux de Ihab et l'embrassa longuement après lui avoir murmuré un tendre merci.

Autour du repas du soir, Ihab fit le point sur les provisions avec ses compagnons. Peu de viande fraîche, si ce n'est la gazelle qui restait, une bonne quantité de viande et de poissons séchés, six tonneaux d'eau et un plein baril de citrons. Sans oublier les sacs de blé et de dattes accumulés au cours de leur voyage depuis Le Caire. Cela faisait suffisamment de provisions pour tenir plusieurs semaines. Toutefois, Ihab pensa qu'il serait judicieux de remplir les quatre derniers tonneaux d'eau et il repoussa le départ au lendemain

après-midi. Puis Keb fit son petit rapport sur la position de leur objectif par rapport aux indications de l'objet au point rouge et tout le monde alla se coucher.

– Eh bien, si j'en crois ce que me dit le point rouge clignotant, commença Keb, nous devons toujours aller vers l'ouest. La distance qui nous reste à parcourir m'est inconnue pour le moment.

– Mais comment saurons-nous que nous n'avons pas dépassé le lieu où nous nous rendons ? reprit Sarah. Si j'en crois ce que j'ai appris, même si cela m'est difficile à admettre, la terre est ronde et à force d'avancer vers l'ouest, nous pourrions nous retrouver à notre point de départ.

– Excellente question, intervint Ihab, tu ne nous as jamais expliqué comment tu comptais atteindre le Domaine des Dieux avec ton truc.

– Cela n'a rien de compliqué, répondit Keb, actuellement l'objet indique la direction de l'ouest. Il nous suffit donc de suivre la direction indiquée pour atteindre notre objectif. Toutefois, si par malheur nous devions le dépasser, l'objet n'indiquerait plus l'ouest, mais l'est, et il suffirait de suivre cette nouvelle direction jusqu'au Domaine des Dieux.

– Cela signifie ? interrogea Ihab.

– Cela signifie que lorsque nous serons arrivés au point indiqué par l'objet en faisant un pas à l'ouest, il indiquera l'est, et en faisant un pas à l'est, il nous indiquera l'ouest.

– Bien, reprit Ihab, j'espère que tout le monde a compris ces explications d'une extrême clarté. Je pense que nous en avons assez subi pour ce soir et que nous devrions méditer sur ce que nous a dit Keb en allant nous coucher.

Lorsque tout le monde eut quitté le pont, à l'exception d'Omar qui prenait le premier tour de garde, Keb retint Ihab à part et lui demanda ce qu'il n'avait pas compris. Ihab lui fit comprendre qu'il avait toute sa confiance et lui expliqua que la seule chose qui comptait au fond, c'est que lui sache de quoi il parlait. Puis il rejoignit leur cabine pour y prendre un repos bien mérité.

Le lendemain matin, lorsque Ihab monta sur le pont, il leva les yeux vers le ciel pour en apprécier le bleu et la lumière du soleil. Mais ce matin-là, il n'eut droit qu'au gris sombre des nuages et à une rafale d'éclairs menaçants qui lui firent une fort mauvaise impression. La journée ne se présentait pas sous les meilleurs auspices.

Keb, qui se voulait positif, fit remarquer qu'en cas de pluie, ils n'auraient pas besoin de transporter de l'eau de la rivière pour remplir les tonneaux restants, et qu'il leur suffirait de collecter celle qui tombait du ciel.

Ihab pensa qu'il s'agissait là d'une bien maigre compensation et, ne sachant comment le navire allait réagir par mauvais temps, il décida de ne pas bouger avant la fin de l'orage. Par précaution, avec l'aide d'Omar, il ajouta deux nouvelles amarres pour éviter que la tempête ne fasse dériver le bateau.

La journée fut longue, seulement entrecoupée d'éclairs qui faisaient trembler le navire. Souzaneska fut la plus impressionnée par le phénomène et il fallut tout le réconfort que purent lui apporter Sarah et Caloa, qui veillaient sur elle comme des mères, pour que la petite fille retrouve son calme.

Au milieu de la nuit, le vacarme du tonnerre cessa et Ihab, qui était de garde sur le pont à l'abri d'une partie de la voile dont il s'était fait une sorte de tente, put assister à la fin du déluge, qui cessa aussi vite qu'il avait commencé.

Lors de la relève, Keb fut rassuré de constater que la tempête s'était éloignée et s'approcha aussitôt du bois entreposé sur le pont, tout en pestant contre le ciel parce qu'il était totalement trempé.

Au matin, Ihab se livra immédiatement à une vérification en règle de l'état du bateau. Il en fit le tour trois fois et après avoir examiné chaque partie, il finit par s'exclamer que tout allait bien. Cela venait essentiellement du fait que la pluie n'était pas accompagnée de vent, qui aurait certainement occasionné plus de dégâts.

Aussi, dès que le petit-déjeuner fut terminé, Ihab, Keb et Omar firent reprendre la mer au bateau, poussé par une petite brise et caressé par les rayons d'un beau soleil. Une heure plus tard, toutes les traces de l'orage avaient disparu et Ihab dirigeait le bateau tranquillement assis à la barre. Pendant ce temps, Omar s'essayait à la sculpture en jouant de son couteau sur une bûche prélevée dans le bois de Keb. Ce dernier, à l'avant du navire, semblait se livrer à toutes sortes de mystérieux calculs, son inséparable objet dignotant à la main. Quant à Sarah et Caloa, elles s'amusaient avec Souzaneska à faire glisser la pierre qu'avait gagnée Sarah en découvrant la rivière.

Pendant près d'un mois, la vie s'écoula ainsi sans le moindre incident à bord du *Comonbo*. Ils naviguaient toujours vers l'ouest en suivant les côtes à bonne distance pour ne pas risquer d'être identifiés. Ils évitaient toute rencontre avec les habitants des villes portuaires qu'ils croisaient et faisaient en sorte de procéder au ravitaillement à bonne distance des habitations.

Une seule fois, ils durent partir en catastrophe parce qu'ils avaient été repérés par quelques personnes avec lesquelles ils étaient tombés nez à nez. Et bien que Ihab fût certain d'avoir affaire à des habitants pacifiques d'une ville voisine, qui d'ailleurs avaient été plus effrayés qu'eux-mêmes, il préféra lever l'ancre sans tarder.

La vie à bord du navire était une vie libre et heureuse, comme aucun d'entre eux n'en avait jamais connue. Le baromètre le plus précis de ce bonheur était Souzaneska, dont les cascades d'éclats de rires égayaient les journées.

Au trente-troisième jour de voyage, Keb se trouva face à son premier problème de cap à suivre. En fait, le problème n'en était pas vraiment un, mais comme il n'était pas tout à fait sûr de leur position exacte, il demanda à Ihab de continuer à suivre les côtes

bien que leur nouvelle direction ne coïncidât plus avec celle de l'objet au point rouge.

Keb craignait qu'en continuant vers l'ouest, ils ne finissent par s'engager dans l'océan Atlantique, ce qui ne l'effrayait pas tant que cela, mais il savait qu'une telle traversée exigeait une sérieuse préparation.

Après en avoir parlé avec Ihab, ils décidèrent de suivre encore les côtes pendant deux jours ; si leur cap se maintenait au sud, c'est qu'ils voguaient sur l'océan Atlantique, ils devraient alors accoster pour faire des provisions afin d'entreprendre sereinement la traversée de l'océan.

Deux jours plus tard, alors que l'objet au point rouge indiquait une direction un peu plus au nord-ouest, le *Comombo*, en suivant les côtes, se dirigeait toujours vers le sud.

Cette fois, Keb n'avait plus aucun doute, ils étaient sortis de la Méditerranée et longeaient les côtes ouest de l'Afrique, car d'après ce qu'il se rappelait des cartes, les côtes africaines ne descendaient jamais autant vers le sud, sauf celle qui longeait l'océan Atlantique.

En fin de journée, Ihab amarra le bateau dans une petite crique où il espérait trouver tout ce qui leur serait nécessaire à une traversée sans escales et que Keb estimait à trois mois. Pendant le repas du soir, Ihab expliqua la situation et demanda à chacun individuellement s'il souhaitait s'engager dans cette aventure. Comme il s'y attendait, tout le monde voulut continuer, même Souzaneska qui pourtant n'avait pas été interrogée.

Bien qu'il ne fût pas tard, Ihab suggéra à tous d'aller prendre du repos car les jours suivants allaient être des plus fatigants. Il leur faudrait trouver de l'eau et de la nourriture en grande quantité.

Le lendemain matin, tout le monde était au garde-à-vous sur le pont pour les préparatifs de traversée. Les filles eurent une nouvelle fois à s'occuper de l'approvisionnement en eau. Caloa rechigna quelque peu car elle aurait préféré changer, mais finit par obéir de bonne grâce. Keb, qui connaissait bien les plantes, fut chargé de trouver de la nourriture sous la forme végétale, Ihab insistant bien

sur le fait que le bois n'était pas comestible. Quant à Omar et lui, ils partiraient à la chasse pour ramener de la viande.

La chance sourit à Caloa et Sarah, qui trouvèrent à moins d'une heure du bateau un petit lac qui semblait avoir été créé artificiellement. Elles eurent en outre la bonne surprise de s'apercevoir qu'il n'y avait que quatre tonneaux à moitié vides et réalisèrent qu'à la fin de la journée, elles auraient fini la partie du travail qui leur incombait. Toutefois, il leur faudrait être très prudentes en puisant l'eau dans le petit lac car les gens qui l'avaient creusé devaient vivre tout près et s'y rendre régulièrement.

Keb n'eut pas non plus à se plaindre, il trouva de grands dattiers couverts de fruits. La seule difficulté qu'il rencontra fut d'atteindre le sommet de l'arbre pour cueillir les dattes.

Par contre, pour Ihab et Omar, les choses ne furent pas aussi simples, pas le moindre animal à chasser. Seuls quelques reptiles croisèrent leur route. Heureusement, ils tombèrent en fin de journée sur un terrier de lièvres où ils capturèrent six belles bêtes après les avoir enfumées pour les faire sortir de leur gîte.

Le lendemain, étant donné que les tonneaux d'eau étaient tous pleins, Ihab accepta d'emmener Caloa à la chasse avec lui et Omar. Mais il le regretta amèrement dès la première gazelle qu'ils croisèrent. Car à chaque fois qu'ils étaient sur le point de tuer l'animal, la jeune femme était prise d'une mystérieuse allergie qui la faisait éternuer, provoquant la fuite du gibier. Il en fut de même durant toute la journée, si bien que le soir, en rentrant au bateau, la seule personne à avoir ramené quelque chose fut Caloa, qui portait un bouquet de fleurs roses dont elle fit immédiatement sentir le parfum à Sarah et Souzaneska.

Aussi, malgré son insistance, Ihab préféra-t-il partir avec le seul Omar lors de l'expédition suivante, conseillant à sa bien-aimée de soigner son rhume. Caloa avait bien perçu l'ironie qui perçait sous le prétexte, mais elle n'en voulut pas à Ihab car elle était consciente qu'avec elle, il reviendrait à nouveau bredouille.

Il fallut encore deux jours pour peaufiner les préparatifs et au matin du troisième jour, Keb, objet magique en main, indiquait le cap à suivre pendant qu'Omar hissait la voile.

Un petit vent fit gonfler la voile et, tout doucement, le bateau se mit en mouvement. Tout le monde à bord reprit aussitôt son train-train de navigation. Hormis par gros temps, l'endroit où ils se trouvaient le plus en sécurité était à bord du *Comonbo* lorsqu'il était en pleine mer. Autant dire que tout allait pour le mieux, mais deux heures après leur départ, alors que la côte n'était presque plus visible, Souzaneska attira l'attention de Sarah sur quelque chose :

– Oh ! le joli bateau ! s'exclama la petite fille en ramassant le dromadaire en bois qu'Omar lui avait sculpté.

Immédiatement, Sarah alerta Ihab, qui réunit aussitôt tous ses compagnons pour avoir leur avis.

Rassurante, Caloa suggéra que c'était peut-être un bateau de pêcheur, mais Keb écarta immédiatement cette possibilité. C'était un bateau à deux mâts, trop grand pour un simple bateau de pêche, de plus il venait de l'ouest où il n'y avait aucune terre avant des milliers de kilomètres. Selon lui, il ne pouvait s'agir que d'un navire umbiste qui ralliait l'Amérique.

Toutefois, Keb se voulait rassurant : à la distance où ils se trouvaient, on ne pouvait pas distinguer qui était à bord, et les Umbistes allaient très certainement continuer leur chemin sans se préoccuper d'eux.

Mais quelques minutes plus tard, alors que tous avaient les yeux rivés sur le navire umbiste, ils constatèrent que ce dernier changeait de cap et qu'il semblait voguer à leur rencontre. Cette fois, la situation se corsait sérieusement, car même s'il n'avait de prime abord aucune intention nocive, en se rapprochant, il découvrirait que l'équipage du *Comonbo* n'était pas umbiste et il ne manquerait pas de les arraisonner.

Soudain, Ihab ne se sentit plus du tout en sécurité sur le bateau... Il aurait nettement préféré faire ce genre de rencontre sur la terre ferme, il aurait pu fuir plus facilement, ou tout au moins tenter de se cacher.

– Keb, demanda Ihab, que peux-tu me dire sur les caractéristiques du navire umbiste ?

– Pas grand-chose, répondit Keb, si ce n'est qu'avec ses deux grandes voiles, il doit aller beaucoup plus vite que nous.

– D'après toi, reprit Ihab d'un ton pragmatique, avons-nous le temps de regagner la côte pour tenter de fuir ou de nous cacher à terre ?

– Aucune chance, répondit Keb, nous serions vent debout et notre manque d'expérience dans ce genre de situation nous mettrait à leur portée en moins d'une heure.

– Si nous voguons dans le sens du vent, combien de temps mettrait-il à nous rattraper ? poursuivit Ihab, le visage tendu.

– Peut-être deux heures, répondit Keb, mais où veux-tu en venir ?

– J'avais espéré qu'il leur faudrait au moins la journée pour nous rattraper, ainsi, à la faveur de la nuit, nous aurions pu changer de cap et tenter de leur échapper.

– Si tu le permets, j'aimerais te proposer une solution, reprit Keb.

– Nous écoutons, répondit Ihab.

– Nous pourrions utiliser les chaudières pour faire avancer le bateau à la vapeur, reprit Keb, je suis sûr que nous aurions suffisamment de vitesse pour distancer nos poursuivants.

– Je te rappelle que la dernière fois que tu as mis une chaudière en route, nous avons failli nous échouer sur la côte, rétorqua Ihab.

– C'est parce que je n'avais démarré qu'une chaudière, reprit Keb, avec les deux cela ne se reproduira pas. De plus, cette fois, nous sommes en pleine mer et nous ne risquons pas de nous échouer sur les côtes.

– Bien, de toute façon nous n'avons pas le choix, répondit Ihab, alors mets les chaudières en route et mets-nous hors de portée des Umbistes.

– C’est qu’il y a un tout petit problème, reprit Keb, les chaudières sont très volumineuses et elles ne fourniront pas leur efficacité maximale avant deux heures.

– Alors nous n’avons pas de temps à perdre, répondit Ihab, Keb, tu t’occupes des chaudières, Sarah et Caloa t’aideront. Pendant ce temps, je bloque la barre pour que nous maintenions notre cap, puis Omar et moi irons ramer, ainsi nous gagnerons un peu de temps.

Avant de rejoindre Keb, Sarah conduisit Souzaneska dans leur cabine en lui demandant de ne pas bouger. Puis elle regagna le poste qui lui avait été assigné.

Lorsque Sarah réapparut sur le pont, Keb et Sarah avaient déjà allumé le feu dans le foyer de chacune des chaudières et Keb tournait quantité de manettes d’un côté et de l’autre. Voyant Sarah approcher, il demanda à chacune des filles de se mettre devant une chaudière et d’en alimenter le feu en ajoutant du bois. Pendant ce temps, Ihab et Omar, debout sur le pont, ramaient de toutes leurs forces. Entre deux coups de rame, Ihab levait la tête pour observer la position du bateau umbiste et ce qu’il voyait l’inquiétait au plus haut point car il arrivait plus vite que Keb ne l’avait prévu.

– Keb, dans combien de temps pourras-tu mettre ton système en route ? hurla Ihab pour se faire entendre.

– Pas encore, répondit Keb, il n’y a pas assez de pression.

– Alors, tu devrais te retourner pour voir progresser le bateau umbiste, je suis sûr que tu sentiras mieux la pression, rétorqua Ihab.

Keb se tourna et vit que Ihab ne plaisantait pas, leurs poursuivants ne se trouvaient plus qu’à deux cents mètres – on distinguait clairement des hommes à l’avant du navire umbiste, armés jusqu’aux dents et ce n’était pas un effet de style. Keb se tourna alors vers Caloa et Sarah, qui avaient le visage rougi par la chaleur, et leur demanda d’accélérer encore le rythme de remplissage du foyer. Les jeunes femmes déjà épuisées réunirent leurs dernières forces et jetèrent dans les flammes autant de bûches qu’elles le pouvaient encore.

Un quart d'heure plus tard, les Umbistes n'étaient plus qu'à une centaine de mètres et les premières flèches vinrent se ficher ici et là dans les parties en bois du *Comonbo*. Au moment où Keb tourna la tête pour voir à quelle distance se trouvaient les Umbistes, il vit arriver à folle allure un grappin qui faillit mettre fin à leur aventure, mais par chance il tomba à l'eau sans atteindre son objectif. Toutefois, Keb était certain que les prochains lancers seraient bien meilleurs, d'autant qu'à chaque seconde la distance entre les deux embarcations se réduisait dangereusement.

Et c'est dans ce contexte que Keb mit en route les deux hélices du bateau en libérant la pression. Celle-ci n'était pas suffisante selon lui, mais de toute façon il n'avait pas le choix, attendre ne serait-ce qu'une minute de plus leur eût été fatal.

Lentement, les hélices se mirent à tourner et au même moment, une nouvelle volée de flèches vint s'abattre sur le navire. Pendant que Keb s'assurait que tout le monde allait bien, il entendit un bruit sourd derrière lui. Cette fois, un grappin avait bel et bien atterri sur le pont. Avant même que les adversaires aient eu le temps de tirer dessus, Keb se précipita sur le grappin et le jeta par-dessus le bord. Une nouvelle volée de flèches fut décochée, mais cette fois leur unique cible était Keb, qui se plaqua contre le pont pour y échapper. Couché sur le sol, ne voyant plus rien, Keb eut l'impression que les hurlements des Umbistes s'étaient légèrement atténués. Au bout d'une minute, il releva prudemment la tête et constata que le bateau umbiste ralentissait de plus en plus. Puis il comprit soudain que ce n'était pas le navire umbiste qui ralentissait, mais le *Comonbo* qui avait pris de la vitesse, et quelle vitesse ! Dix minutes après avoir mis les hélices en route, il était hors de portée des flèches umbistes et une demi-heure plus tard, les Umbistes n'étaient plus qu'un minuscule point sur la ligne d'horizon.

Ihab et Omar étaient allongés sur le pont, leurs rames à portée de main, reprenant leur souffle... Les filles aussi tentaient de reprendre quelques forces, mais elles avaient choisi de s'asseoir chacune sur un tas de bois. Keb, le moins fatigué des trois, descendit dans la cale et en rapporta de l'eau pour une distribution générale.

– Keb, à quelle vitesse allons-nous maintenant ? demanda Ihab en se mettant en position assise.

– Je n'ai aucune notion de la vitesse en mer, répondit Keb, mais à vue de nez, je dirais que nous allons environ cinq fois plus vite qu'avant.

– Très bien, reprit Ihab, si nous laissons les deux chaudières fonctionner ainsi, combien de temps pourrions-nous tenir avec le bois que nous avons en réserve ?

– Environ une semaine, répondit Keb en faisant une petite grimace pendant qu'il réfléchissait.

– Ce qui veut dire, reprit Ihab, que si nous brûlons tout le bois, nous ferons l'équivalent de cinq semaines de trajet en une semaine. Autant dire que nous ramènerions notre voyage de trois à deux mois.

– En théorie, reprit Keb, car en plus du bois, il nous faudra beaucoup d'eau.

– De l'eau, répéta Ihab en souriant, mais regarde donc autour de toi, nous sommes entourés d'eau.

– Oui, répondit Keb, mais c'est de l'eau salée. Si nous utilisons l'eau de mer, du sel va se déposer au fond de la cuve ; avec le temps, il finira par former une couche épaisse et il faudra toujours plus d'énergie, et donc de bois, pour chauffer l'eau.

– Keb, reprit Ihab, je ne te parle pas de passer notre vie à bord de ce bateau, je te demande juste si une utilisation d'une semaine pourrait engendrer des dysfonctionnements.

– Sur une semaine, presque pas, répondit Keb.

– Eh bien, voilà tout ce que je voulais savoir, s'exclama Ihab, nous allons donc laisser fonctionner les chaudières jusqu'à la fin de la journée, et nous aviserons ensuite.

Dès qu'elle eut retrouvé suffisamment de souffle, Sarah descendit chercher Souzaneska. En remontant, les deux filles, aidées de Caloa, commencèrent à préparer le repas de midi, pendant que les hommes faisaient le tour du bateau en retirant les flèches umbistes plantées un peu partout.

À part quelques petites marques à l'endroit où s'étaient fichées les lances, le *Comonbo* n'avait à déplorer aucune avarie. Après avoir fait le point avec Keb, Ihab prit la barre et remit le bateau dans la direction exacte que leur indiquait l'objet au point rouge.

Pendant le repas de midi, Ihab proposa d'économiser les chaudières pour la fin du voyage et de reprendre dès le lendemain leur navigation à la voile, ce qui leur laisserait un maximum de bois s'ils devaient fuir une nouvelle fois... La décision fut adoptée à l'unanimité.

En fin de journée, Keb arrêta donc les chaudières et dès que le repas du soir fut pris, tout le monde descendit se coucher, éprouvé physiquement autant que moralement par l'attaque des Umbistes. Exceptionnellement, Keb échangea son tour de garde avec celui de son frère, qui tenait à peine debout, et resta seul sur le pont pour la première garde.

Le lendemain, la vie reprit son cours normal sur le bateau, Ihab passant le plus clair de son temps à la barre, souvent en compagnie de Caloa.

Omar avait fabriqué une cible et un arc et, se servant des flèches umbistes, il apprenait à Souzaneska l'art du tir à l'arc lorsque Sarah et Caloa étaient occupées ailleurs. Son autre passe-temps était la sculpture sur bois, pour laquelle il avait acquis une grande

dextérité. Il s'était spécialisé dans les animaux d'une vingtaine de centimètres de haut, dont il faisait toujours cadeau à Souzaneska, avec qui il s'entendait à merveille.

Keb s'entretenait régulièrement avec Ihab, le rejoignant à la barre. En plus de s'assurer sans cesse qu'ils gardaient le cap grâce à l'objet clignotant, il s'était fait un devoir d'apprendre la lecture et l'écriture à Souzaneska.

Caloa et Sarah se relayaient à la préparation des repas et passaient l'essentiel de leur temps ensemble, sauf au coucher du soleil, moment sacré où Caloa rejoignait Ihab. Elles avaient aussi confectionné une nouvelle robe à Souzaneska à l'aide de morceaux d'une robe qu'elles avaient prise dans la ville abandonnée.

La petite fille était folle de joie. Elle était si fière de sa nouvelle tenue que pendant plus d'une semaine, chaque fois qu'elle croisait quelqu'un, elle lui montrait son bel habit en tournoyant sur elle-même comme une ballerine.

En somme, la vie à bord s'écoulait paisiblement dans la joie et la bonne humeur. Par moments, elle en devenait presque monotone, mais il arrivait toujours un bon orage ou une sévère tempête pour leur faire apprécier à leur juste valeur les périodes de calme.

Au bout d'un mois, Ihab réactiva les chaudières pendant deux jours, car tout se passait bien, et quand bien même il arriverait quelque chose, il leur restait encore cinq jours de bois.

Après un mois et demi, un seul incident s'était produit sur tout le navire : Souzaneska avait fait tomber par-dessus le bord un des petits animaux en bois qu'Omar lui avait fabriqués, déclenchant une crise de larmes qui semblait ne jamais devoir s'arrêter ! Mais pendant la nuit, Omar en avait confectionné un semblable et au matin, il lui avait raconté qu'il était revenu tout seul parce qu'il s'ennuyait d'elle. La petite fille crédule avait sauté de joie avant de le ramener avec les autres.

À la faveur de ce bonheur retrouvé, Ihab demanda à Keb de remettre les chaudières en route pendant deux jours, car s'il devait

en croire les calculs de son ami, leur voyage s'achèverait trois semaines plus tard environ, et ainsi ils gagneraient quelques jours.

Après deux mois et un jour de périple, Omar signala une terre à l'horizon. En consultant mentalement sa carte du monde, et en se fiant à la configuration de la terre qu'ils voyaient émerger, Keb en déduisit qu'il s'agissait d'une île. Après avoir calculé et recalculé la trajectoire qu'indiquait l'objet au point rouge, il en conclut que ce qu'ils cherchaient ne se trouvait pas sur cette île, mais plus loin.

Ihab envisagea cependant un instant d'y faire une halte, mais la raison l'incita tout aussitôt à renoncer. Certes, cela leur aurait permis de se dégourdir les jambes, mais il s'agissait d'un pays inconnu où ils pouvaient rencontrer des animaux dangereux, et peut-être même des Umbistes. Le seul argument en faveur d'un arrêt aurait été un manque de provisions, mais de ce côté-là il n'y avait pas de problème.

Ihab regarda l'île s'éloigner sans regret car s'il pouvait en croire Keb, ils atteindraient dans moins de dix jours un pays qui portait autrefois le nom de Mexique.

Et de fait, neuf jours plus tard, une bande de terre apparut à l'horizon ! Ihab ne put s'empêcher d'éprouver une admiration sans bornes pour Keb. Bien sûr, il avait passé sa vie dans des livres, mais les prévisions de son ami étaient d'une telle précision et d'une telle fiabilité que Ihab finissait par croire possible l'existence du Domaine des Dieux qu'ils étaient venus chercher.

En s'approchant des côtes, Ihab se sentit particulièrement dépaycé, car la végétation qui s'étalait à perte de vue était très différente, mais aussi beaucoup plus dense que tout ce qu'il avait connu jusque-là. À l'endroit où l'eau rencontrait la terre commençait une large bande de sable fin suivie d'immenses arbres aux troncs larges et au feuillage fourni. Au pied de ces géants végétaux foisonnaient une multitude de buissons d'un vert éclatant dont les plus grands atteignaient deux mètres de hauts. Cet ensemble captait si bien la lumière que des quelques rares espaces dépourvus de végétation ne s'échappait qu'un noir profond qui augmentait encore le mystère du lieu.

Une dizaine de mètres avant le début de la plage, le bateau toucha le fond sablonneux et s'immobilisa. Omar sauta par-dessus bord, la corde d'amarrage à la main. Lorsqu'il toucha le fond, l'eau lui arrivait au-dessus de la taille. Il avança dans une magnifique eau turquoise jusqu'à la côte et chercha un endroit où attacher la corde.

Comme Ihab le pressentait, la corde n'était pas assez longue pour atteindre les premiers arbres. C'est pourquoi il se saisit d'une autre corde qui était sur le pont et sauta à l'eau à son tour. Il fit un nœud avec la corde d'Omar et tira les deux cordes jusqu'à l'arbre le plus proche. Pendant qu'il l'attachait consciencieusement, une petite brise fit s'échapper de la forêt un parfum de mousses et de moisi nimbé d'humidité.

Pendant ce temps, Keb avait sauté à l'eau, manquant de peu la noyade, et Omar portait Souzaneska sur ses épaules jusqu'à la terre ferme. La petite fille semblait si bien sur les épaules du géant qu'elle insista pour y rester encore un peu avant de descendre.

Une fois Souzaneska à terre, Omar retourna au bateau et prit Sarah dans ses bras, comme une mariée à qui l'on fait passer le seuil de la maison conjugale, pour qu'elle ne se mouille pas et la déposa sur la plage.

Voyant que Caloa attendait son tour, Ihab devança Omar et se rendit au bateau pour la porter comme son ami l'avait fait avec Sarah.

Sous les yeux des quatre autres membres de l'expédition, assis sur la plage, Ihab commença sa traversée. Pour commencer, étant moins grand qu'Omar, les chevilles et le bas de la robe de la jeune femme étaient dans l'eau. De plus, sous le poids des deux personnes, les pieds de Ihab s'enfonçaient dans le sable, rendant la marche du garçon très instable. Et pour finir, Caloa, qui avait bien envie de faire un petit séjour dans l'eau, embrassa son amoureux pendant qu'il tentait de reprendre son équilibre et le couple s'enfonça aussitôt dans l'eau. Ihab en ressortit soudain en reprenant son souffle, suivi de Caloa qui semblait s'amuser follement.

Comme l'après-midi était déjà bien avancé, Ihab proposa de ne pas bouger avant le lendemain, puis Omar et lui se chargèrent de vider le bateau et de monter le camp sur la plage. Bien que le bateau fût à proximité, Ihab insista pour que tout le monde passe la nuit sous les tentes afin de se réhabituer. Car après tout, c'est l'unique alternative qu'ils auraient dans les jours à venir.

Le soir, autour du feu de camp, Keb fut le seul à ne pas s'associer à la joie du groupe. Ihab, qui tenait Caloa dans ses bras, réalisa soudain que cette vision lui rappelait certainement Millah... Il murmura quelques mots à l'oreille de sa bien-aimée et se leva pour rejoindre Keb.

– Tu as déjà fait tous ces calculs ! s'exclama Ihab en voyant Keb, l'objet au point rouge à la main.

– Oh, je ne refaisais pas mes calculs, répondit Keb, je ne faisais que penser.

– Je suis sûr qu'elle va bien, reprit Ihab en posant sa main sur l'épaule de son ami.

– Je l’espère, répondit Keb, mais comment pourrais-je me réjouir lorsqu’elle vit certainement un calvaire.

– Tu as tort de voir les choses ainsi, reprit Ihab, car je ne la connais pas beaucoup, mais je suis sûr qu’elle n’apprécierait pas que tu te morfondes à cause d’elle.

– Tu as sans doute raison, répondit Keb sans conviction.

– Maintenant, j’aimerais que tu m’en dises un peu plus sur le chemin que nous devons prendre demain pour nous rendre au Domaine des Dieux, reprit Ihab afin d’obliger son ami à penser à autre chose.

Keb se lança dans une explication qui dura plus d’une heure... pour en arriver à la conclusion que, en dehors de la direction à prendre, il ne savait ni à quelle distance du but ils se trouvaient, ni même s’ils devraient traverser tout le Mexique et continuer sur l’océan Pacifique.

Peu avant de se coucher, Ihab commença à regretter d’avoir discuté avec Keb, car s’il s’imaginait mal traverser le Mexique à pied, il se voyait encore moins à l’autre bout du pays voler un autre bateau pour traverser un autre océan ! D’autant qu’il ne leur restait tout au plus que cinq jours de provisions et qu’il ne savait pas ce qui pouvait être comestible dans ce pays dont il ignorait tout.

Une fois que tout le monde fut couché, il fit un signe à Omar, qui avait pris le premier tour de garde près du feu, et se coucha à son tour sous la tente qu’il partageait avec Keb, regrettant déjà la cabine du bateau.

Au matin, la bonne humeur était de mise et, en tant que guide, Keb avait une telle responsabilité sur les épaules qu’il avait cessé de penser à Millah, du moins provisoirement.

Après le petit-déjeuner, au moment de préparer l’expédition se posa un premier problème auquel personne n’avait songé : le transport des tentes, des ustensiles de voyage, de la nourriture et de l’eau. Lorsqu’ils étaient en Égypte, ils avaient des bêtes de somme. Mais à présent, il faudrait tout porter à dos d’hommes – et de femmes en l’occurrence.

Pour commencer, il fut décidé d'abandonner deux tentes sur trois, les trois filles se serreraient pour dormir dans la même. Deux outres d'eau furent aussi laissées sur place, ainsi que ce qui restait de blé, qui nécessitait trop de préparation pour être utilisé.

Pour finir, ils ne gardèrent de leur stock d'armes que trois sabres, deux arbalètes et un arc.

Avant de se charger de ce qui restait, ils transportèrent tout ce qu'ils avaient abandonné sur le navire et tendirent une autre corde pour amarrer le *Comonbo*.

Une fois que tout le monde fut lourdement chargé – surtout Omar, qui portait en plus Souzaneska sur ses épaules –, le groupe fit ses premiers pas.

Au moment de pénétrer dans la forêt, Ihab demanda à Keb s'il n'aurait pas été plus judicieux de longer la côte pour trouver une route ou un chemin. Mais Keb lui répondit d'un ton péremptoire que le chemin le plus court entre deux points était la ligne droite et il traversa les premiers feuillages.

Tout le monde en fit autant et à peine avaient-ils mis un pied dans la forêt qu'ils ressentirent l'atmosphère lourde et humide du lieu. Comme il n'y avait pas de chemin, Keb et Ihab passèrent devant afin de couper les branches et arbustes à l'aide de leur sabre pour ouvrir un petit passage. Au bout d'une heure, Keb fut le premier à réclamer une pause, qu'il obtint à la grande joie de tous.

– Combien de temps nous faudrait-il pour traverser le Mexique à la vitesse où nous avançons ? demanda Ihab en s'asseyant.

– Aucune idée, répondit Keb en reprenant son souffle, pour cela il faudrait que je sache à quel niveau du Mexique nous nous trouvons, car selon la latitude, le pays est plus ou moins large. Il faudrait aussi que je sache à quelle vitesse nous marchons, et je dois avouer ne pas m'être posé la question jusque-là.

– Je ne te demande pas un chiffre exact, reprit Ihab, juste une estimation. Combien nous faudra-t-il à peu près ? Deux, trois semaines ?

– Je n'en sais rien, répondit Keb qui reprenait toujours son souffle, mais vu la situation, je pense que tu devrais plutôt calculer en mois plutôt qu'en semaines.

Les paroles de Keb furent un véritable coup de massue pour Ihab... Comment parviendraient-ils à traverser ce pays inconnu en quelques mois, alors qu'ils n'avaient que quelques jours de provisions ! En se levant et faisant signe aux autres d'en faire autant, Ihab n'entrevit qu'une seule solution à court terme : le rationnement, qui leur permettrait de tenir quelques jours de plus.

Dans l'épaisseur de la forêt tropicale, il était impossible d'apercevoir le soleil. Aussi, lorsque la clarté qui s'immisçait sous les arbres se mit à décliner, Ihab en déduisit que la nuit commençait à tomber et fit arrêter le cortège, qui s'écroula sans demander son reste.

Il n'y avait qu'une tente à monter, mais personne ne se sentit le courage de s'y mettre, il en fut de même pour le repas. Toutefois, après avoir soufflé pendant une demi-heure, et sous l'impulsion de Ihab, chacun consentit un dernier effort.

Au repas du soir, tous faisaient grise mine devant la maigre part qui leur était réservée, mais Ihab, se voulant rassurant, leur expliqua que cela ne durerait que le temps de trouver de la nourriture sur place et ajouta que dès le lendemain, il garderait son arbalète avec lui au cas où il y aurait quelque chose à chasser.

Ce bref discours de Ihab sembla les reconforter, sauf Ihab lui-même, qui ne croyait pas pouvoir chasser quoi que ce soit. Durant toute la journée, il avait observé et n'avait vu que d'étranges oiseaux et quelques boules de fourrure qui semblaient se déplacer d'arbre en arbre – autant de créatures dont il ignorait tout, et surtout s'ils elles étaient comestibles.

Dès la fin de ce piètre repas, tout le monde alla se coucher et Omar prit le premier tour de garde.

Très tôt le matin, alors qu'il faisait encore nuit, Ihab se leva, incapable de dormir plus longtemps, et rejoignit Keb qui montait la garde auprès du feu. Ihab avait passé une nuit abominable dans l'hostilité d'une forêt aux bruits angoissants, sans la protection d'une tente, et harcelé par toutes sortes d'insectes volants qui lui avaient fait quelques boutons. En y réfléchissant, il ne se voyait pas survivre, ne serait-ce qu'une semaine, à ce traitement de choc.

Un peu plus tard, avec les premiers rayons du soleil, ce fut Omar qui se leva en se plaignant d'avoir mal dormi, ce à quoi Ihab répondit avec humour qu'il ne comprenait pas ses jérémiades, car il ne se rappelait pas avoir jamais aussi bien dormi.

Une demi-heure plus tard, ce fut au tour des filles, et à l'évidence, malgré leur tente, elles avaient aussi mal dormi que les autres. Caloa chercha alors un peu de confort et de réconfort entre les bras de Ihab, dans lesquels elle s'endormit en quelques minutes. Il la réveilla avec un baiser au moment du (maigre) petit-déjeuner, puis ils rejoignirent les autres.

Lorsque Ihab et Caloa furent assis avec le groupe, Keb s'adressa à Ihab, visiblement au nom de tous les autres.

– Tu conviendras que notre première journée de voyage a été des plus difficiles, commença Keb qui tournait autour du pot, et la mauvaise nuit que nous avons tous passée ne nous a pas permis de récupérer.

– Viens-en au fait, s'impatisa Ihab qui avait hâte de commencer à manger.

– Eh bien, recommença Keb, nous devrions peut-être prendre une journée de repos afin de repartir demain dans de meilleures conditions.

– C’est hors de question, répondit Ihab sans la moindre émotion dans la voix, nous n’avons plus beaucoup de provisions et les choses ne s’arrangeront pas si nous restons sur place. En route, nous trouverons peut-être des fruits sauvages, et avec un peu de chance, quelques pièces de gibier à chasser.

Keb, qui comprenait fort bien les raisons de son ami, en qui par ailleurs il avait totalement confiance, n’insista pas. Après avoir avalé la dernière bouchée de son petit-déjeuner, il étudia quelques secondes l’objet au point rouge et montra du doigt la direction qu’ils allaient devoir prendre.

Sans grand enthousiasme, le camp fut démonté et chacun accomplit sa part. Comme la veille, Ihab et Keb prirent la tête de l’expédition et dégagèrent un chemin au sabre, puis ils commencèrent à progresser dans la forêt.

Au bout de deux heures de progression dans cette atmosphère étouffante de moiteur, Ihab et Keb commençaient à ressentir une telle fatigue qu’ils devaient souvent s’y reprendre à deux fois pour couper une petite branche ou un modeste arbrisseau.

Soudain, alors que Ihab venait de couper une branche et qu’il faisait un pas en avant, il poussa un long cri et se retrouva la tête en bas, un mètre cinquante au-dessus du sol. Sa jambe avait été prise dans une corde qui s’était refermée comme un piège sur sa cheville lorsqu’il avait posé le pied dedans, débloquent par là même une branche qui le souleva, lui faisant lâcher son sabre et perdre tout ce qu’il portait.

En entendant Ihab hurler, Caloa crut que son cœur allait s’arrêter de battre, mais lorsqu’elle vit qu’il allait très bien, elle réalisa soudain ce que la posture de son bien-aimé avait de cocasse et fut prise d’un fou rire irrépressible.

Alors que Ihab demandait qu’on le fasse descendre, surgirent de la végétation alentour une vingtaine d’hommes armés de lances et de larges épées qui les encerclèrent en quelques secondes.

Au premier abord, même en les voyant à l’envers, Ihab ne pensa pas avoir affaire à des Umbistes. Leurs vêtements étaient vieux et

aucun des hommes ne semblait manger à sa faim, ce qui était rarement le cas chez les Umbistes. Toutefois, ne connaissant pas les Umbistes locaux, il se garda d'en tirer des conclusions hâtives et se contenta de les observer jusqu'à ce qu'il en sache davantage.

À l'évidence, les assaillants avaient décidé d'en faire autant et pendant que tout le monde s'observait, Omar descendit très lentement Souzaneska de ses épaules et la confia à Sarah.

– ¿ Quién es Usted ? demanda un des hommes, tout de marron clair vêtu.

Ihab, qui était toujours la tête en bas, crut que sa position avait altéré son ouïe. Mais lorsque l'homme reposa sa question de façon plus nette, il comprit qu'il ne parlait tout simplement pas la même langue et ajouta ceci à la liste des impondérables auxquels il n'avait pas pensé.

– Keb, dis-moi que tu comprends quelque chose à ce qu'il dit, s'exclama Ihab.

– J'ai bien peur de ne pas en comprendre le moindre mot, rétorqua Keb, mais je suis presque sûr qu'il s'agit d'une langue qu'on appelait l'espagnol.

En entendant parler Ihab et Keb, l'homme en marron eut l'air étonné et fit un signe à l'un des hommes sur sa droite, lequel frappa aussitôt de son épée l'arbre à côté de lui. Instantanément, Ihab redescendit sur la terre ferme la tête la première et eut juste le temps d'amortir sa chute avec ses bras.

Comme il restait à terre sans se relever, Caloa regarda l'homme en marron et s'avança vers Ihab sans le quitter des yeux. Une fois auprès de lui, elle lui fit boire un peu d'eau et l'aïda à s'asseoir, tout en vérifiant s'il n'avait rien de cassé. Par chance, à part quelques égratignures sur les bras, Ihab allait très bien et il se leva, les jambes incertaines, soutenu par Caloa.

– Bon, maintenant qu'est-ce qu'on fait ? demanda Ihab en regardant l'homme en marron.

Certes, Ihab s'attendait à ne pas être compris, mais il espérait que cela amènerait au moins une réaction de la part de ses assaillants.

Alors qu'il s'apprêtait à nouveau à dire quelque chose, l'homme en marron mit une main devant sa bouche pour lui faire comprendre qu'il devait se taire et leur mima d'abandonner tout ce qu'ils portaient.

N'étant pas en position de force, le petit groupe s'exécuta et, toujours sur les injonctions silencieuses de l'homme en marron, ils s'avancèrent d'une dizaine de mètres en restant groupés. Pendant qu'une moitié des assaillants les menaçait de leurs armes, l'autre moitié marchait parmi leurs affaires abandonnées sans en toucher aucune. Au bout de quelques minutes d'observation, l'homme en marron et ses compagnons s'avancèrent vers leurs prisonniers et leur firent signe de se mettre en marche.

Ihab prit la tête des prisonniers en cherchant à afficher un air serein – il voulait donner à ses amis l'impression que tout n'allait pas si mal, tout en montrant à leurs gardiens qu'il n'avait rien à se reprocher.

Les prisonniers et leurs gardiens marchèrent jusqu'au soir, sans halte ni repas. Sarah portait dans ses bras Souzaneska, qui n'avait pas émis le moindre son, consciente que quelque chose n'allait pas. Omar bouillait intérieurement et semblait vouloir en découdre avec la terre entière. Quant à Keb, il se réjouissait de constater que le chemin qu'on leur imposait s'alignait presque avec celui qu'ils auraient dû emprunter de leur propre chef ! Caloa n'avait plus quitté Ihab depuis qu'elle l'avait aidé à se relever. Elle se tenait près de lui en lui serrant la main, bien qu'il ait retrouvé toutes ses facultés !

Pour Ihab, la situation était inquiétante, mais moins désespérée qu'il n'y paraissait. Pour commencer, Ihab avait la quasi-certitude qu'il ne s'agissait pas d'Umbistes, car non seulement leurs apparences ne correspondaient pas, mais en plus, leur attitude était aux antipodes. Les Umbistes traitaient leurs prisonniers en esclaves, et,

jusqu'à présent, on ne leur avait pas manqué de respect. De plus, il ne devait pas s'agir de vulgaires voleurs puisqu'ils n'avaient rien pris dans leurs affaires. En fait, sa seule inquiétude était de ne pouvoir les classer dans l'une quelconque des catégories de gens qu'ils connaissaient.

Peu avant la nuit noire, ils arrivèrent dans une petite clairière qui se trouvait au centre de la forêt. Là s'élevaient une cinquantaine de maisons.

Suivi de sa troupe, l'homme en marron les accompagna jusqu'à une maison et leur fit signe d'y pénétrer. Les prisonniers s'exécutèrent et une fois à l'intérieur, on referma la porte sur eux en laissant quatre hommes en faction devant l'entrée.

Une demi-heure plus tard, on leur apporta une grande cruche d'eau fraîche et un plat contenant un étrange mets jaune que Keb appela « maïs ». Il leur expliqua ensuite que, bien longtemps auparavant, on en produisait aussi au Caire, mais deux mauvaises récoltes consécutives avaient totalement éradiqué le stock de semences, ce qui avait sonné le glas de la culture du maïs.

Après avoir ingurgité cet aliment somme toute assez goûteux, Omar observa ce qui se passait à l'extérieur par de petits trous dans la porte et suggéra de sortir en force en assommant les gardes, puis de s'enfuir dans la forêt. Mais Ihab désapprouva ; pour lui, s'aventurer en forêt la nuit, sans provisions et sans eau, relevait du suicide. D'autre part, il souhaitait connaître les gens qui les avaient faits prisonniers car, rappela-t-il à ses compagnons impatients, s'ils les avaient effectivement arrêtés, ils ne les avaient maltraités en aucune manière... Et il ajouta que leur captivité lui semblait plutôt s'assimiler à une mesure de protection de leur territoire.

La théorie de Ihab n'eut pas l'air de convaincre grand monde, mais ils reconnurent tout de même qu'en l'état actuel des choses, la fuite était trop risquée, et tout le monde se chercha un endroit pour dormir. Sarah installa Souzaneska le plus confortablement possible auprès d'elle. Keb et Omar s'installèrent non loin l'un de l'autre, et Caloa se contenta de se blottir dans les bras de Ihab. Pour la première fois depuis des mois, ils n'eurent pas besoin d'effectuer de tours de gardes et ils dormirent tous en même temps.

Le lendemain matin, le premier petit rai de soleil qui s'infiltra dans une fissure du mur en bois réveilla Ihab. Ne voulant pas réveiller Caloa en bougeant, le jeune homme en profita pour observer l'endroit où ils étaient enfermés. Comme il en avait eu l'impression la veille en arrivant au village, la partie inférieure des maisons, jusqu'à une hauteur d'un mètre environ, était construite en pierre, alors que tout le reste des murs et du toit était en bois. Le sol était en terre et il n'y avait d'autre ouverture que la porte d'entrée. L'endroit ne pouvait donc servir que d'entrepôt ou de prison. Comme il n'y avait pas trace de marchandises entreposées, il s'agissait d'une prison, ce qui ne rassura pas Ihab. Car l'édification d'une prison n'avait d'intérêt que si l'on avait régulièrement des individus à y enfermer... et si l'on avait régulièrement des individus à enfermer, il était assez peu probable qu'il s'agît d'une peuplade pacifique...

Pendant que Ihab vagabondait dans ses pensées, un bruit derrière la porte réveilla tout le monde, puis l'homme en marron qu'ils avaient rencontré la veille apparut sur le seuil. Il resta là à les observer quelques secondes, vraisemblablement pour s'assurer que personne ne manquait à l'appel, puis il leur fit signe de le suivre.

Comme à son habitude, Ihab prit la tête du groupe et sortit le premier de la hutte en s'arrêtant un instant, ébloui par le contraste entre l'obscurité de leur prison et la lumière extérieure. En ouvrant les yeux, il constata que l'homme en marron était venu les chercher seul et qu'il ne portait qu'une épée à son côté. Cet état de choses intrigua Ihab, mais en observant le village, il remarqua quantité de guetteurs juchés sur des arbres en lisière de forêt.

Une fois tout le monde dehors, l'homme en marron leur fit signe de le suivre et il conduisit le petit groupe jusqu'à une grande paillote sans murs où, assis sur les tapis de paille, une vingtaine d'hommes plutôt âgés les attendaient. Face à ces hommes étaient disposées d'autres nattes, sur lesquelles on leur demanda de s'asseoir. Une fois tout le monde confortablement installé, l'homme en marron se retira.

– ¿ Quién es Usted ? demanda l'un des hommes assis au milieu, vêtu d'une étrange couverture multicolore.

Devant le regard perdu de Ihab, l'homme s'y prit autrement.

– Yo me llamo Couhintana, COU-HIN-TA-NA, insista l'homme en se désignant de la main. Puis, plaçant sa main face à Ihab, il ajouta :

– Y Usted : USTED.

Ihab crut comprendre qu'il venait de se présenter et en fit de même.

– Mon nom est Ihab, I-HAB.

L'homme face à eux sembla satisfait de ce premier échange et passa à une autre question.

Là encore, la communication fut difficile, mais après avoir improvisé quelques mimiques et tracé quelques dessins dans la terre fine qui se trouvait devant les tapis, Ihab finit par comprendre qu'il lui demandait qui ils étaient et ce qu'ils faisaient là.

Ne sachant pas à qui il avait affaire, Ihab décida d'en dire le moins possible et opta pour une demi-vérité selon laquelle ils avaient fui les Umbistes de son pays pour vivre libres. Maintenant, restait à se faire comprendre.

Ihab entreprit, comme l'avait fait son « interlocuteur », de s'expliquer en dessinant et en mimant. Mais la tâche ne fut pas si aisée, car les mimiques du jeune homme provoquaient de nombreux éclats de rire dans l'assemblée qui lui faisait face.

À force d'efforts, et aidé par l'homme avec qui il communiquait depuis le début, qui fit taire l'assemblée à plusieurs reprises, Ihab finit par réussir à se faire comprendre.

À la suite de ces explications pour le moins heurtées, le groupe de villageois tint conseil, non sans avoir fait s'éloigner, sous la garde de l'homme en marron, ceux qui se considéraient toujours comme prisonniers.

Quelques minutes plus tard, on les refit s'asseoir dans la paillote, face aux mêmes personnes, et l'homme qui avait parlé la première fois se lança dans une nouvelle explication.

Après une communication difficile, Ihab comprit qu'ils voulaient lui faire passer un test pour évaluer son courage et savoir s'il disait la vérité. Puis il fit avancer une dizaine d'hommes alignés sur l'un des côtés de la maison et demanda à Ihab de choisir.

Tous étaient d'une corpulence plutôt imposante, sauf un, beaucoup plus chétif que les autres. Ihab les observa sans savoir ce qu'on attendait de lui, puis se tourna vers l'homme avec qui il parlait et lui demanda pourquoi il devait choisir.

L'homme lui fit comprendre qu'il devait désigner un adversaire à combattre pour une lutte à mort. Comme Ihab ne voyait pas le lien entre le test de la vérité et le combat, l'homme lui dessina un homme debout en ajoutant « Vérité » et un homme mort en ajoutant « Mensonge ».

En clair, il devait se choisir un adversaire parmi neuf colosses et un nain. S'il le tuait, il aurait dit la vérité – sans savoir s'il serait libre pour autant. S'il était tué, il aurait menti, mais là au moins, il n'aurait plus de questions à se poser.

Après avoir exposé la situation aux autres, Ihab embrassa une dernière fois Caloa et marcha face à ses dix adversaires putatifs. S'il avait été un peu plus costaud, Ihab aurait bien choisi le petit homme, mais il ne se voyait pas tuer un homme aussi diminué par rapport à lui. D'ailleurs, à bien y réfléchir, il ne se voyait pas tuer qui que ce fût, mais poussé par la nécessité, il finit par arrêter son choix sur celui qui lui parut être le plus petit, mais qui était malgré tout bien plus grand que lui.

Après s'être assuré qu'aucun d'eux n'était armé, on les conduisit jusqu'à une place où attendait une petite foule d'hommes, de femmes et d'enfant.

Les hommes qui se trouvaient sous l'auvent de la paillote les avaient suivis, ainsi que les prisonniers, et lorsque Ihab et son adversaire arrivèrent au centre de la place, la foule forma un large cercle. Au signal de l'homme à la couverture multicolore, le combat s'engagea.

Aussitôt, Ihab se mit en mouvement, espérant jouer sur sa rapidité pour vaincre son adversaire, qui lui était physiquement supérieur. Comme on ne leur avait pas donné d'armes, Ihab en déduisit qu'ils devraient se tuer à mains nues et commença à regretter de ne pas avoir choisi l'homme chétif.

Au bout d'un quart d'heure, les deux protagonistes n'avaient toujours eu aucun contact et Ihab aurait été satisfait de sa tactique s'il n'avait pas le sentiment de se fatiguer plus que la montagne de muscles qui lui faisait face. Quelques minutes plus tard, lorsqu'il sentit perler sur son front les premières gouttes de sueur alors que son adversaire était toujours frais, il en eut la certitude : sa tactique était mauvaise.

Brusquement, baissant la tête, Ihab fonça en avant, se projetant sur son adversaire pour le frapper au ventre avec son épaule. La vitesse avec laquelle il exécuta la manœuvre surprit le colosse et Ihab parvint à le frapper comme il l'avait prévu. Mais sa joie fut de courte durée car le coup qu'il venait de porter n'avait même pas fait vaciller le colosse. De plus, pour la première fois depuis le début du combat, il se mettait à la portée de son adversaire, lequel joignit les deux poings, les laissa tomber comme une masse sur le dos de Ihab pour le mettre à genou.

Caloa ferma les yeux, craignant le pire. Quant à Omar, il poussa un cri et voulut s'immiscer dans la zone de combat pour venir en aide à son ami, mais il n'en eut pas le temps et fut immobilisé par quatre hommes.

Bien que vaine, la tentative d'ingérence d'Omar ne fut pas inutile, car Ihab profita de ce que son adversaire, distrait par l'incident,

regardait ailleurs pour rouler sur le sol et se relever à bonne distance des poings de l'autre combattant.

Une fois debout, il se remit immédiatement en mouvement pour rester hors de portée, mais le problème restait entier : comment allait-il venir à bout de cette montagne de muscles ?

Dans les minutes qui suivirent, il tenta deux nouvelles approches, mais, en voyant que son adversaire se préparait à le recevoir, il ne les mena pas à leur terme.

Sentant que ses forces ne lui permettraient plus très longtemps d'éviter l'affrontement, Ihab tenta le tout pour le tout. Il s'avança en feignant à droite puis à gauche, puis il se mit à tourner à un rythme accéléré autour du colosse, qui tourna aussi sur lui-même, et lorsqu'il se trouva dans son dos Ihab l'agrippa en lui passant promptement un bras autour du cou.

Bien que la position fût des plus inconfortable, elle avait le mérite d'être efficace, mais elle ne le fut que l'espace d'un instant. Au moment où le colosse donna l'impression de faiblir en se penchant en arrière, il se replia violemment vers l'avant, faisant passer au-dessus de lui le malheureux Ihab qui alla finir sa course un peu plus loin, dos au sol.

Incapable de se relever, à bout de forces, Ihab resta à terre les bras en croix. Il fut rapidement rejoint par le colosse qui passa ses doigts autour du cou du vaincu en le tenant fermement. Voyant sa fin arriver, Ihab chercha à voir une dernière fois le visage de Caloa, mais cette dernière volonté ne put être exaucée car la jeune femme se tenait le visage entre les mains.

– ¡ Ya basta ! résonna la voix de Couhintana.

Aussitôt le colosse lâcha Ihab et l'aïda à se relever.

Ihab resta un moment debout sans comprendre puis, voyant Couhintana approcher, il comprit que les explications allaient prendre un certain temps.

Après une bonne heure de palabres compliquées, Ihab comprit enfin ce qui venait de se passer, et cela lui permit d'apprécier à sa juste valeur la sagesse de ces gens. Car dès l'instant où on lui avait

présenté les candidats pour le combat à mort, Ihab avait été jugé. S'il avait choisi l'adversaire le plus petit, on n'aurait pas donné foi à son histoire, car seul un homme sans honneur et sans moralité se serait attaqué à plus faible que lui.

Pendant le combat, on avait apprécié sa vaillance et son courage, car pour ces hommes qui vivaient dans la forêt, il s'agissait là de deux qualités indispensables pour pouvoir parler d'égal à égal.

En conclusion, alors que, une heure plus tôt, Ihab pensait avoir tout échoué, il apprit avec joie qu'il avait réussi toutes les épreuves et que lui et ses amis étaient libres de partir ou de s'intégrer au village, à condition d'en respecter les règles.

Comme il était plus de midi, Couhintana fit servir dans la paillote un repas pour lui-même, les autres conseillers et les anciens prisonniers.

Pendant le repas, de qualité mais sans opulence, ce qui laissait penser qu'ils ne disposaient que de faibles réserves de nourriture, Ihab chercha à en savoir plus sur leurs hôtes. Grâce à la dizaine de mots qu'il avait appris dans leur langue, et à l'aide d'une kyrielle de dessins sur le sol, il comprit que les habitants de ce village étaient des hommes et des femmes qui vivaient cachés dans la forêt pour fuir les Umbistes. Depuis de nombreuses années, de petits groupes de personnes s'étaient formés dans différents endroits de la forêt, car les Umbistes s'y aventuraient le moins possible. Les quelques rares fois où ils avaient tenté une incursion, ils s'étaient fait massacrer. Car la forêt était le lieu idéal pour un combat par embuscade, les rebelles attaquaient la troupe umbiste et disparaissaient aussitôt en les affaiblissant à chaque escamouche jusqu'à ce qu'ils reculent ou qu'ils soient anéantis.

Après le repas, Ihab signifia à Couhintana son souhait de continuer sa route et celui-ci leur souhaita bonne chance. Mais Ihab avait autant besoin de vivres que de chance... Il demanda donc à Couhintana s'il pouvait lui en fournir pour quelques jours.

Celui-ci lui fit comprendre qu'il aurait bien voulu, mais qu'il n'en avait presque plus pour leur propre compte. Toutefois, s'il

souhaitait s'approvisionner, lui et ses amis pouvaient se joindre à l'expédition qui devait avoir lieu le surlendemain soir.

Ihab crut d'abord avoir mal compris, ce qui était monnaie courante entre Couhintana et lui, car il pensait que cette expédition consistait en une chasse. Mais si tel était le cas, pourquoi la faire de nuit ? Il était déjà bien assez difficile de chasser de jour...

Mais bientôt, il réalisa qu'il s'agissait tout simplement d'une attaque éclair contre un camp umbiste qui se trouvait à deux jours de marche, et durant laquelle ils emportaient le plus de provisions possible.

L'idée n'enchantait guère Ihab, mais s'il ne participait pas à cette attaque, il n'aurait pas de provisions, et sans provisions c'était la fin du voyage. Alors, la mort dans l'âme, il demanda à Couhintana d'être de l'expédition, ce qui lui fut accordé aussitôt.

Ihab, Keb, Omar, Caloa, Sarah et Souzaneska passèrent l'après-midi à visiter le village et firent connaissance avec bon nombre de ses habitants. Souzaneska se fit de nouveaux amis et joua jusqu'au soir avec un groupe d'enfants de son âge.

Peu avant la nuit, on les conduisit jusqu'à une petite maison, avec fenêtres cette fois, où ils pourraient passer la nuit et dans laquelle ils trouvèrent un maigre repas.

– Ihab, commença Keb à la fin du repas, quand penses-tu que nous pourrions repartir ?

– Dans quelques jours, répondit Ihab l'air grave, car il nous faudra tout d'abord nous procurer des provisions avant de reprendre la route.

– Ça ne va pas être facile, rétorqua Keb, nous n'avons plus d'armes pour chasser, et vu les rations que l'on nous donne depuis notre arrivée, je n'ai pas l'impression que le coin soit très riche en nourriture.

– Tu as mis le doigt dessus, répondit Ihab, il n'y a qu'une seule façon de trouver des vivres, c'est de se joindre à l'expédition des hommes du village qui vont attaquer un camp umbiste voisin pour en voler.

À ces mots, le visage de Caloa se crispa, craignant d'entendre Ihab annoncer qu'il allait se joindre à l'expédition.

Sans grande surprise, en reprenant la parole, Ihab demanda à Keb et à Omar s'ils voulaient se joindre à lui pour l'incursion chez les Umbistes. Et ce fut sans hésitation que les deux hommes répondirent présents à l'appel de leur chef.

Devinant que Caloa voudrait être du voyage, Ihab lui demanda de rester sur place non parce que c'était trop dangereux pour elle, mais plutôt pour veiller sur Sarah et Souzaneska. La jeune femme ne fut pas dupe, mais elle savait que même si elle lui faisait une scène, il ne l'emmènerait pas pour autant et, ne souhaitant pas qu'ils se quittent en mauvais termes, elle fit semblant de le croire.

Le lendemain matin, les au-revoirs furent brefs, et Ihab eut à peine le temps d'embrasser Caloa. Aussitôt, une troupe d'une cinquantaine d'hommes partit d'un pas rapide à travers la forêt. Juste avant le départ, on avait remis à chaque homme, ainsi qu'à Ihab, Keb et Omar, une épée à lame courte et un petit sac contenant une sorte de filet ainsi que quelques provisions.

Au bout de deux heures de marche ininterrompue, Keb demanda à un homme qui se trouvait devant lui quand il était prévu de faire une pause, et celui-ci lui fit comprendre en quelques signes qu'il n'y en aurait pas avant la nuit.

La réponse faillit tuer le frêle Keb, qui à cet instant n'aurait pu continuer sans l'aide de son frère, lequel commença par porter son épée et ses provisions... et finit par le porter en entier.

La journée fut particulièrement pénible et lorsque, en arrivant auprès d'un arbre au tronc si large qu'il aurait fallu au moins vingt personnes pour en faire le tour, le chef de l'expédition annonça qu'ils pouvaient s'arrêter, Ihab, Keb et Omar s'effondrèrent sur le sol.

Un peu plus tard, après avoir pris leur repas et imité les autres en tendant entre deux arbres une sorte de filet qui devait leur servir à dormir, Ihab se rapprocha du chef de l'expédition – l'homme en marron qui les avait arrêtés quelques jours plus tôt –, pour s'enquérir de la manière dont allait se dérouler l'attaque contre le camp umbiste.

Comme de coutume, les explications furent laborieuses, mais le chef de l'expédition se montra patient et compréhensif. Un peu moins d'une heure plus tard, alors que tout le monde s'était couché,

à l'exception de deux hommes qui montaient la garde, Ihab avait tout compris du déroulement des opérations.

Il apprit tout d'abord que plusieurs autres villages de la forêt allaient les rejoindre et que plus de la moitié de leurs forces réunies, soit au moins un millier d'hommes, serviraient à faire diversion. Et comme, précisa l'homme en marron, chaque attaque était différente de la précédente, les Umbistes ne pouvaient jamais savoir comment se protéger. Le chef de l'expédition semblait optimiste et pensait qu'avec un peu de chance, et en jouant sur l'effet de surprise, ils parviendraient à revenir tous vivants.

Après avoir remercié l'homme en marron pour ces éclaircissements, Ihab retourna vers le filet qui devait lui servir de couche, l'esprit préoccupé. Car, tout en sachant que l'entreprise était risquée et qu'il serait peut-être amené à tuer des Umbistes, il n'avait bizarrement jamais envisagé la possibilité de se faire tuer lui-même.

Alors qu'il faisait encore nuit, un homme vint le réveiller en le secouant légèrement avant de passer à quelqu'un d'autre. En mettant pied à terre, Ihab crut que quelque chose n'allait pas et qu'ils avaient été repérés par des Umbistes, mais les autres membres de l'expédition remballaient tranquillement leurs affaires. Il comprit alors que c'était tout simplement l'heure de repartir.

Keب fut le dernier à être prêt, et Ihab crut un instant qu'il allait refuser de continuer, ce qui aurait peut-être arrangé son frère, qui portait déjà son épée et ses affaires. Mais finalement il prit son courage à deux mains et se remit en marche avec les autres.

En fin d'après-midi, la petite colonne s'arrêta dans la forêt, dans un secteur situé non loin de la mer car on entendait le sac et le ressac des vagues. Le chef de l'expédition donna l'ordre de rester caché puis disparut en s'enfonçant dans les bois.

Keب en profita pour sortir l'objet au point rouge de sa poche et annonça discrètement une bonne nouvelle à Ihab :

– Ihab, murmura Keб en lui montrant l'objet au point rouge, regarde la direction qu'il indique.

– Je n’y comprends rien, rétorqua doucement Ihab, alors si tu me disais plutôt ce que toi tu vois.

– Eh bien, je vois que depuis l’endroit où nous nous trouvons, reprit Keb, l’objet indique plus le nord que l’ouest.

– Formidable, répondit Ihab, si on se fait tuer tout à l’heure, je pourrai mourir l’esprit en paix en sachant que l’objet indique plus le nord que l’ouest.

– Allons, Ihab, ce n’est pas ça, reprit Keb, mais nous avons marché pendant deux jours au sud ; si l’objet avait continué à pointer l’ouest, cela aurait signifié que notre objectif était encore très loin, mais comme l’objet pointe une autre direction plus au nord, je dirais que notre objectif doit se trouver à quatre ou cinq jours à l’ouest du village où sont les filles.

– Génial, répondit Ihab, mais si tu le veux bien, nous en reparlerons lorsque nous serons revenus de cette expédition de fous.

Ihab se rapprocha ensuite d’un des membres de l’expédition et lui demanda ce qu’ils attendaient là. L’homme lui fit comprendre qu’ils attendaient la nuit et le tirage au sort.

Ihab comprit parfaitement la réponse en ce qui concernait la nuit, mais éprouva le besoin d’approfondir la question du tirage au sort auprès d’un autre homme. De cet échange difficile à voix basse, il ressortit que les responsables de chaque expédition se regroupaient pour tirer au sort ceux qui devaient faire diversion et ceux qui devaient pénétrer dans le camp pour s’emparer de la nourriture.

Comme Ihab ne voyait pas la différence qu’il y avait entre les deux assauts, l’homme lui fit simplement comprendre qu’à la fin de la bataille, c’est parmi les hommes qui seraient entrés dans la ville que l’on compterait le plus de morts.

Ihab se rappela alors les commentaires de l’homme en marron, la veille, et se demanda si, en parlant de « chance », il pensait au combat contre les Umbistes... ou au tirage au sort.

Alors que la nuit se faisait de plus en plus noire, le chef de l’expédition revint vers ses hommes en murmurant au premier

quelques mots qui semblèrent les détendre. En quelques secondes, le mot était passé : ils avaient mission d'attaquer le camp umbiste au nord avec les hommes de quatre autres villages pour faire diversion.

Après quelques préparatifs et la distribution d'arcs et de flèches qui étaient cachés près du lieu où ils se tenaient, le chef de l'expédition s'approcha de Ihab et entreprit de lui fournir quelques détails sur la façon dont l'attaque allait se dérouler.

À moins d'une demi-heure à pied se trouvait le nord d'un camp umbiste, qui présentait sur ce côté des fortifications en bois, contrairement au côté méridional des remparts où seule la porte était en bois, les murs étant en pierre.

La tactique était simple : une première vague comptant le quart des hommes disponibles attaquerait en premier par le flanc est. Quelques minutes plus tard, les hommes de leur groupe, avec d'autres, attaqueraient le nord, après s'être munis d'échelles pour donner l'illusion qu'ils s'apprêtaient à franchir les fortifications de bois.

Pendant que le gros de la troupe umbiste serait occupé à défendre l'est de leur enceinte en pensant qu'ils allaient tenter une percée par le nord, l'autre moitié de l'armée rebelle, à l'aide d'un chariot-bélier, enfoncerait la porte sud pour pénétrer dans le camp.

Le chef de l'expédition estimait à deux heures le temps que durerait la bataille. Si toutefois, au bout de quatre heures, ils n'avaient pas réussi à prendre de camp, le signal serait donné de battre en retraite car les Umbistes pourraient recevoir les renforts d'autres camps qui se trouvaient à environ cinq heures à marche forcée.

Une heure plus tard, alors que la nuit était au plus noir, leur groupe se mit en marche en avançant sans le moindre flambeau pour s'éclairer, certainement pour ne pas être repérés.

Leur avance s'acheva à l'orée de la forêt, où ils déterrèrent une dizaine de longues échelles en bois qu'ils portèrent par groupes de deux.

Le chef de l'expédition passa chaque homme en revue et, par un petit mime arc en main, demanda à Ihab et ses amis s'ils savaient

tirer à l'arc. Comme ceux-ci répondirent par l'affirmative, il leur confia une grande quantité de flèches supplémentaires et leur demanda de couvrir les hommes qui avanceraient avec les échelles en tirant le plus de flèches possible.

Puis ce fut l'attente, les minutes qui semblaient interminables et l'inquiétude pour chaque homme de ne pas revenir. Soudain, des hurlements ébranlèrent le silence de la nuit et l'on vit au loin des flèches enflammées s'élever dans le ciel : c'était le début de l'attaque.

Comme le lui avait expliqué le chef d'expédition, leur groupe ne partit pas immédiatement et resta en attente pendant que l'homme en marron scrutait le ciel à la recherche de quelque chose.

Ihab en fit autant et un quart d'heure plus tard, trois flèches enflammées s'élevèrent non loin de leur position.

– En avant ! s'écria l'homme en marron, et tout le groupe se mit en mouvement à sa suite.

Lorsqu'ils sortirent de la forêt, Ihab vit se jeter dans la bataille d'autres hommes arrivant de quelques dizaines de mètres à sa droite et à sa gauche.

Les hommes qui portaient des échelles et tous ceux qui n'étaient pas armés d'arcs s'avançaient vers la fortification de bois, pendant que Ihab et les autres archers décochaient une pluie de flèches sur les Umbistes.

Ihab ne sut pas s'il avait touché des défenseurs sur les fortifications de bois, mais à l'évidence, après quelques minutes, il ne restait presque plus d'Umbistes vivants pour défendre le nord du camp. Grâce à l'efficacité des archers, les hommes qui devaient prendre d'assaut les murs de bois purent grimper sans risque sur les échelles et en quelques minutes, ils s'étaient rendus maîtres de la fortification nord.

L'attaque s'était si bien déroulée que Ihab crut même un moment que le camp passerait sous leur contrôle sans que l'autre moitié de l'armée ait à entrer en action.

Mais alors que la victoire semblait assurée, la longue fortification nord s'embrasa en quelques secondes, plaçant les hommes qui s'y trouvaient devant un effrayant dilemme : prendre le risque de se

tuer en sautant de près de huit mètres de haut – ou être assuré de mourir sur place, brûlé vif dans les fureurs de l'incendie.

Ihab comprit soudain la tactique umbiste. Ils avaient délibérément laissé les rebelles prendre la fortification nord en s'abstenant de la protéger sérieusement afin de l'incendier et de tuer un maximum d'assaillants en un minimum de temps. Toutefois, cela ne les sauva pas car ils n'avaient pas prévu l'attaque contre la porte sud, qui réussit à merveille et moins d'une heure plus tard la garnison umbiste qui défendait le camp était anéantie.

Dans le camp éclairé par les édifices en flammes, les rebelles vidaient les entrepôts de nourriture en toute hâte.

Voyant qu'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants étaient cachés ou regroupés à l'écart dans le camp, Ihab demanda qui ils étaient à l'un des hommes avec qui il se trouvait.

Sans arrêter ce qu'il était en train de faire, l'homme lui fit comprendre qu'il s'agissait d'esclaves.

Ihab fit rapidement le tour du camp avec Keb et Omar et fut choqué de voir l'état de ces gens qui avaient l'air miséreux, démunis, et effrayés par les récents événements. Il chercha à communiquer avec eux, mais ce fut en vain, pas un son ne sortit de leurs bouches, et chaque fois qu'il s'adressait à une personne en particulier, celle-ci gardait le regard fixé au sol, sans doute un réflexe de soumission instauré par les Umbistes.

Jusqu'à présent, Ihab avait toujours eu le sentiment que les Umbistes n'étaient pas très tendres avec les hommes et les femmes qui leur servaient d'esclaves, mais il ne s'attendait pas à un tel dénuement. Finalement, en repensant à la vie qu'il menait au Caire, il réalisa à quel point il était un privilégié par rapport à ces pauvres hères.

Voyant arriver l'homme en marron, Ihab s'avança vers lui pour lui demander ce qu'il allait advenir des esclaves. L'homme était pressé et lui fit comprendre en quelques secondes qu'il ne pouvait et ne ferait rien pour eux.

Ihab lança un dernier regard vers les malheureux, apparemment aussi nombreux que devaient l'être les Umbistes eux-mêmes dans le camp, et repartit avec Keb et Omar pour aider au transport de la nourriture, car malgré leur désir de venir en aide aux esclaves, il ne vit pas ce qu'il pouvait faire pour eux.

Une heure plus tard, les échelles avaient été coupées en deux et attachées entre elles pour former de grands paniers rectangulaires dont on avait tapissé les parois de feuilles pour transporter la nourriture jusqu'aux différents villages.

Juste avant de partir, le chef de l'expédition fit le point et ne compta que trente-huit hommes sur les cinquante qu'il avait au départ. Douze avaient péri dans l'enfer des flammes umbistes et les hommes murmurèrent une prière pour leurs amis disparus. Mais le temps leur manquait pour les mettre en terre et le groupe repartit aussitôt pour le village.

Au petit matin, lorsque l'homme en marron pensa qu'ils étaient hors d'atteinte, il fit arrêter la marche et installer le camp. Épuisés par la journée de la veille autant que par la nuit de combat et de marche, les hommes s'effondrèrent sur le sol. Puis, après avoir pris un peu de repos, ils préparèrent un bon repas et installèrent les filets qui servaient à dormir.

Ihab en fit de même et après avoir appris qu'ils ne partiraient pas avant le lendemain, il se restaura rapidement, se coucha, et dormit du sommeil du juste jusqu'au milieu de l'après-midi.

En se réveillant, comme Keb et Omar dormaient encore, il entreprit de faire quelques pas pour se dégourdir les jambes. Chemin faisant, il croisa le chef de l'expédition qui était assis, pensif, sur une veille souche d'arbre.

Ihab s'approcha pour manifester sa présence et lui demanda d'un signe s'il pouvait le déranger. L'homme leva la tête et l'invita à venir s'asseoir près de lui.

Mais avant même que Ihab ne commence à s'exprimer par signes et par dessins, l'homme en marron prit la parole afin de se présenter et lui révéla qu'il s'appelait Vitcho. Ihab en fit de même,

mais Vitcho lui fit comprendre qu'il le savait déjà. Puis leur discussion commença, si tant est que l'on puisse appeler « discussion » cette étrange suite de signes et de dessin.

Ihab demanda à Vitcho pourquoi ils n'étaient pas venus en aide aux esclaves du camp umbiste, ne serait-ce qu'en les emmenant avec eux.

En fait, expliqua Vitcho, leur village était déjà à sa taille maximale. Au-delà, ils risquaient de se faire repérer par les Umbistes et de se faire massacrer. De plus, une augmentation du nombre d'habitants entraînerait une multiplication des attaques contre les camps umbistes pour se ravitailler, et donc un plus grand nombre de pertes – ce qui, à la longue, ramènerait la population du village à sa taille initiale.

Vitcho ajouta qu'il y avait aussi un risque de ramener des espions umbistes parmi les esclaves qu'ils auraient libérés. Et de toute manière, la seule façon pour les esclaves de devenir libres était de s'enfuir dans la forêt avec les provisions qu'ils laissaient à chaque attaque, et de fonder leurs propres villages.

Mais cela n'arrivait que très rarement, et sur les trois dernières fois où cela s'était produit, deux des trois villages avaient été détruits par les Umbistes et la population massacrée pour l'exemple. Ils ne gardèrent que quelques survivants à titre de témoins : en racontant leur calvaire à ceux qui auraient la même idée, les rescapés pourraient décourager ainsi toute tentative de révolte.

Ihab comprit fort bien les difficultés qu'il y avait, pour les hommes libres, à vouloir venir en aide à leurs frères esclaves, mais il continuait à penser qu'il fallait encore creuser la question. Cependant, après avoir quitté Vitcho et y avoir réfléchi plus d'une heure durant, il n'entrevoit toujours aucune solution.

Lorsqu'il fut rejoint par Keb et Omar, la seule issue qu'il avait trouvée était de réunir au sein d'une seule et même armée les rebelles des forêts et les hommes des villes voisines soumis aux Umbistes pour combattre les tyrans.

Mais en y réfléchissant d'un peu plus près, il réalisa que ce plan était exactement celui qu'il avait voulu mettre en place dans son pays, et pour lequel il s'était lamentablement fourvoyé. Ihab comprit ce jour-là que les hommes préféreraient protéger le peu qu'ils avaient plutôt que de se battre pour ce à quoi ils avaient droit. Il consulta Keb et Omar sur la question qui l'obsédait, mais à la fin de la journée leurs trois esprits n'avaient pas réussi à venir à bout du problème.

À la tombée de la nuit, Ihab, Keb et Omar prirent place dans le grand cercle que les hommes avaient formé pour prendre leur repas. Celui-ci se déroula dans une étrange ambiance, entre la satisfaction de la mission accomplie et la tristesse due à la perte des amis.

Juste après le repas, tout le monde se coucha, y compris Ihab, qui pourtant avait tout sauf sommeil. Mais Vitcho lui avait fait comprendre qu'ils partiraient très tôt le lendemain matin pour retourner au village, et qu'ils ne pourraient se permettre la moindre halte.

Ihab se tourna et se retourna dans le filet tendu, qu'il avait entendu les hommes du village appeler « hamac », sans trouver le sommeil. Le sort réservé aux esclaves ne cessait de le hanter, et lorsqu'il finit par s'endormir, l'heure du réveil était pratiquement arrivée...

En mettant un pied à terre, Ihab sentit que la journée serait longue et difficile.

Au moment du départ, Ihab et Omar se portèrent volontaires pour être de ceux qui allaient porter les provisions, car jusqu'à présent ils n'avaient pas participé à la vie du groupe. Aucun d'eux n'avait monté la garde la nuit, ni préparé les repas. Keb se montra raisonnable et voyant que Ihab et Omar étaient déjà lourdement chargés, pour une fois, il fit l'effort de porter ses affaires et son épée.

Toute la journée, ils marchèrent à un rythme soutenu, et lorsque la nuit fut à nouveau noire, ils franchirent la barrière d'arbres qui donnait sur le village.

Après avoir déposé la nourriture avec les autres sous l'auvent de la paillote, Ihab, Keb et Omar allèrent se coucher dans l'habitation qui leur avait été affectée et où Sarah, Caloa et Souzaneska dormaient à poings fermés.

Au petit matin, Ihab fut réveillé par Caloa qui était folle de joie de retrouver son amoureux.

Comme il insista pour qu'on le laisse dormir, la jeune femme le laissa se reposer en lui reprochant sans rancune de ne pas avoir manifesté plus de joie en la revoyant et sortit avec Sarah et Souzaneska qui demandait pourquoi les garçons étaient malades.

En début d'après-midi, Caloa entra dans la maison où dormaient toujours Ihab, Keb et Omar, et les réveilla sans ménagement.

– Allez, debout là-dedans, commença Caloa, votre présence est demandée pour une espèce de cérémonie au centre du village. Je tiens à vous signaler que de tous les hommes rentrés cette nuit, vous êtes les seuls à dormir encore.

Une fois Caloa ressortie de la maison, Ihab prit son courage à deux mains et se leva péniblement, car toutes ses articulations lui faisaient mal. Puis il obligea Keb et Omar à en faire autant et, après s'être assurés qu'ils étaient présentables, ils sortirent à leur tour et se dirigèrent vers la place du village, lieu qu'ils présumaient être le plus approprié pour la cérémonie dont Caloa leur avait parlé.

En arrivant aux abords de la place, Ihab constata que tous les habitants du village devaient s'y trouver et il s'adossa contre un mur avec Keb et Omar en attendant que la cérémonie commence (et surtout finisse !) pour pouvoir retourner se reposer.

En les apercevant non loin de la place, Couhintana, toujours vêtu de sa couverture multicolore, fit signe aux trois hommes de le rejoindre, puis il les aligna avec les autres membres de l'expédition devant lesquels était disposée toute la nourriture qu'ils avaient rapportée.

Il s'ensuivit un discours auquel ils ne comprirent rien, mais lorsque le ton se faisait grave, Ihab se douta qu'il parlait des hommes qui étaient morts pour la cause – lorsqu'il était plus gai et que la population applaudissait, ils devaient honorer leur bravoure.

Pour finir, Couhintana présenta à chacun des trois hommes une copieuse ration de nourriture et leur donna l'accolade en guise de remerciement. Ihab remercia Couhintana à son tour et regarda les provisions en se disant qu'il y avait là au moins dix jours de vivres pour tout son groupe.

Après la cérémonie, Ihab et Omar emportèrent les provisions dans une des nacelles de transport qui avaient été fabriquées avec les échelles après la bataille contre le camp umbiste, jusqu'à leur habitation où Ihab fit aussitôt une petite réunion avec tout le groupe.

Il leur fit part de son souhait de repartir dès le lendemain matin pour atteindre ce qu'ils appelaient le Domaine des Dieux, puis il leur fit un bref récapitulatif des dernières analyses de Keb, qui estimait que l'endroit se trouvait à cinq jours tout au plus.

Cette nouvelle sembla réjouir tout le monde, même si Keb eût préféré partir deux ou trois jours plus tard afin de récupérer un peu plus.

Une fois la réunion terminée, Ihab, Keb et Omar prirent encore un peu de repos pendant que Caloa, Sarah et Souzaneska retournaient au centre du village où se déroulait une petite fête.

En fin de journée, Ihab ressortit de la maison à la recherche de Couhintana pour lui annoncer qu'ils partiraient le lendemain matin. Après avoir cherché un moment au milieu du village, où les réjouissances semblaient ne jamais devoir prendre fin, Ihab trouva enfin Couhintana aux abords de la paillote.

Avec son accord, il s'installa près de lui et lui exprima comme il put leur intention de partir le lendemain matin.

Couhintana fut désolé d'apprendre leur départ et serra la main de Ihab en le remerciant pour leur participation à l'expédition, puis il lui souhaita bonne chance.

Alors que Ihab s'était levé pour prendre congé, Couhintana se leva à son tour, attrapa le jeune homme par l'épaule et le conduisit dans une sorte de hangar. Là, il lui montra différentes plantes et fruits qu'ils pourraient trouver en forêt et qui étaient comestibles.

Ihab le remercia à nouveau, d'autant qu'il avait précisément songé à l'interroger sur le sujet, mais la barrière de la langue l'avait contraint à renoncer.

Chemin faisant jusqu'à la petite maison où il résidait avec ses amis, Ihab rencontra Vitcho qui revenait de la fête. Ils s'installèrent un moment afin de communiquer plus facilement, car Vitcho semblait avoir abusé d'un breuvage alcoolisé, puis Ihab lui fit comprendre qu'il partait le lendemain. Vitcho sembla s'en attrister, mais dans son état, il était difficile de se faire une idée précise de ce qu'il éprouvait. Puis il tenta de lui expliquer quelque chose que Ihab ne parvint pas à comprendre et lui tendit un petit poignard en lui donnant une tape amicale sur l'épaule. Enfin, au prix de visibles efforts, il se releva et repartit en chancelant, vraisemblablement vers le lieu où il résidait.

Ihab rejoignit alors la maison où il s'offrit un bon repas en compagnie de ses amis, puis ils se couchèrent afin de reprendre le plus de forces possible pour affronter les jours qui allaient venir.

Malgré une certaine fatigue, Ihab ne parvenait pas à trouver le sommeil, car il était préoccupé par deux choses : Souzaneska et le Domaine des Dieux.

Devant la gentillesse des gens de ce village, Ihab se demandait s'il n'était pas plus prudent de laisser Souzaneska à leurs bons soins. Certes, comme tous les autres, il s'était attaché à la petite fille, mais il fallait penser à l'intérêt de l'enfant. Après avoir tourné et retourné le problème dans sa tête, il se dit que la vie dans ce village était aussi dangereuse que la leur, car ils n'étaient pas à l'abri d'une attaque umbiste. Quelques secondes plus tard, sa décision était prise : il garderait Souzaneska avec eux.

Puis ses pensées se tournèrent vers le Domaine des Dieux. Lorsqu'il se trouvait en Égypte, les théories de Keb lui semblaient

invraisemblables. Mais après un vote à la majorité, et n'ayant rien de plus judicieux à faire, il avait entrepris de tenter le voyage. Chemin faisant, comme les autres il avait commencé à espérer, et après avoir traversé l'océan, les théories de Keb ne lui semblaient plus aussi farfelues. Mais maintenant qu'ils touchaient presque au but, il n'y croyait quasiment plus, peut-être pour ne pas être déçu. Après avoir agité un bon moment tant de pensées contradictoires, son esprit commença à se brouiller et il finit par s'endormir.

Ce fut une nuit très agréable, et lorsque, en sortant le dernier de la maison, Ihab en referma la porte, il ne put s'empêcher de penser qu'ils allaient regretter le petit confort de cette habitation, surtout en sachant qu'ils passeraient les prochains jours à la belle étoile.

Non loin de la maison les attendaient Couhintana, Vitcho et un certain nombre d'habitants du village. Ils venaient leur faire leurs adieux et Ihab fut étonné de voir à quel point Caloa, Sarah et Souzaneska avaient fraternisé avec la population durant leur expédition, car bon nombre de personnes qu'il n'avait encore jamais vues – certaines avec la larme à l'œil – remettaient aux filles de petits objets en souvenir.

À l'issue de la cérémonie des petits cadeaux féminins, Couhintana et Vitcho s'avancèrent avec à la main plusieurs sacs qui contenaient trois arcs, des flèches, trois épées courtes à larges lames et six hamacs.

En voyant les hamacs, Ihab serra Couhintana dans ses bras pour le remercier, grâce à lui ils allaient pouvoir dormir en forêt avec un minimum de confort.

Après les avoir remerciés une dernière fois pour leur hospitalité, Ihab, Keb, Omar, Caloa, Sarah et Souzaneska partirent vers la forêt en faisant de grands signes aux habitants du village.

Pendant que Keb sortait l'objet au point rouge de sa poche pour établir la direction à prendre, Ihab se tourna vers les trois filles et leur demanda si elles voulaient rester au village. Le spectacle de leurs adieux chaleureux avec les habitants qu'elles venaient de quitter lui fit soudain réaliser qu'elles auraient peut-être préféré arrêter là leur voyage et retrouver une vie plus confortable.

Mais la réaction de Caloa le dissuada d'approfondir le sujet et se retournant pour éviter les foudres de la jeune femme, qui crut à une nouvelle tentative d'abandon, il avança à grands pas dans la direction que Keb venait d'indiquer.

Bien que le tout début du voyage eût plutôt mal commencé, la suite fut plus détendue, et même agréable. Le groupe avançait au son de la voix cristalline de Souzaneska qui, perchée sur les épaules d'Omar, chantait une petite comptine qu'elle avait apprise avec d'autres enfants de son âge au village qu'ils venaient de quitter.

Ihab et Keb portaient les provisions dans la nacelle, puis deux heures plus tard Ihab, Ket et Sarah prirent la relève et en fin de journée ce fut au tour de Ihab, Sarah et Caloa – Keb se portant tout juste lui-même.

Peu avant la nuit, on monta le camp, ce qui se résuma pratiquement à attacher les hamacs aux arbres. Même si les filles regrettaient l'absence d'un toit, elles ne purent s'empêcher de reconnaître qu'il était tout de même plus confortable de dormir dans ces filets plutôt que sur le sol humide de la forêt.

Comme chaque fois qu'ils se trouvaient en terrain inconnu, une personne montait la garde durant la nuit, et comme le voulait la tradition, c'était Omar qui s'y collait le premier pendant que les autres allaient se coucher.

Comme les grands arbres de la forêt arrêtaient la majeure partie des rayons du soleil, Ihab avait tendance à se lever un peu plus tard, ce qui retardait d'autant le départ du groupe. Il demandait bien à Keb de les réveiller pendant qu'il montait le dernier tour de garde, mais celui-ci était si occupé à faire toutes sortes de calculs qu'il n'aurait rien remarqué même si s'étaient levés deux soleils.

Les deux jours suivants, en dehors du lever tardif, il ne se passa rien qui pût ralentir leur marche et la bonne humeur qui les habitait. Ils eurent même la chance de rencontrer sur leur route un

bosquet de bananiers ployant sous les régimes de fruits qui firent le régal de tous, et surtout de Souzaneska.

Au matin du quatrième jour, les choses devinrent sérieuses, car selon Keb, ils devaient rencontrer leur objectif durant cette journée ou la suivante. Du matin jusqu'au soir, Keb avança l'objet au point rouge à la main, attendant qu'il indique une autre direction, ce qui selon lui aurait été le signe qu'ils étaient tout proches. Mais Ihab le soupçonnait aussi d'utiliser cette excuse pour éviter la corvée de portage... Toutefois, comme Caloa et Sarah ne semblaient pas se plaindre de le remplacer, Ihab se dispensa de tout commentaire.

Lorsque la lumière commença à manquer dans les sous-bois, Ihab fit arrêter le groupe et établir le camp. Keb semblait surexcité et ne cessait de répéter qu'ils n'étaient plus très loin.

Pendant le repas du soir, chacun exposa sa vision de ce qu'ils allaient vraisemblablement trouver le lendemain.

Pour Souzaneska, c'était un endroit plein de canne à sucre et de bateaux – à l'évidence, leur voyage en bateau lui avait bien plu.

Sarah imaginait un lieu haut en couleur, aux fleurs odorantes et aux arbres couverts de fruits.

Pour Caloa, un souffle de vent ferait tinter une douce mélodie dans un paysage de vertes collines bordées par une mer bleu azur.

Omar y était indifférent, et manquait d'imagination : il passa donc son tour.

Keb pour sa part pensait que les dieux ne leur permettraient pas d'entrer dans leur domaine. Il s'attendait à se trouver dans une pièce, une sorte d'antichambre, où il pourrait demander de l'aide et leur poser un certain nombre de questions auxquelles les dieux se réserveraient le droit de répondre ou ne pas répondre.

Ihab ne souhaitant pas démoraliser le groupe par une vision négative déclara seulement qu'il s'attendait à quelque chose de très beau et lumineux.

Dès que le repas fut fini, tout le monde se coucha, impatient d'être au lendemain, sauf Omar qui en aurait bien fait autant mais qui devait prendre le premier tour de garde.

Le lendemain matin, dès que les premiers rayons de soleil percèrent le feuillage des grands arbres, Keb réveilla tout le monde avec si peu de ménagement que son propre frère tenta de l'assommer avec une branche qu'il avait attrapée depuis son hamac.

Comme la veille, Keb prit la tête de l'expédition, l'objet au point rouge à la main et ne s'embarrassant de rien d'autre. Il focalisait tellement son attention sur sa boussole d'ouest qu'il faillit à plusieurs reprises tomber par terre en se prenant le pied dans une racine qui sortait du sol ou buter contre un arbre.

Malheureusement, à la fin de la journée, la boussole qui devait par un changement de direction indiquer la fin de leur quête restait obstinément braquée vers l'ouest, ce qui déconcerta Keb et déçut les autres.

Ihab s'attendait à ce résultat depuis leur départ du village de Couhintana, mais il préféra ne faire aucun commentaire et suivre les directives de Keb, qui était persuadé qu'ils découvrirait le Domaine des Dieux le lendemain en continuant vers l'ouest.

Malgré cette journée infructueuse, tout le monde semblait convaincu que le bout du chemin n'était pas loin et ils se couchèrent sans préoccupations particulières, surtout Ihab, qui savait les provisions suffisantes pour tenir encore huit jours, notamment grâce aux bananes qu'ils avaient cueillies en cours de route.

Le lendemain matin, Keb réveilla la petite troupe aux premiers rayons du soleil, mais cette fois sans fanfare – inutile d'exciter le courroux de son frère, mais Ihab supposait aussi que l'échec de la veille avait semé un petit doute dans son esprit.

Lorsque tout le monde fut prêt, Keb reprit sa position en tête de l'expédition, son objet fétiche à la main, puis, d'un ample mouvement, il indiqua la direction à suivre. Mais au moment du départ, Ihab l'appela et lui demanda de l'aider à porter les provisions d'un ton qui ne souffrait aucune contestation.

Keb s'exécuta et tous se mirent en route dans la bonne humeur. Au bout d'une heure de marche, Keb réclama une pause pour

consulter son objet, qu'il avait mis dans sa poche car ses deux mains étaient occupées à porter les provisions.

Keb regarda la boussole d'ouest quelques secondes puis traça des chiffres sur le sol. Pendant ce temps, les autres s'étaient assis et Souzaneska invita Sarah et Caloa à prendre place à côté d'elle sur une belle pierre bien plate qu'elle avait trouvée.

Au bout d'un quart d'heure, Keb releva la tête et annonça qu'il fallait continuer dans la même direction. Ihab lui fit comprendre du regard qu'il devait continuer à porter les provisions, et une fois tout le monde debout et Souzaneska confortablement installée sur les épaules d'Omar, le groupe se remit en route.

À midi, pendant le repas, Keb sortit discrètement l'objet au point rouge de sa poche, ce qu'il n'avait plus fait depuis leur première pause du matin pour éviter le regard noir de Ihab, et poussa un cri.

– Elle a changé de direction ! s'exclama-t-il en sautant sur place. Puis il leur montra l'objet, mais si vite que personne n'eut le temps de le voir.

– Bien, reprit Ihab d'un ton qui incitait au calme, mais qu'est-ce que ça veut dire ?

– Cela veut dire, répondit Keb à peine calmé, qu'il faut aller par là.

En voyant Keb indiquer la direction opposée à celle qu'ils suivaient depuis plusieurs jours, Ihab se sentit soudain découragé. Néanmoins, en y repensant, il réalisa que cette aventure était presque terminée puisque, d'après Keb, un changement de direction de l'objet au point rouge ne pouvait signifier qu'une chose : la fin du voyage – et la fin du rêve pour tous...

Après un repas écourté, les marcheurs revinrent sur leurs pas, menés par un Keb surexcité, l'objet au point rouge à la main, libéré du fardeau des provisions par Caloa et Sarah.

Quelques heures plus tard, l'objet changea à nouveau de direction et après avoir fait le tour d'une petite colline d'une cinquantaine de mètres de haut, la boussole d'ouest à la main, Keb affirma que ce qu'ils cherchaient se trouvait dans ce monticule.

À cette annonce, tous levèrent la tête et découvrirent, un peu déçus, une petite colline couverte d'arbres et de buissons.

Lorsque Souzaneska invita Sarah et Caloa à venir s'asseoir avec elle sur ce qu'elle appelait « sa pierre », Keb observa plus attentivement les alentours et reconnut le lieu où ils avaient fait leur première pause le matin.

– Mais nous sommes exactement à l'endroit où nous nous sommes arrêtés ce matin ! s'exclama-t-il en prenant les autres à témoin.

– Bon, ça va, répondit Ihab qui avait déjà noté, c'est ma faute, je n'aurais pas dû te dire de ranger ton machin qui fait des points rouges.

– Mais non, Ihab, tu ne comprends pas, reprit Keb, la joie au cœur, c'est un signe !

– Si tu veux, répondit Ihab, mais maintenant, il nous faudrait un signe qui nous dise quoi faire.

– Tu n'auras pas besoin de signe pour ça, reprit Keb, la porte qui donne accès au Domaine des Dieux est sur cette colline, il nous faut simplement trouver le moyen d'y pénétrer.

– C'est drôle, rétorqua Ihab, mais tu viens de dire très précisément ce que j'espérais que tu ne dirais pas. Keb, as-tu remarqué que nous ne sommes pas cinquante, et bien équipés, comme à Sakkarah ? Il nous faudrait des mois pour venir à bout de cette colline, et il ne nous reste que quelques jours de vivres.

Keb demanda à Ihab de le laisser étudier le problème, et à peine eut-il terminé sa phrase qu'il se précipita vers la pierre où étaient assises les trois filles, les fit lever et s'exclama :

– Mais c'est bien sûr !

Puis il s'élança vers la colline et l'observa de plus près en plusieurs endroits, prélevant un peu de terre ici, arrachant de petites racines là, puis il redescendit vers les autres, qui le regardaient comme s'il avait perdu la raison.

– Que voyez-vous en regardant cette pierre ? demanda Keb, un grand sourire aux lèvres.

Après quelques réponses parfaitement dépourvues d'inspiration (« une pierre » pour Ihab, ou « ma pierre » pour Souzaneska), Keb reprit la parole :

– En effet, c'est une pierre, mais une pierre de taille, et lorsque je suis allé voir la colline de plus près, j'ai découvert qu'elle était constituée de cette même pierre de taille. Nous ne sommes pas devant un simple monticule de terre, mais devant une pyramide et, pour être précis, une pyramide à degrés.

À ces mots, tout le monde se précipita vers la colline pour vérifier les dires de Keb, qui se faisait un plaisir de leur montrer les endroits qui justifiaient ses affirmations. Seul Ihab était resté en retrait, espérant qu'il ne faudrait pas, comme à Sakkarah, démonter toute la pyramide pour trouver le point d'accès.

Comme la journée touchait à son terme, Ihab rappela ses compagnons pour monter le camp et préparer le repas du soir.

Jusque-là, Ihab avait gardé pour lui son opinion sur le démontage de la pyramide, mais alors qu'ils mangeaient, la question fut mise sur le tapis.

Omar était enthousiasmé à l'idée de démonter la pyramide, mais Keb, qui semblait avoir réfléchi à la question, livra sa vision des choses.

– J'ai bien observé la pyramide, commença-t-il, et je n'arrive pas à définir si ce sont les pierres de l'édifice qui retiennent les arbres... ou les racines des arbres qui maintiennent les pierres en place. Quoi qu'il en soit, si l'un des deux éléments venait à être retiré, l'autre s'écroulerait obligatoirement.

Ihab trouva le raisonnement de Keb très judicieux, et au moment d'aller se coucher, il commença à se demander si, au fond, il n'avait

pas été un mauvais chef. Car depuis le début, c'était Keb qui faisait avancer le groupe et maintenait le moral, contrairement à lui, qui ne faisait preuve que de pessimisme. Cela ne l'empêcha pas pour autant de s'endormir, car il se promit d'être plus positif dorénavant, et se félicita d'avoir un ami aussi compétent.

Le lendemain matin, le groupe fut réveillé par le bruit d'un éboulis que Keb avait provoqué en grimpant sur la pyramide. Par chance, Keb n'avait pas roulé avec les blocs, et il ne fut quitte que d'une belle frayeur. Néanmoins, l'incident démontra, s'il en était encore besoin, que la structure était très instable et qu'il ne manquait pas grand-chose pour que tout s'écroule.

Après le petit-déjeuner, tout le monde avait récupéré – Keb de sa panique face à l'éboulement, les autres de leur réveil en sursaut.

Prudemment, avec l'aide de Ihab et Omar, Keb remonta sur la pyramide et observa attentivement l'endroit de l'éboulement. Les blocs qui avaient glissé jusqu'en bas avaient laissé une vaste ouverture surplombée par un arbre immense qui, en équilibre, ne tenait plus que par la moitié de ses racines. Comme il s'y attendait, Keb trouva du remblai sous les blocs qui étaient tombés (cela faisait partie des méthodes de construction des pyramides mayas), mais il ne s'attendait pas à trouver, sous ces gravas, les structures d'une autre pyramide !

Impatient de découvrir la seconde pyramide enfouie sous la première, Keb suggéra d'attacher plusieurs de ces longues lianes qui abondaient dans la forêt à l'arbre en équilibre pour provoquer un gros éboulement. D'après ses estimations, cela devait mettre au jour une bonne partie de la pyramide enfouie.

Après avoir attaché deux lianes robustes au tronc en équilibre et s'être éloignés au maximum, Ihab, Keb et Omar commencèrent à tirer. Bien que l'arbre ne semblât plus tenir, ils durent s'y prendre à trois reprises pour le faire tomber, provoquant l'éboulement tant attendu et qui, sur deux des côtés de la pyramide, emporta d'autres arbres, lesquels affaiblirent encore la structure, qui glissa au plus

bas. Pris par la vitesse de leur chute, certains blocs roulèrent à plus de vingt mètres de la base de la pyramide.

L'éboulement dégagait une telle poussière que tout le monde dut reculer d'une bonne centaine de mètres, et il fallut attendre plus d'un quart d'heure que les particules en suspension soient retombées pour discerner le résultat.

En voyant réapparaître la pyramide, le visage de Keb s'illumina. Non seulement son objectif était atteint, mais en plus il dépassait largement ses espérances. La seconde pyramide était entièrement découverte sur deux côtés, et à moitié dégagée sur les deux autres.

Face à eux s'élevait un grand escalier pentu qui montait jusqu'au sommet de la nouvelle pyramide, et qui devait faire un peu moins de quarante mètres.

Ihab et Keb entreprirent de gravir les escaliers et montèrent jusqu'au sommet de l'édifice avec la plus grande prudence, car la pyramide ne semblait plus très stable elle non plus. Des racines d'arbres s'étaient insinuées jusqu'aux pierres de cette seconde pyramide et, en tombant, en avaient affaibli la structure.

Sur le plateau carré du sommet subsistaient quelques vestiges d'un ancien temple qui avait certainement été démoli avant d'être recouvert par la nouvelle pyramide.

Une fois au centre du plateau, Keb sortit l'objet au point rouge de sa poche et remarqua que le point avait cessé de clignoter pour rester allumé en permanence. Il fit un pas à gauche et le point se remit à clignoter en indiquant l'est. Il revint au centre et fit un pas à droite : le point rouge se remit à clignoter en indiquant l'ouest. Il en fit de même en avant et en arrière, et chaque fois l'objet au point rouge lui indiquait la direction opposée à son déplacement.

– Il n'y a plus de doute, s'exclama Keb, nous nous trouvons au-dessus de la porte qui mène au domaine des dieux. Il nous faut trouver un passage ou démolir cette pyramide.

– Si nous pouvions trouver un passage, je préférerais, répondit Ihab, démolir cette pyramide risque d'être plus difficile que pour la première.

– Peut-être pas, reprit Keb. Nous pourrions attacher les lianes aux racines qui sortent entre les pierres, la structure est suffisamment instable pour que cela provoque un autre éboulement.

Après plus d'une heure à chercher un hypothétique passage, la décision fut prise de tenter un second éboulement qui pourrait détruire une grosse partie de la seconde pyramide.

Omar attacha solidement leur plus grosse liane à une grosse racine qui dépassait de la structure de l'édifice, à un endroit que Keb considérait comme particulièrement instable.

Ihab donna le signal, et Keb, Omar et lui tirèrent de toutes leurs forces sur la liane à trois reprises sans provoquer quoi que ce soit.

À la quatrième tentative, Caloa et Sarah insistèrent pour renforcer le dispositif et prirent la liane à la suite de Keb. Dès qu'ils se mirent à tirer en y mettant toutes leurs forces, la racine à laquelle était attachée la liane se rompit et tout le monde tomba sur les fesses.

Omar remonta sur la pyramide et attacha la liane à une racine voisine de la première, puis tout le monde se remit à tirer. Après avoir réussi à faire avancer la liane de quelques centimètres, brutalement, la racine se dégagea du mur dans lequel elle se trouvait en arrachant les blocs qui la bordaient. Quelques secondes durant, ce fut la déception, car malgré le trou non négligeable qu'ils avaient fait dans la pyramide, rien ne s'effondra. Mais soudain, alors que Keb venait de faire un pas en avant, quelques blocs cédèrent, provoquant s'effondrement d'une partie de la pyramide.

Comme la première fois, un nuage de poussière se forma et ils durent attendre qu'il se soit dispersé pour apercevoir leur œuvre.

L'attente ne fut pas longue, et après quelques minutes, ils purent examiner le résultat. La seconde pyramide était détruite à presque cent pour cent sur une des faces, et au tiers sur les trois autres. Sous une épaisse couche de remblai pointait une troisième pyramide coiffée d'un petit temple carré qui culminait à une douzaine de mètres, le tout en excellent état. Contrairement aux deux autres, sa surface était lisse et ne portait aucun bas-relief.

Le groupe passa le reste de la journée à dégager le remblai qui était constitué de terre et d'une multitude de pierres et de tessons de poterie.

Lorsque la lune fit place au soleil, Ihab décréta l'arrêt du travail, malgré l'insistance de Keb qui voulait continuer avec des torches, puis ils prirent leur repas et, épuisés par cette journée qui les avait éprouvés physiquement, ils allèrent immédiatement se coucher.

Juste avant de rejoindre son hamac, alors qu'Omar prenait le premier tour de garde, Ihab s'approcha de Keb et lui interdit de s'approcher de la pyramide pendant son tour de garde, espérant ainsi échapper à un nouveau réveil en sursaut.

Au petit matin, en ouvrant les yeux, Ihab chercha immédiatement Keb du regard, puis voyant qu'il était assis par terre à bonne distance de la pyramide, il s'accorda quelques minutes de repos supplémentaires. Mais dans la minute qui suivit, Keb se mit à entrechoquer deux épées entre elles en annonçant qu'il était l'heure de se réveiller.

Omar chercha quelque chose à jeter sur son frère pour le faire taire, mais il ne trouva rien à portée de mains. Ihab en aurait bien fait autant, mais il savait qu'il était l'heure de se lever et finit par s'extraire de son hamac avec une telle souplesse qu'il se retrouva

affalé par terre, accablé à l'idée que cette journée allait être particulièrement difficile.

Quand tout le monde fut debout, ils eurent l'agréable surprise de trouver le petit-déjeuner préparé et installé à la place où chacun devait le prendre.

Ihab, qui espérait commencer la journée tranquillement, comprit que Keb avait décidé d'attaquer au plus tôt les fouilles du temple dégagé la veille et son sentiment que la journée allait être difficile en fut encore renforcé.

Une demi-heure plus tard, Keb, Ihab, Omar et Caloa grimpaient au sommet de la troisième pyramide, où se trouvait un petit temple carré fermé par une porte de pierre à double battant de deux mètres de haut et d'un mètre de large. Seule Sarah était restée au camp pour garder Souzaneska.

Après avoir vainement essayé de pousser les vantaux, Keb en conclut qu'il fallait les tirer. Mais il y avait un problème : ils étaient lisses et il n'y avait pas la moindre poignée. Omar tenta de faire passer son épée entre les deux portes pour faire levier, mais l'espace entre les deux vantaux était si fin qu'une feuille de papier n'aurait pu s'y insérer.

Pendant que Keb réfléchissait à un moyen de régler le problème, Omar descendit un peu plus bas pour prendre un gros bloc de pierre, et la jeta violemment au milieu de la porte de droite.

Le bruit du choc les fit tous sursauter, même Ihab et Caloa qui avaient suivi Omar dans sa manœuvre.

En voyant dévaler le long des escaliers un morceau de pierre plate correspondant à la moitié de la porte, Ihab sut qu'Omar avait réussi et après avoir repoussé de leurs mains la poussière soulevée par le choc, tout le monde s'avança vers l'entrée du temple pour voir le résultat. La porte de gauche était intacte, mais la porte de droite s'était brisée en deux, laissant apparaître un trou sombre sur la partie supérieure qui avait glissé au pied de la pyramide.

Alarmée par le vacarme, Sarah rejoignit l'équipe en tenant Souzaneska dans ses bras et, malgré l'insistance de la petite fille, elle refusa de la poser par terre de peur qu'elle ne tombe.

Ihab tira vers lui le vantail droit de la porte pendant que Keb et Omar faisaient pivoter le vantail gauche. La faible lumière qui s'insinuait sous les grands arbres de la forêt envahit faiblement le temple, permettant aux explorateurs de voir qu'il ne contenait rien, sinon des murs de pierre lisse, exactement comme sur l'intérieur.

À la demande de Keb, Omar descendit au camp prendre un des flambeaux dont ils se servaient durant leur garde la nuit et revint avec pour apporter un nouvel éclairage sur le site. Mais cela ne leur apprit rien de plus.

Keb sortit alors l'objet au point rouge de sa poche et commença une étrange danse qui allait de droite à gauche et d'avant en arrière, à la suite de laquelle il déclara que le lieu qu'il cherchait se trouvait sous ses pieds.

À peine avait-il montré ses pieds que Sarah, qui tenait toujours Souzaneska dans ses bras, fit remarquer que Keb avait les pieds au-dessus d'un petit trou circulaire.

Keb fit un pas de côté et après une étude plus approfondie, éclairé par le flambeau, il déclara que la dalle sur le sol, qui faisait un peu moins de deux mètres de long sur un mètre de large, avec un trou de dix centimètres de diamètre en son milieu, était une porte.

En entendant les conclusions de son frère, Omar sortit du temple et en revint avec une pierre dans l'intention de la briser comme la première. Mais Keb lui conseilla plutôt de trouver une branche de bois solide d'une longueur de deux mètres et de dix centimètres de large. Omar saisit son épée et repartit aussitôt.

Pendant ce temps, Ihab demanda à Keb ce qui lui permettait de dire qu'il s'agissait d'une porte. En guise de réponse, son ami demanda le silence, ramassa un caillou qu'il laissa tomber dans le trou de la pierre. Une seconde plus tard, on entendit résonner de petits bruits. Ihab et les filles venaient de comprendre qu'il y avait un espace vide sous le trou. Trouvant le jeu amusant, Souzaneska

demanda à Sarah de la laisser descendre pour jouer elle aussi à jeter des pierres dans le trou, mais elle essuya un nouveau refus.

Quelques minutes plus tard, Omar revint avec une branche fraîchement coupée et aux dimensions demandées par son frère. Keb la fit entrer dans le trou de la pierre, puis aidé de Ihab et Omar, ils firent levier pour faire basculer la pierre. Bien que le bois craquât à plusieurs reprises, menaçant de se rompre sous le poids de la pierre, ils réussirent au premier essai à soulever la pierre et à la faire glisser sur le côté.

En approchant le flambeau du trou qu'ils venaient de mettre au jour, Ihab remarqua que la pierre masquait un escalier qui semblait descendre dans le cœur de la pyramide.

Après avoir allumé une seconde torche, le petit groupe descendit en file indienne le long de l'escalier. Dès que Ihab eut mis le pied sur la première marche, il indiqua aux autres que les marches étaient glissantes et leur recommanda de redoubler de prudence. Puis il reprit sa descente, suivi de Keb, Caloa, Sarah et Omar. Au bout de quelques mètres, l'escalier faisait un U et repartait dans l'autre sens pour conduire à une sorte de hall de trois mètres sur deux en bas des marches.

Face à eux, un bâti de pierre formant le contour d'une porte était obturé par une immense pierre lisse portant un petit cercle en son centre. Après s'être rapproché, Keb reconnut le double cercle qui était creusé sur les murs fermant la tombe de Sakkarah et testa la solidité de la pierre avec l'épée d'Omar. En donnant deux coups sur le bloc qui bouchait le passage, Keb obtint un étrange tintement, plus proche de celui d'un métal que d'une pierre. Il recommença et obtint le même son. Intrigué, il fit glisser ses doigts sur la surface de cette étrange porte et crut reconnaître une texture qui lui était familière.

Soudain, Keb se rappela l'objet au point rouge et le sortit de sa poche pour comparer les matières. Pendant qu'il touchait successivement la porte et l'objet, les autres s'étaient un peu reculés et le regardaient sans rien comprendre.

Au bout de quelques minutes, Keb s'adressa à eux.

– C'est la même matière, leur dit-il en montrant l'objet au point rouge et la porte.

– Bien, répondit Ihab, et comment l'ouvre-t-on ?

– Je n'en sais rien du tout, répondit Keb en se tournant vers la porte.

– Laissez-moi aller chercher un rocher, s'exclama Omar, et nous verrons bien si elle résiste.

– Non, dit aussitôt Keb, cette porte est faite d'une sorte de métal, tu ne pourrais pas la détruire ; de plus, si tu y parvenais, je ne pense pas que les dieux nous féliciteraient d'avoir détruit la porte de leur domaine.

– Il nous faut pourtant faire quelque chose, reprit Ihab, l'air est irrespirable ici.

– Je vais essayer de leur parler, répondit Keb en se tournant vers la porte.

La voix tremblant légèrement d'une émotion qu'il tentait vainement d'occulter, Keb prononça son adresse aux dieux :

– Je m'appelle Keb, nous avons trouvé un objet rond dans la tombe d'Osiris, et cet objet nous a conduits jusqu'à vous. Nous savons que votre temps est précieux et nous n'en abuserons pas, nous souhaiterions juste vous parler de choses très importantes.

À la suite de ce petit discours, tout le monde fit silence pour pouvoir entendre une éventuelle réponse ou le bruit caractéristique d'une porte qui s'ouvre. Mais rien ne se passa.

Alors que Keb observait, côte à côte, le symbole rond de la porte et le point rouge de l'objet, qui étaient de forme identique, Caloa s'avança et, prétextant qu'elle avait eu une idée, demanda à Keb de lui confier l'objet rond.

Après avoir montré quelque réticence, il finit par le lui donner et, d'une petite pression du doigt, la jeune femme enfonça l'objet au-dessus du symbole de la porte.

– Mais qu'as-tu fait, s'exclama Keb, maintenant il est coincé à l'intérieur, c'est vraiment...

S'interrompant dans son élan de colère, Keb regarda le point rouge de l'objet incrusté dans la porte devenir plus lumineux qu'il ne l'avait jamais été, au point d'éclairer de pourpre tout ce qui se trouvait devant celle-ci. Puis, dans un petit bruit grave, la porte s'écarta vers la gauche et disparut, laissant place à une cavité sombre suprêmement angoissante.

Ihab, qui tenait une torche, s'avança face aux ténèbres et se mit à espérer qu'ils étaient devant les portes du paradis et non celles de l'enfer.

Prenant son courage à deux mains, il fit franchir le seuil de la porte au flambeau et observa prudemment. Il ne vit rien d'extraordinaire, si ce n'est une espèce de long couloir de quatre ou cinq mètres qui paraissait mener à une autre porte. En mettant un premier pied dans la salle, Ihab remarqua que les murs, le plafond et le sol semblaient constitués de la même matière que la porte. N'ayant détecté aucun danger, il s'avança jusqu'au bout de la pièce, suivi de tout le groupe.

Ils restèrent quelques minutes à observer tout autour d'eux, sans rien trouver à regarder : la pièce ne contenait rien d'autre que les murs, le sol, le plafond et cette espèce de porte qui leur faisait face.

Soudain, avec le même petit bruit grave qu'elle avait fait en s'ouvrant, la porte se referma derrière eux en créant une certaine panique. Omar, qui était le plus près, avait bien tenté de la retenir, mais il était arrivé trop tard : ils étaient enfermés. Sarah commença à s'inquiéter, mais tenta de ne pas trop le montrer pour ne pas affoler la petite Souzaneska qui était toujours dans ses bras. Caloa, elle, s'était réfugiée auprès de Ihab qui n'était pas plus rassuré. Omar avait décidé d'agir et cherchait à enfoncer la porte en la frappant de tout son poids, l'épaule en avant, mais il ne réussit qu'à se faire mal.

Au bout de quelques minutes, Ihab demanda le silence pour écouter un nouveau bruit qui venait de se manifester. C'était un bruit indéfinissable, qui semblait se répéter à l'infini. C'est alors que, surgie d'on ne sait où, une intense lumière vint inonder la

pièce, aveuglant tout le monde quelques instants, le temps que les yeux s'habituent à cette clarté.

En recouvrant la vue, Ihab et Omar constatèrent que leurs flambeaux s'étaient éteints et au même moment, un son suraigu leurs transperça les tympanes et tous perdirent connaissance.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, Ihab était face à un ciel bleu sans nuages, baigné dans une atmosphère aux senteurs fraîches et délicieusement parfumées. En un éclair, tout lui revint en mémoire, la pyramide, la salle souterraine, la porte qui se ferme, la lumière aveuglante, le son suraigu. Se relevant en sursaut, il chercha ses amis du regard et fut rassuré en les voyant tous autour de lui.

Ihab était déconcerté. Ils se trouvaient dans une prairie aux fleurs multicolores, plus haut s'élevaient de petites collines vertes et plus bas, là où se terminait la prairie, commençait une plage de sable doré ourlant une mer d'un bleu incomparable. Lorsqu'une petite brise venait à souffler, il lui semblait même entendre une lointaine mélodie.

Il repensa alors à la discussion qu'ils avaient eue quelques jours auparavant, un soir autour du feu, et trouva que cet endroit correspondait exactement au souhait que chacun avait alors émis. Mais où pouvaient-ils bien être ? Toutes affaires cessantes, il décida de réveiller les autres et commença par s'approcher de Caloa.

Ihab se pencha au-dessus de la jeune femme et la dévisagea longuement en se disant qu'il la trouvait chaque fois plus belle. Puis il se pencha délicatement, déposa un baiser sur les lèvres de la belle endormie et la regarda ouvrir doucement les yeux en lui tenant une main et en passant l'autre dans ses cheveux.

En voyant le visage de Ihab au-dessus du sien, Caloa fit un grand sourire, puis elle passa sa main au-dessus du cou du jeune homme et l'attira vers elle pour goûter à nouveau à ses baisers.

Ce ne fut qu'une fois redressée qu'elle découvrit le décor qui l'entourait :

– Mais où somme-nous ? demanda-t-elle, les yeux écarquillés par la surprise.

– Je ne saurais le dire, répondit Ihab, en tout cas ça ne ressemble pas à l'enfer. Réveillons les autres, nous verrons le reste ensuite.

Pendant que Ihab secouait Keb et Omar, Caloa réveilla Sarah et Souzaneska. En ouvrant les yeux, Omar se mit à hurler qu'il ne supportait plus d'être éveillé en sursaut, mais lorsqu'il découvrit l'endroit où il se trouvait, il se calma aussitôt.

Souzaneska par contre ne se posa pas de questions et se mit à gambader dans l'herbe verte tout en ramassant des fleurs – les plus grandes étaient presque aussi hautes qu'elle ! Devant tant d'insouciance, Sarah lui demanda de ne surtout pas s'éloigner en lui expliquant qu'ils ne savaient pas où ils se trouvaient et qu'il pouvait y avoir des créatures dangereuses.

À ces mots, Omar porta la main à sa ceinture pour prendre son épée, mais elle n'y était plus. Ihab vérifia à son tour et constata qu'il n'avait plus la sienne non plus. Une nouvelle énigme se présentait : qui donc avait bien pu leur subtiliser leurs armes ?

Keb s'exprima alors pour la première fois :

– Je crois que toutes nos questions ont une seule réponse : les dieux.

– Suivez mon raisonnement, seuls des dieux ont la capacité de transporter des personnes du fin fond de la terre où nous étions jusqu'à la pleine lumière où nous nous trouvons maintenant. Même nos ancêtres, qui maîtrisaient la science au point de pouvoir voler dans le ciel et marcher sur la lune, n'étaient pas capables d'un tel prodige. Personnellement, je suis presque certain que nous nous trouvons dans leur domaine. La seule chose que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils ne se sont pas encore adressés à nous.

– Moi, j'aimerais autant qu'ils ne le fassent pas, s'exclama Sarah qui venait d'attraper Souzaneska au passage, ces dieux risquent de ne pas avoir apprécié notre intrusion dans leur domaine.

– Nous ne sommes pas entrés dans leur domaine, répondit Keb, ce sont eux qui nous y ont conduits. Je suis convaincu que nous n'avons rien à craindre. D'ailleurs, s'ils avaient voulu nous faire quoi que ce soit, ils l'auraient déjà fait. Le fait qu'ils nous aient

conduits dans un endroit paradisiaque montre qu'ils n'ont aucune mauvaise intention.

– Excellent raisonnement, intervint une voix derrière Keb.

– Merci, répondit celui-ci en se retournant.

Lorsque Keb réalisa que la personne qui venait de parler n'était pas un membre de leur groupe, il recula vers Ihab et Omar, qui avaient déjà été rejoints par Caloa, Sarah et Souzaneska.

L'homme resta silencieux un moment, comme pour leur laisser le temps de s'habituer à lui et de l'observer. C'était un homme d'un âge avancé, aux cheveux blancs et à la barbe courte. Son regard était bienveillant et ses vêtements blancs évoquaient incontestablement les toges que portaient les Grecs dans l'Antiquité.

– Qui êtes-vous ? s'aventura à demander Ihab sans quitter le vieil homme des yeux.

– Je suis le Djebal, répondit-il en souriant.

– Êtes-vous un bon ou un mauv... ou un moins bon dieu ? intervint Sarah, qui avait changé in extremis le terme « mauvais », craignant qu'il n'en soit offensé.

– Je ne suis pas un dieu, répondit le Djebal d'une voix douce tout en s'asseyant en tailleur dans l'herbe, visiblement pour se donner un air moins imposant.

– Pouvez-vous nous dire où nous nous trouvons et comment nous y sommes arrivés ? demanda Keb.

– Vous vous trouvez actuellement à bord du *Djebal*, reprit le vieil homme d'une voix claire et rapide, vaisseau de la classe Explorateur de la planète Odallah. Et vous y avez été conduits par une navette de débarquement que j'ai rappelée à moi une fois que vous y êtes entrés.

– Que voulez-vous dire ? reprit Keb dès que le vieil homme eut fini sa phrase. Qu'il y a un faisceau spatial venant d'une autre planète sur la terre ?

– Ai-je dit que nous étions sur terre ? répondit le Djebal. Nous nous trouvons à une cinquantaine de mètres de profondeur sur la lune, plus précisément sur sa face cachée.

– Vous vous moquez, reprit Keb, vous êtes un dieu et vous essayez de nous éprouver. Il est impossible que nous ayons quitté la terre et que nous soyons de surcroît à plusieurs mètres de profondeur sur la lune. Tout le monde sait qu'il n'y a aucune végétation sur la lune, et si nous sommes sous terre, comment expliquez-vous que je puisse voir le ciel et le soleil ?

Lorsque Keb eut fini, Ihab lui fit signe de modérer l'ardeur de ses propos pour ne pas offenser le personnage, qu'il soit ou non un dieu. Le vieil homme remarqua le geste et reprit la parole :

– Laissez-le dire, mon jeune ami, dit-il en regardant Ihab, je trouve son raisonnement et sa vivacité d'esprit fascinants.

– Puisque nous vous avons percé à jour, reprit Keb avec un ton toujours aussi ferme, dites-nous la vérité.

– Je vais faire mieux que cela, reprit le vieil homme, je vais vous raconter toute l'histoire, installez-vous confortablement car elle est plutôt longue.

Il reprit :

– Il y a plusieurs dizaines de milliers de vos années, la date exacte n'ayant que peu d'importance, des hommes et des femmes quittèrent la planète Odallah pour changer de vie. Ce départ était l'aboutissement d'un long projet, que quelques centaines d'habitants avaient mûri et travaillé pendant de nombreuses années. Ils souhaitaient faire un retour aux sources, retrouver les sensations de la vie sauvage sans avoir recours à la technologie pour les assister. Pour que vous puissiez mieux comprendre, je vais juste vous dire que vous vous trouvez actuellement dans une pièce vide où, à l'aide d'hologrammes et de stimulations sur certaines parties de votre cerveau, je crée une illusion.

Voyant que Keb s'apprêtait à dire quelque chose, le vieil homme frappa dans ses mains et le paysage qui les entourait se transforma en un immense désert de sable. Puis il tapa à nouveau et fit réapparaître le paysage qu'ils avaient découvert en ouvrant les yeux.

– Ainsi, reprit le Djebal, sur la planète Odallah, la vie n'était qu'illusion, les habitants y vivaient très vieux et comme les ressources n'étaient pas illimitées, les naissances étaient réglementées. Si bien qu'en moyenne, un Odallahien vivait trois cents ans et n'avait qu'un seul enfant. Les lois y étaient aussi très strictes, pour le bien de tous, et même la vitesse de déplacement à pied y était réglementée. Pour certaines personnes, cette vie était parfaite, tous vos besoins étaient anticipés par des machines et la vie y était

réglée au mieux dans l'intérêt de tous. Mais une minorité s'éleva contre ce système qui les étouffait, sans parvenir toutefois à y changer quoi que ce soit. C'est pourquoi certains d'entre eux créèrent un groupe qui finança l'envoi de sondes dans tout l'espace dans l'espoir d'y trouver une autre planète qui pourrait les accueillir. Quelque cinquante ans après ces envois, une des sondes arriva sur la planète où vous êtes nés et leur transmit des informations atmosphériques, ce qui leur permit de savoir qu'elle était habitable. Aussitôt, ils s'organisèrent et affrétèrent un vaisseau de type Explorateur dans le but de rejoindre la planète nouvellement découverte. Mais les autorités de la planète Odallah eurent vent du projet et l'interdirent aussitôt, leur vision de l'ordre interdisant jusqu'à l'idée de colonisation sauvage d'autres planètes de l'univers. Néanmoins, malgré l'hostilité des chefs d'Odallah, quelques centaines d'hommes et de femmes purent s'embarquer à bord du vaisseau d'exploration *Djebal* et partirent dans l'infini de l'espace.

– Pourquoi le vaisseau en fuite n'a-t-il pas été poursuivi ? demanda Ihab qui semblait captivé par l'histoire qui lui était racontée.

– Pour que vous compreniez, il me faudrait vous expliquer des tas de concepts qui ne sont pas à votre portée, répondit le vieil homme, mais pour faire simple, je vous dirai que les chefs d'Odallah ne connaissaient pas l'emplacement de la planète. Comme ils n'avaient pas pu suivre le vaisseau au moment de leur départ et n'ayant aucune direction à suivre, sans doute abandonnèrent-ils très rapidement les recherches.

Ce vaisseau voyagea de nombreuses années et finit par atteindre son objectif. En arrivant en orbite autour de la planète, les hommes et les femmes qui étaient à bord décidèrent de coloniser le lieu en formant deux groupes. Après avoir enfoui le vaisseau explorateur à plusieurs dizaines de mètres sous la surface de la lune, ils débarquèrent sur la planète.

Un groupe s'installa sur le continent africain, l'autre sur le continent sud-américain. Ils avaient fait en sorte de ne plus pouvoir

remonter à bord du vaisseau explorateur, toutefois, afin de permettre aux générations futures de connaître leur histoire, ils laissèrent sur terre deux choses qui, mises ensemble, me permettaient de conduire jusqu'à moi ces individus et de leur raconter l'histoire de leurs ancêtres. L'une d'elles était la navette qui se trouvait sous la pyramide en Amérique du Sud, l'autre était une clef, confiée au groupe débarqué en Afrique, qui conduisait à la navette et qui permettait de l'ouvrir.

– Voilà une bien jolie histoire, déclara Keb, mais il se trouve que j'ai pris connaissance des travaux que nos ancêtres avaient menés au moment de notre apogée technologique, il y a quelques siècles, et il y est démontré que l'homme descend du singe et non d'un vaisseau venu du fin fond de l'espace.

– J'avoue que l'imagination dont ont fait preuve les scientifiques dont vous parlez m'a souvent amusé, répondit le vieil homme, surtout leur façon de régler les problèmes auxquels ils n'avaient pas de réponse.

– Que voulez-vous dire ? rétorqua Keb qui faisait totalement confiance à ce qu'il avait lu.

– Je veux dire, reprit le Djebal, que lorsque ces scientifiques ont rencontré un problème pour faire le lien entre l'homme et le singe, ils ont créé le chaînon manquant. Grâce à cette méthode, on aurait tout aussi bien pu faire descendre l'homme de la girafe ou de la baleine. Mais je pourrais vous citer d'autres aberrations de vos scientifiques... Avez-vous déjà entendu parler de la théorie du BIG BANG ?

– Oui, répondit Keb, c'est une théorie qui explique la façon dont l'univers aurait été créé.

– Tout à fait, reprit le vieil homme. Donc, pour vos brillants scientifiques, avant que l'univers ne soit créé, il y avait un truc au centre, ce truc a explosé et, comme par magie, l'univers en a surgi.

– Ce n'est pas en critiquant nos connaissances que vous me ferez croire à votre histoire invraisemblable, rétorqua Keb, vexé.

– Il n’a jamais été dans mon intention de vous offenser, reprit le vieil homme, mais même à votre apogée, vous étiez encore à des milliers d’années d’évolution avant de pouvoir cerner une faible partie de la complexité de l’univers. Votre foi en vos prédécesseurs est légitime, mais elle ne doit pas vous aveugler.

– Excusez-moi, intervint Caloa d’une voix mal assurée, j’aurais une question à vous poser.

– Je vous en prie, répondit courtoisement le vieil homme.

– Pourriez-vous me dire si Dieu existe ?

– Ah, rétorqua le vieil homme, l’éternelle question... Est-ce Dieu qui a créé l’homme, ou l’homme qui a créé Dieu ? J’ai peur de ne pas avoir de réponse ! Sur Odallah, de nombreux scientifiques se sont penchés sur l’énigme sans pouvoir démontrer son existence ou sa non-existence. Tout ce que je peux vous dire, c’est que sur le nombre de personnes qui ont débarqué de ce vaisseau, il y a des milliers d’années, la plupart croyaient en un dieu.

– Tout ceci est très intéressant, intervint Ihab, mais moi, je n’ai toujours pas compris qui vous étiez. Êtes-vous un des hommes venus d’Odallah pour coloniser cette planète ?

– Oui et non, répondit le vieil homme, je viens en effet d’Odallah et j’ai pris l’apparence du chef de l’expédition. Mais je ne suis pas un humain. Bien que le terme ne convienne pas vraiment, je suis une sorte d’ordinateur. Je suis l’âme de ce vaisseau et le vaisseau lui-même.

– Vous êtes une machine ! s’exclama Sarah.

– En quelque sorte, répondit le vieil homme, mais ce que je suis est au-delà de votre compréhension.

– Qui que vous soyez, commença Ihab, cela n’a pas d’importance. Mais pouvez-vous nous aider ?

– Cela dépend ce que vous attendez de moi, répondit le vieil homme.

– Ce que j’attends de vous n’a rien de compliqué, rétorqua Ihab, je souhaite que vous nous débarrassiez des Umbistes.

– C'est bien ce que je craignais ! répondit le vieil homme. Malheureusement, je ne peux rien pour vous en ce qui concerne le problème umbiste.

– Ces gens sont des monstres, reprit Ihab qui commençait à s'emporter, ils asservissent leurs semblables et commettent des crimes atroces. Tournez votre regard vers ma ville du Caire et vous y verrez une population qui souffre, engagée malgré elle dans une guerre qui n'est pas la sienne.

– Je sais, reprit le vieil homme, je vois tout ce qui se passe sur la planète et je connais tous les excès dont les hommes sont capables. Mais il vous faut comprendre que ma mission première est la protection des colons et de tous leurs descendants, quels que soient leurs comportements. Cependant, avez-vous déjà songé à ce qui se passerait si les Umbistes disparaissaient comme par magie ?

– Le monde vivrait en paix, rétorqua Ihab.

– Peut-être bien, lui répondit le vieil homme, mais il est beaucoup plus probable qu'ils seraient remplacés par d'autres hommes encore plus cruels qui instaureraient un nouveau règne de terreur.

– Que suggérez-vous ? reprit Ihab. Qu'il ne faut rien changer sous peine d'avoir quelque chose de pire ?

– Non, ce que je vous dis, c'est que le seul moyen que les habitants de la planète ont de s'en sortir, c'est de se sauver eux-mêmes.

– Mais à quoi servez-vous alors ? rétorqua Ihab.

– Je suis essentiellement là pour vous transmettre votre histoire, répondit le vieil homme. Cependant, je suis en mesure de vous venir en aide à un tout autre niveau, mais pour cela vous allez devoir prendre une décision très importante.

– Nous vous écoutons, intervint Caloa qui avait pris place auprès de Ihab pour modérer ses emportements.

– Il y a quelques centaines d'années, le climat de votre planète s'est dérégulé suite à une gestion abusive des ressources. Aujourd'hui encore, ce climat est instable, même s'il est en train de se réguler tout seul. Ainsi, dans un peu plus de 8 350 ans, la vie pourra reprendre

son rythme normal et la population pourra recommencer à croître grâce à une stabilité climatique retrouvée.

– 8 350 ans ! s'exclama Keb. Mais c'est une catastrophe ! La race humaine ne survivra peut-être pas aussi longtemps.

– Je ne vous le fais pas dire, reprit le vieil homme, mais maintenant que vous avez rejoint le vaisseau, vous pouvez me demander d'intervenir pour stabiliser le climat.

– Voilà qui est une excellente idée, intervint Ihab. Combien de temps vous faudrait-il pour y parvenir ?

– Un peu moins de deux heures, répondit le vieil homme, mais il faut savoir que pour réaliser cela, je vais devoir fournir une énergie colossale qui aboutira à la destruction du vaisseau. Autrement dit, si je règle le problème du climat, vous perdrez le vaisseau, la science qu'il contient et le testament de vos ancêtres. Vous serez désormais entièrement seuls.

Ihab se sentit soudain mal à l'aise. Il en voulait au vieil homme de ne pas intervenir en détruisant les Umbistes, mais il ne souhaitait pas sa mort et c'est précisément ce qui se passerait s'il stabilisait le climat de la planète.

– Allons, mes amis, reprit le vieil homme, ne faites pas cette tête. J'ai l'impression que vous prenez le problème à l'envers. La question n'est pas de choisir entre moi et le climat, mais entre la connaissance et le climat. Qu'est-ce qui est le plus important pour l'avenir de l'humanité : votre histoire, ou des conditions de vie propices à votre existence ?

En y réfléchissant, Ihab trouva immédiatement la réponse : à quoi leur servirait de connaître leur histoire si leur avenir était compromis ? Il fallait stabiliser le climat de la terre pour que la population puisse à nouveau croître et un jour se révolter contre l'opresseur.

– Qu'advient-il de vous si le vaisseau est détruit ? demanda Keb qui se faisait apparemment la même réflexion que Ihab.

– Cela n’a pas d’importance, répondit le vieil homme, je n’ai pas d’existence réelle, sans passé ni avenir. Je suis juste une sorte de lettre que vos ancêtres auraient laissée à votre attention.

– Pourriez-vous nous laisser un moment, afin que nous puissions nous consulter entre nous ? demanda Ihab.

– Mais certainement, répondit toujours aussi courtoisement le vieil homme, vous n’aurez qu’à prononcer le mot « Djebel » pour me rappeler.

Une fois le maître des lieux sorti, non pas en se volatilissant comme un magicien mais en s’éloignant rapidement vers l’horizon, Ihab résuma le dilemme que le vieil homme avait soumis à chaque membre de l’expédition : entre le climat et la connaissance, que fallait-il privilégier ?

Omar fut le premier à répondre. Lui qui ne s’intéressait pas beaucoup au passé vota pour l’avenir et se prononça pour la stabilisation du climat. Keb lui succéda et expliqua à quel point le passé était important s’ils voulaient avoir un avenir, mais il finit tout de même par voter comme son frère, jugeant que les problèmes climatiques devaient être réglés en priorité.

En regardant Souzaneska, qu’elle traitait comme sa propre fille, Sarah vota aussi comme Keb et Omar, en ajoutant tout de même qu’elle trouvait très triste que cela provoque la disparition du vieil homme qu’elle aimait bien. Lorsque Caloa intervint sur le sujet, elle ne s’encombra pas d’explications et annonça simplement qu’elle votait en faveur de la stabilisation du climat. Ihab s’exprima en dernier, et confirma à son tour qu’il avait la même opinion que tous les autres, puis après avoir fait la synthèse de leur discussion, il rappela le vieil homme.

Alors que tout le monde fixait l’horizon vers lequel avait disparu le maître des lieux quelques minutes auparavant, celui-ci réapparut derrière eux en se raclant la gorge pour manifester sa présence.

– Avez-vous pris une décision ? demanda le vieil homme après que tous se furent tournés vers lui.

– Oui, répondit Ihab. Bien que nous tenions beaucoup à l'héritage de nos ancêtres, nous souhaiterions que vous stabilisiez le climat, qui est pour nous vital et donc prioritaire.

– Vous avez pris la bonne décision, reprit le vieil homme, maintenant, pour votre confort, je vais vous endormir et vous ramener sur votre planète.

– Ne pourrions-nous faire le voyage de retour en étant éveillés ? demanda Keb. J'aimerais beaucoup voir la terre depuis l'espace.

– Je crains que non, répondit le vieil homme en exécutant de la main un geste qui plongea instantanément le groupe dans l'inconscience, à l'exception de Ihab.

– Que s'est-il passé ? interrogea Ihab en se voyant toujours éveillé alors que ses amis s'étaient tous endormis.

– J'avais une dernière chose à vous dire, répondit le vieil homme. Je vous observe depuis longtemps et je dois dire que je vous admire beaucoup. Vous avez une vision juste des choses, et vous êtes tels que les premiers colons avaient espéré leur descendance. La quête que vous aviez entamée en Égypte pour vaincre les Umbistes était noble et courageuse. Mais il faut vous y prendre autrement, car seuls ceux qui n'ont plus rien à perdre vous suivront. Je me suis d'ailleurs permis de vous faire un petit cadeau qui devrait vous être utile si vous souhaitez continuer votre quête.

– Quoi ! s'exclama Ihab qui avait compris la phrase sans en comprendre l'allusion.

Mais le vieil homme ne lui laissa pas le temps d'en dire davantage et le fit sombrer dans un profond sommeil en levant une nouvelle fois sa main.

En se réveillant, mais alors qu'il avait encore les yeux fermés, Ihab reconnut l'odeur caractéristique de la forêt mexicaine, ce qui lui permit de savoir qu'il était de retour sur terre. Puis il ouvrit les yeux et se leva, et c'est alors que l'histoire du vaisseau spatial sur la lune et le vieil homme habillé de blanc lui parurent tellement lointains qu'il se demanda s'il n'avait pas rêvé.

Ses amis endormis étaient tous alignés à sa gauche, et ce n'est qu'en voyant, à une centaine de mètres devant lui, la pyramide dans laquelle ils étaient entrés totalement détruite que Ihab commença à penser qu'il ne s'agissait peut-être pas d'un rêve.

À cet instant, tout le monde se réveilla en même temps.

– Ou somme nous ? demanda Keb en se frottant les yeux.

– J'ai fait un drôle de rêve, mamonna Caloa en croisant le regard de Ihab.

– Pourrais-je avoir votre attention, s'exclama Ihab en se tenant devant ses amis qui étaient toujours assis par terre.

– L'un d'entre vous aurait-il rêvé d'un vieux bonhomme en blanc qui nous aurait raconté une histoire sur nos ancêtres ? demanda Ihab.

Qui d'un mouvement de tête, qui à haute voix, tous confirmèrent qu'ils avaient bien rêvé de la même chose.

– Eh bien, reprit Ihab, je crois qu'il ne s'agissait pas d'un rêve mais de la réalité, et je pense que cette pyramide totalement détruite en est la preuve.

Ils tournèrent le regard vers l'endroit que désignait Ihab et purent constater qu'il ne restait rien de la pyramide, sinon de nombreux blocs de pierre dispersés. Puis Ihab attira leur attention sur le centre de la pyramide et leur fit remarquer un trou d'une circonférence

considérable, qui selon lui était certainement le lieu où se trouvait la navette dans laquelle ils s'étaient trouvés prisonniers.

Une fois que tout le monde sembla convaincu que Ihab avait raison, une première question se posa : le Djebel avait-il réglé les problèmes climatiques ? Puis, cette première question restant évidemment sans réponse, il en vint une seconde : qu'allaient-ils faire maintenant ?

Mais sans attendre, Ihab s'avança jusqu'aux ruines de la pyramide où tous les arbres qui s'étaient couchés avaient ménagé une percée dans le plafond végétal. Puis, après avoir aperçu le soleil haut dans le ciel, il déclara qu'ils allaient commencer par manger, à la suite de quoi ils seraient en meilleures conditions pour trouver des réponses à leurs questions.

La suggestion de Ihab fut très bien accueillie et tout le monde contribua à la préparation du repas, même Souzaneska qui voulait agrémenter la nourriture de petits bouts de bois que Sarah interceptait juste à temps.

Soudain, alors qu'ils allaient passer à table, le ciel commença à s'assombrir et en quelques secondes on se serait cru en pleine nuit. Tout le monde se regroupa autour du feu pour ne pas être plongé dans le noir qui avait envahi la forêt, si bien que les ruines de la pyramide, qui se trouvait pourtant à moins d'une centaine de mètres, n'étaient même plus visibles.

Ihab enflamma une torche au brasier où mijotait leur repas et s'avança vers les ruines de la pyramide pour observer le ciel. Au bout d'une cinquantaine de mètres, Ihab n'était plus visible pour ses compagnons restés au camp et leur seul lien avec lui était le brandon qui réduisait en taille au fur et à mesure qu'il avançait.

En arrivant près des pierres de la pyramide, Ihab leva les yeux vers le ciel et découvrit un spectacle des plus étranges. Le soleil était caché comme lors d'une éclipse, mais contrairement à une éclipse normale, ce n'était pas la lune qui cachait le soleil, mais une forme presque carrée qui semblait capter presque tous les rayons de l'astre.

Lorsque Ihab rejoignit ses amis restés près du feu de camp afin de leur expliquer ce qu'il venait de voir, un éclair traversa le ciel, illuminant toute la forêt l'espace d'une seconde.

Après que Ihab eut raconté ce qu'il avait vu, Keb commença à analyser la situation pour en déduire une explication. Mais il n'en eut pas le temps car une suite d'éclairs assourdissants retentirent sans que personne ne puisse dire quand cela allait s'arrêter.

Enfin, après plus de deux heures d'une nuit noire entrecoupée d'éclairs de lumière, le calme revint et presque aussitôt le soleil réapparut dans le ciel.

Keb, qui n'avait jamais cessé de chercher une explication à ce qui se passait, prit la parole le premier.

– Je pense que tout ce qui vient de se passer est l'œuvre du Djebel, déclara-t-il.

– Comment pouvons-nous en être sûrs ? demanda Sarah toujours tremblante.

– Nous n'en serons jamais sûrs, répondit Keb, mais n'avons-nous pas demandé au vieil homme de stabiliser le climat, et ne nous avait-il pas dit que cela prendrait environ deux heures ? Or, je ne pense pas me tromper en disant que c'est précisément le temps qu'ont duré les perturbations. De plus, si j'en crois ce que nous a rapporté Ihab, seul un vaisseau aurait pu avoir cette forme carrée qui a provoqué l'éclipse.

– Personnellement, je ne peux pas l'expliquer, mais je suis sûr que Keb a raison, reprit Ihab. Mais comme aucun d'entre nous ne peut prouver quoi que ce soit, je vais partir du principe que le climat n'est plus un problème et je vous propose de passer à table.

À la fin du repas, la question de ce qu'ils allaient faire maintenant que leur quête était finie fut remise sur le tapis.

– Nous pourrions retourner vivre dans le village de Couhintana, proposa Keb, personnellement je ne me sens pas le courage de traverser la mer pour me retrouver là d'où nous venons, et surtout pour tomber entre les mains umbistes.

– Nous sommes tout à fait d'accord, répondirent Sarah et Caloa d'une seule voix.

– Moi, je regretterai le désert, s'exclama Omar, je ne me sens pas à mon aise dans cette forêt, mais je pense aussi que revenir en Égypte ne serait pas une bonne idée, alors je vote pour rester dans ce pays.

– Ihab, toi, qu'en penses-tu ? intervint Keb en attirant l'attention de son ami qui était plongé dans ses méditations.

– J'ai l'impression d'avoir oublié quelque chose d'important, déclara Ihab en changeant de conversation. Je suis convaincu qu'il s'agit de quelque chose de capital, mais cela ne veut pas sortir.

– On peut peut-être t'aider ? reprit Keb. S'agissait-il du voyage de retour ou des provisions ?

– Non, répondit Ihab en restant concentré.

– Des armes ? De la pyramide ? proposa Omar.

– Non, répondit à nouveau Ihab en donnant l'impression qu'il l'avait sur le bout de la langue.

– De tes sentiments ? tenta Caloa souriante.

– Un cadeau ! s'exclama Ihab en claquant dans ses doigts. Oui, nous devons chercher du soutien chez ceux qui n'avaient plus rien et on nous avait fait un cadeau.

– Bravo, s'exclama Omar, tu es devenu aussi incompréhensible et ennuyeux que Keb.

– Un instant, reprit Ihab, je commence à comprendre.

– Si tu nous expliquais ? intervint Keb qui détestait ne pas comprendre.

– Juste avant de quitter le vaisseau, commença Ihab, le vieil homme m'a dit qu'il trouvait notre quête contre les Umbistes juste, mais que nous nous y prenions mal. Pour lui, il fallait chercher de l'aide chez ceux qui n'ont rien, puis il termina en parlant d'un cadeau, mais là je n'ai toujours pas compris ce qu'il voulait dire.

– Je n'ai toujours rien compris, rétorqua Keb.

– C'est pourtant simple, répondit Ihab, et je me demande comment j'ai fait pour ne pas y penser tout seul.

– Depuis le début, reprit Ihab, nous nous sommes obstinés à essayer de rallier à nous des hommes qui vivaient dans une relative liberté au cœur de villes, alors que nos alliés se trouvaient chez les Umbistes.

– Que veux-tu dire ? rétorqua Keb de plus en plus circonspect. Tu n'espères tout de même pas que des Umbistes vont se rallier à nous pour combattre d'autres Umbistes.

– Bien sûr que non, reprit Ihab, je ne songe pas aux Umbistes, mais à ceux qui les servent, les esclaves.

– Allons, Ihab, s'exclama Omar, tu les as vus comme moi, ils sont chétifs et il faudrait dix esclaves pour venir à bout d'un Umbiste.

– Nourris-les convenablement pendant un mois, rétorqua Ihab, et je suis sûr qu'ils seront capables de tenir tête à n'importe quelle armée umbiste.

– Même en admettant que tu trouves la nourriture pour leur redonner des forces, reprit Keb, comment espères-tu soulever les esclaves ?

– Cela ne sera pas un problème, répondit Ihab, j'ai un plan. Mais d'abord, il faut nous rendre au village de Couhintana.

Très enthousiaste, Ihab commença à préparer leur départ, puis voyant que les autres restaient comme pétrifiés sur place, il leur demanda de se secouer et leur rappela qu'ils ne faisaient que mettre en application le programme pour lequel tout le monde avait voté. Ensuite, il se remit au travail, mais aidé cette fois de tout le groupe, qui ne partageait pourtant pas son enthousiasme.

Comme il ne leur restait plus beaucoup de provisions, Ihab établit un emploi du temps sur la base de longues journées de marche entrecoupées de très rares pauses.

Chemin faisant, deux choses le préoccupaient : il se demandait ce que pouvait bien être le cadeau dont le vieil homme lui avait parlé, et il avait peur de ne pas retrouver le village. Car la forêt était grande et les traces de leur passage précédent totalement effacées. Néanmoins, par chance ou grâce à l'excellent sens de l'orientation de Keb, après cinq jours de marche, ils franchirent les derniers arbres qui marquaient le début du village.

Leur arrivée ayant été annoncée par les guetteurs, ils furent accueillis par les habitants du village, Couhintana à leur tête.

– Quelle joie de vous revoir ! s'exclama Couhintana en leur ouvrant les bras.

Alors que le groupe continuait à marcher en direction des villa-geois, Ihab s'arrêta net.

– N'avez-vous rien remarqué ? s'exclama Ihab à l'attention de ses amis.

– Non, répondit Keb en regardant les autres qui semblaient acquiescer.

– Ai-je donc été le seul à comprendre ce que venait de dire Couhintana ? poursuivit Ihab pendant que les habitants du village se demandaient pourquoi ils avaient cessé d’avancer.

– Mais il a raison, s’exclama Caloa ! C’est vrai, moi aussi j’ai parfaitement compris ce que vient de dire Couhintana !

Après avoir fait un rapide tour de ses compagnons de voyage, Ihab put constater que tout le monde comprenait la langue des villageois. Restait à savoir s’ils étaient capables de la parler...

Reprenant la tête du groupe, Ihab s’avança vers Couhintana et s’adressa à lui en essayant de parler dans sa langue.

Le résultat fut au-delà de toutes ses espérances, et alors que la communication se faisait sans fausse note, Ihab comprit enfin en quoi consistait le cadeau du vieil homme.

Couhintana fut lui aussi très étonné de pouvoir communiquer avec Ihab, mais bizarrement, le chef du village ne se montra pas curieux de savoir comment ils avaient appris la langue si vite et se contenta de s’enquérir des raisons de leur retour et de leurs intentions futures.

Couhintana et Ihab passèrent le reste de la journée seuls, en grande discussion. Ihab ne parla pas de la pyramide et du vaisseau *Djebal*, par contre il fut plus loquace sur ses projets et expliqua à Couhintana qu’il préméditait de soulever les esclaves du pays contre les Umbistes. Le chef du village trouvait cela courageux, mais sentant qu’il allait lui demander le ralliement des habitants du village, il le prévint tout de suite qu’il ne le rejoindrait pas dans son combat.

Ihab assura Couhintana que telle n’avait jamais été son intention – il voulait seulement être de la prochaine expédition qui partirait voler de la nourriture aux Umbistes.

Couhintana n’y vit pas d’inconvénients et ajouta qu’il était prévu une nouvelle attaque un peu moins de six mois plus tard. Ihab répondit que c’était parfait et se retira en demandant l’autorisation de rester vivre dans le village, ce qui lui fut accordé, et Couhintana

lui indiqua qu'ils pouvaient occuper la maison où ils avaient résidé lors de leur précédent voyage.

Après avoir remercié chaleureusement Couhintana, Ihab partit à la recherche de ses amis, qu'il retrouva en pleine discussion avec les habitants du village.

– Keb, Omar, Caloa, Sarah et ma petite Souzaneska, dit Ihab en prenant la petite fille qui courait vers lui dans ses bras, venez, il faut que nous nous installions, Couhintana vient de nous autoriser à résider dans le village.

Le petit groupe s'installa confortablement dans la maison et dès que tout fut fini, Ihab révéla ses intentions au cours d'une petite réunion et demanda aux autres membres du groupe s'ils souhaitaient se joindre à lui.

Contrairement à ce qu'il pensait, non seulement tout le monde adhéra à son projet, mais en plus ils semblaient enthousiastes à l'idée d'y participer.

Durant les semaines qui suivirent, tous participèrent activement au travail au sein du village, tout en préparant minutieusement le matériel nécessaire à la suite de leurs projets.

Au départ, les villageois étaient indifférents à ce que faisaient les nouveaux arrivants, mais avec le temps, en apprenant à les connaître, ils finirent par nourrir une profonde admiration à leur égard et à collaborer à l'exécution des travaux.

Le temps passa rapidement et un matin arriva dans le village un homme que Ihab n'avait jamais vu. En interrogeant les villageois, il apprit que l'homme venait d'une localité voisine et qu'il était certainement là pour les préparatifs de la prochaine expédition.

En entendant cela, Ihab fit un rapide calcul dans sa tête et réalisa qu'il s'était déjà passé cinq mois depuis leur retour au village.

Après que l'inconnu eut quitté le village, Ihab se rendit auprès de Couhintana pour lui demander s'il avait quelques détails à lui donner, mais en arrivant près de chez lui il le trouva en discussion avec Vitcho. Alors qu'il s'appêtait à repartir, Couhintana l'invita à approcher et ils continuèrent leur discussion à trois.

Couhintana leur annonça que les autres villages suggéraient d'attaquer le camp umbiste de Minacolza, à quatre jours au sud, deux semaines plus tard. Puis il ajouta qu'il avait accepté la proposition bien qu'il s'agît d'une des places fortes les plus puissantes, et qui comptait le plus grand nombre de troupes.

– Alors, pourquoi avoir choisi précisément cette cible ? demanda Ihab.

– Nous l'avons choisie parce qu'elle n'a jamais été attaquée, répondit Couhintana, cela nous permettra de profiter d'un certain effet de surprise. De plus, ils sont très éloignés de tous les autres camps, ce qui veut dire que nous aurons tout notre temps pour vider leur réserve de nourriture. Cette attaque devrait nous assurer au moins un an de subsistance.

– C'est un excellent choix, s'enthousiasma Ihab, mais j'aurais une dernière faveur à vous demander.

– Laisse-moi deviner, répondit Couhintana, tu voudrais que nos hommes transportent votre matériel jusqu'au lieu de la bataille en quittant le village.

– Je sais que c'est beaucoup demander, reprit Ihab un peu gêné, mais c'est indispensable pour le plan dont je vous ai parlé.

– Ne t'inquiète pas, répondit Couhintana, nous vous aiderons. J'ai d'ailleurs confié au messenger qui vient de partir un message pour son chef, je lui demande de faire un petit détour par notre village en partant pour la bataille. Ainsi, nous serons suffisamment nombreux pour tout emporter.

– Merci beaucoup, rétorqua Ihab très reconnaissant.

– Allons, tu n'as pas à me remercier, reprit Couhintana, si ton plan marche, tu ne sauveras pas seulement les esclaves, mais tous les hommes libres.

Une semaine après le passage du messenger, tous les habitants du village préparaient la bataille en fourbissant les armes ou en fabriquant les échelles et les cordes nécessaires à l'assaut des fortifications.

La veille du départ pour le camp umbiste de Minacolza, Ihab prit Caloa à part :

– Demain, nous allons partir avec Keb et Omar pour l'attaque du camp umbiste et je souhaiterais que tu restes ici pour veiller sur Sarah et Souzaneska.

– Il n'en est pas question, répondit Caloa avec conviction...

– Écoute-moi, coupa Ihab ...

– Non, c'est toi qui vas m'écouter, reprit Caloa en coupant Ihab à son tour. Je me suis entretenue avec Sarah, car nous nous attendions à ce que tu veuilles nous laisser en arrière, mais il n'en sera rien, nous faisons partie de l'équipe et nous viendrons avec vous. Et ne t'y trompe pas, Ihab, même si Sarah ne peut pas prendre part à la bataille à cause de Souzaneska, personnellement j'entends bien combattre à vos côtés.

– Caloa, sois raisonnable, reprit Ihab d'un ton calme, si je te sais sur le champ de bataille, je n'aurai pas l'esprit tranquille, ce qui est très mauvais au cœur d'un combat.

– Et moi, y as-tu songé ? s'enflamma Caloa. Moi qui attendrais sans savoir si tu es blessé, mort ou vivant ? Je me sens tellement impuissante et angoissée à l'idée que tu puisses avoir besoin de moi alors que je ne serais pas là ! De toute façon, il est inutile d'en discuter, je prendrai part à cette bataille.

Ihab regarda Caloa quelques secondes pour être certain qu'elle n'avait plus rien à dire, puis sortit un instant afin de prendre l'air et de ne pas laisser voir à quel point la décision de la jeune femme le contrariait.

Caloa, de son côté, lui aurait volontiers fait une scène d'une semaine, histoire de bien faire comprendre à Ihab qu'elle voulait

partager sa vie et non être régentée par lui. Mais elle y renonça, la bataille était prévue dans quatre jours et s'il lui arrivait malheur, elle se serait reproché jusqu'à la fin de sa vie que leurs derniers moments se soient passés sous le signe de la discorde, d'autant qu'elle savait que c'est par amour qu'il refusait de lui faire prendre des risques inconsidérés.

Le lendemain, à l'aube, Caloa assista au départ, en compagnie de Sarah qui tenait la petite Souzaneska encore ensommeillée dans ses bras.

Comme pour l'expédition précédente, le village de Couhintana avait mobilisé une cinquantaine d'hommes, mais à l'exception de Vitcho, aucun n'avait participé au précédent combat. Ihab en déduisit qu'ils avaient dû organiser un roulement parmi les hommes qui partaient au combat.

Pendant que les guerriers du village se chargeaient de leur matériel et de celui de Ihab approcha, du nord, une ombre gigantesque qui ne prit forme humaine qu'en arrivant près des grandes torches au milieu du village. En voyant Couhintana s'adresser à l'homme de tête, Ihab comprit qu'il s'agissait des hommes du village voisin, qui avaient fait un détour pour porter son matériel.

Dès que tout le monde fut chargé et qu'il ne resta plus rien à emporter, Couhintana prononça un bref discours destiné à galvaniser les troupes et à leur porter chance, puis la colonne d'une centaine d'hommes s'engagea dans la forêt en direction du sud.

Pendant les quatre jours que dura le voyage, Ihab espérait que Caloa changerait d'avis et le soir, lorsqu'ils étaient réunis autour du feu, il racontait les pires moments qu'il avait vécus durant la précédente expédition afin de décourager la jeune femme, mais il ne parvint pas à entamer sa détermination.

Cette fois encore, Vitcho quitta le camp avant la bataille afin de coordonner la stratégie du combat avec les autres chefs. Une heure plus tard, il revint et expliqua posément aux hommes quelle allait être leur mission.

– Il a été décidé que notre groupe attaquerait le camp umbiste par la mer à l'aide d'une dizaine de radeaux. Nous nous positionnerons face aux remparts qui couronnent le petit aplomb rocheux. Comme cette partie est infranchissable, il n'a été construit sur ce côté que deux petites tours qui ne peuvent guère contenir qu'une dizaine d'hommes. Depuis la mer, nous tirerons les flèches enflammées par-dessus les remparts pour provoquer un incendie, puis nous continuerons le tir sur la fortification sud, qui devrait être accessible depuis notre position.

– Si tout se passe comme prévu, reprit Vitcho, avant le lever du jour, la citadelle sera tombée. Reposez-vous encore un peu, nous partons dans une heure.

Une heure plus tard, le groupe rejoignait la côte et s'embarquait sans bruit sur une dizaine de radeaux. Ils emportaient avec eux de grands arcs à longue portée, de larges boucliers destinés à protéger les archers ainsi qu'un bol plein d'huile qui, une fois enflammée, servirait à embraser les flèches.

Ihab, Keb, Omar et Caloa s'embarquèrent sur un des radeaux et suivirent le groupe pendant que Ihab distribuait les tâches. Keb et Caloa se tiendraient derrière les grands boucliers pendant qu'Omar et lui tireraient les flèches enflammées, protégés par les porteurs de boucliers.

Une fois le groupe en place, Vitcho, qui se trouvait deux radeaux plus loin, tira une flèche enflammée haut dans le ciel, signal du début de la bataille.

Aussitôt, les premiers cris s'élevèrent de l'autre côté de la forteresse, suivis de la première volée de flèches tirées depuis les radeaux – mais à l'évidence, la précision laissait beaucoup à désirer... Lorsque Ihab essaya à son tour, il se rendit compte que l'instabilité du radeau rendait les tirs très difficiles, si bien qu'au bout d'une heure, sur le millier de flèches qui avaient été décochées, seules quelques dizaines avaient atteint leur but. Celles-ci furent néanmoins suffisantes pour déclencher à l'intérieur des murs du camp retranché umbiste un incendie qui coupa le ravitaillement en armes et en

hommes des défenseurs du mur sud, qui furent rapidement submergés et vaincus.

Deux heures plus tard, alors que les toits des maisons finissaient de se consumer, le feu qui barrait le passage aux envahisseurs commença à faiblir et les rebelles purent s'engouffrer dans la seconde moitié de la forteresse, qui ne résista pas plus longtemps que les défenseurs du mur sud et deux heures avant que le jour ne se lève, les derniers Umbistes rendaient les armes.

C'était une grande victoire, à laquelle cependant Ihab n'avait pas vraiment eu l'impression de participer car son intervention, comme celle du groupe qui était sur les radeaux, lui sembla mineure. Mais Vitcho l'invita à se réjouir comme les autres car s'ils n'avaient pas réussi à provoquer un incendie dans le camp, ils auraient eu à déplorer beaucoup plus de morts parmi les leurs. Peut-être même, ajouta-t-il, qu'ils auraient perdu la bataille.

Pendant que le groupe de Vitcho s'éloignait de la rive pour pénétrer dans la forteresse, les autres clans commençaient à vider le camp umbiste de ses vivres. Par chance, l'incendie n'avait dévasté qu'un seul des entrepôts où étaient entassés les vivres, et après avoir inventorié les quatre autres entrepôts, Vitcho annonça à Ihab qu'il s'était entendu avec les autres chefs pour lui laisser un entrepôt complet.

Ihab remercia Vitcho et commença à se rendre avec Keb, Omar et Caloa auprès des esclaves qui étaient dispersés dans toute la ville, complètement terrifiés. Leur première mission fut de les regrouper à l'extérieur de la forteresse afin que Ihab puisse s'adresser à eux.

Alors qu'ils rassemblaient les esclaves, Ihab fut horrifié de constater à quel point ils étaient malléables et commença à se demander s'il était vraiment raisonnable de mener son projet à terme. Il lui suffisait de dire « suivez-moi » pour que le petit groupe chétif composé d'hommes, de femmes et d'enfants le suive sans poser de question. Puis, en arrivant à l'extérieur de la ville, il leur demandait de l'attendre sur place et lorsqu'il revenait avec un autre groupe,

pas un ne manquait à l'appel. Ihab était convaincu qu'ils auraient obéi à n'importe quel ordre, quand bien même il eût été absurde ou suicidaire.

Alors que le soleil commençait à pointer à l'horizon, Ihab se hissa sur un gros rocher pour être visible de tous et commença à s'adresser à la foule pendant que Keb, Caloa et Omar préparaient un petit-déjeuner gargantuesque.

– Je vous salue, peuple libre du Mexique, face à vous se lève un soleil qui vous éclaire d'un jour nouveau. Je me nomme Ihab et là-bas, vous pouvez voir mes amis Keb, Caloa et Omar. Comme vous, nous avons été soumis à la barbarie umbiste, mais nous nous sommes révoltés pour les combattre. Cela vous semble impossible, mais ce qui s'est passé cette nuit vous montre bien que non. Les hommes qui ont pris cette forteresse n'avaient rien de plus que vous, et pourtant ils ont vaincu les tyrans. Si vous restez unis, nous pourrons nous aussi vaincre les Umbistes car nous avons quelque chose qu'ils n'ont pas : une cause juste. Les êtres humains ne sont pas faits pour être exploités par leurs semblables, et je dis que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue lorsqu'on est maintenu en esclavage. Aujourd'hui, je vous apporte des armes, ainsi que ma détermination et celle de mes amis, alors levez la tête et dites-moi que vous vous joignez à nous dans notre combat pour affranchir les esclaves du joug umbiste.

À la fin de son discours, Ihab resta une bonne minute à attendre la réaction enthousiaste de la foule, mais elle ne vint pas, l'auditoire se contentant de le regarder comme s'ils ne comprenaient pas sa langue.

Ihab descendit du rocher qui lui avait servi d'estrade totalement démoralisé et rejoignit ses amis qui finissaient de préparer le petit-déjeuner.

Chemin faisant, alors qu'il longeait la foule qui le suivait du regard, Ihab se fit arrêter par un homme.

– Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda l'homme d'une voix tremblante.

– Vivre en esclaves ou mourir, répondit Ihab, cela dépendra du bon plaisir de vos maîtres.

– Et si je refuse ces deux solutions ? répondit l'homme.

– Votre seule alternative serait la révolte, répondit Ihab sans enthousiasme, mais à nous deux, nous ne pouvons rien faire.

C'est alors qu'il se passa quelque chose à quoi Ihab était loin de s'attendre : l'homme avec qui il parlait lui annonça qu'il voulait se battre immédiatement, suivi par les gens qui se trouvaient autour. En quelques minutes, tous ceux qui étaient restés jusque-là impassibles défilèrent les uns après les autres devant lui, comme s'ils étaient en train d'inscrire leurs noms sur une liste pour se porter volontaires au combat.

Ihab fut pris au dépourvu et, ne se sentant pas à nouveau l'âme d'un orateur, il invita tout le monde à l'accompagner pour prendre un bon petit-déjeuner.

Pendant que Keb, Caloa et Omar faisaient le service, Vitcho arriva, accompagné de Sarah et de Souzaneska, qu'il laissa sous la responsabilité de Ihab, puis il lui souhaita bonne chance et partit avec ses hommes. Désormais, Ihab et ses amis devaient se débrouiller seuls pour mener les anciens esclaves sur le chemin de la liberté.

Petit à petit, la journée devint plus joyeuse et à la tombée de la nuit, l'ambiance était franchement à la fête. Cette situation compliqua un peu l'enquête que voulait faire Ihab sur les anciens esclaves, mais en fin de journée il avait tout de même réussi à se faire une idée exacte de la façon dont se répartissait la population nouvellement libérée.

Ihab put compter 635 hommes, 758 femmes et 57 enfants. Après s'être entretenu avec certaines personnes, Ihab découvrit que parmi les hommes et les femmes qui vivaient dans ce camp, aucun n'était marié, ou du moins marié avec l'un des occupants de la forteresse.

Ils avaient tous fait partie du tribut d'une ville. Après quelques questions supplémentaires, Ihab découvrit qu'il en était de même pour les enfants, qui avaient tous été séparés de leurs parents.

La fête dura jusqu'au bout de la nuit, ce qui inquiéta un peu Ihab qui craignait l'arrivée d'une troupe umbiste. Certes, Vitcho lui avait expliqué que le camp umbiste le plus proche se trouvait à une semaine de leur position, mais il n'était pas impossible qu'une troupe soit plus proche pour relever les hommes de la forteresse ou pour d'autres raisons.

Dès le lendemain matin, les choses sérieuses commencèrent. Après un bon petit-déjeuner, Ihab leur imposa un entraînement intensif qui leur aurait presque fait regretter leur ancien état d'esclave. Mais lorsqu'en fin de matinée, ils trouvèrent un copieux repas, ils purent mesurer la différence de traitement et ne seraient retournés en arrière sous aucun prétexte. L'après-midi fut consacré au maniement des armes et à l'organisation de la défense du camp.

Quatre jours plus tard, un des guetteurs que Ihab avait installés sur la seule route qui menait à eux revint avec une mauvaise nouvelle : un groupe d'une centaine d'Umbistes était en train d'arriver.

À la façon dont ils progressaient, décontractés, comme en promenade, Ihab comprit qu'ils ne savaient pas que la forteresse était tombée, ce qu'il comptait bien mettre à profit.

En moins d'une demi-heure, sur la route, mais hors de vue de la forteresse qui portait encore les traces du combat, il mit en place un piège dans lequel les Umbistes tombèrent sans coup férir. Après un bref combat déséquilibré, la troupe umbiste fut vaincue. Ihab aurait préféré que le premier affrontement soit plus tardif, mais il dut reconnaître qu'il avait eu un effet très positif sur ses troupes, qui se sentaient désormais capables d'en découdre avec la terre entière.

Une semaine plus tard, Ihab laissait les enfants et une centaine d'hommes et de femmes sur les ruines de l'ancienne forteresse umbiste où ils avaient créé un village du nom de Liberta, puis il partit avec les autres à la conquête d'autres camps umbistes mineurs dans lesquels ils trouveraient des partisans et de la nourriture.

Après une semaine de marche en direction du sud, Ihab et son armée arrivèrent en vue d'un camp umbiste fait de pierre et de bois et que Ihab reconnut comme étant celui qu'il avait attaqué avec les hommes des villages lors de sa première expédition.

Par chance, les Umbistes, ou du moins les esclaves au service des Umbistes, étaient en train de remplacer les fortifications en bois par des murs de pierres, ce qui donna une idée à Ihab.

Au cours de la journée, il fit discrètement passer une cinquantaine de ses hommes, habillés de hardes d'esclaves, parmi les hommes qui construisaient les murs de pierre et à la nuit, comme l'avaient fait les Grecs pendant la guerre de Troie, les hommes de Ihab ouvrirent les portes du camp, ce qui permit à l'armée libre de s'en rendre maître en moins d'une heure.

Après cette nouvelle victoire, Ihab incorpora tous les esclaves qui voulaient se battre dans l'armée libre, ce qui représentait la quasi-totalité, et deux jours plus tard il repartait en direction d'un autre camp umbiste dont l'emplacement lui avait été indiqué par l'un des esclaves nouvellement affranchis.

Le soir, Ihab organisait une réunion avec ses amis Keb, Omar, Caloa, Sarah et Souzaneska, qui ne voulait pas quitter Sarah, ainsi qu'avec quelques nouveaux hommes et femmes libres qui s'étaient distingués lors des batailles. Il leur exposa son plan, qui consistait à attaquer le plus vite possible un maximum de camps umbistes afin d'incorporer les esclaves libérés dans l'armée libre et de saisir les réserves de nourriture qui leur permettraient de continuer sereinement leur progression. Ainsi, ils regrouperaient une grande armée capable de défaire n'importe quelle armée que les Umbistes leur opposeraient. Comme tout s'était bien passé jusqu'à présent, tout le monde lui fit confiance, et à juste titre, car trois semaines plus tard ils avaient détruit cinq autres camps umbistes – dans lesquels ils recrutèrent de nombreux partisans – et traversé quatre villes où de nombreux autres volontaires se joignirent à eux. Toutefois, alors que tout semblait se passer comme prévu et que l'armée libre comptait un peu plus de dix mille hommes, Ihab apprit que ce

qu'il craignait depuis le début allait se produire de façon imminente et qu'à moins de dix kilomètres s'avancait vers eux une armée d'au moins quarante mille hommes.

Ihab ne comprenait pas comment les Umbistes avaient fait pour réunir une armée aussi nombreuse en si peu de temps, car il connaissait suffisamment bien le système umbiste pour savoir qu'il leur aurait fallu au moins deux mois de plus pour réunir une telle quantité d'hommes.

Mais alors que les deux armées se faisaient face et que la supériorité numérique des Umbistes ne laissait aucun doute quant à l'issue de la bataille, Ihab eut la réponse à sa question.

Parmi les hommes qui formaient les premières lignes et les trois quarts de l'armée umbiste commencèrent à se manifester quelques mouvements brouillons, suivis d'une progression désorganisée en direction de l'armée libre. En voyant les trois quarts de l'armée ennemie se ranger à ses côtés, Ihab comprit que, pour grossir leurs rangs, les Umbistes avaient enrôlé de force un grand nombre de personnes, ce qui ne les servit pas car ces hommes profitèrent de la proximité de l'armée libre pour changer de camp et leur donner la supériorité numérique.

Se voyant perdus, les Umbistes tentèrent un repli organisé, mais lorsque l'armée libre se mit à les poursuivre, ils déclenchèrent un sauve-qui-peut général, se piétinant les uns les autres – et provoquant eux-mêmes la moitié de leur perte.

Par cette victoire, l'armée libre venait de vaincre le seigneur qui contrôlait tout le Mexique et une partie de l'Amérique du Nord, ce qui simplifia grandement la suite de la guerre. Le soulèvement des esclaves du Mexique se transforma en véritable révolution et en moins de trois mois, les différentes armées d'hommes libres qui s'étaient constituées, souvent issues de l'armée initialement formée

par Ihab, libérèrent tout le continent américain de l'influence umbiste.

Deux mois avant la chute des Umbistes, Ihab et ses amis, fatigués de la guerre, s'arrêtèrent dans la ville de Savannah avec la ferme intention de s'y installer définitivement.

Ihab y instaura un nouveau système de partage des terres, où chaque année l'ensemble des terrains cultivables devait être partagé par le nombre de familles qui souhaitaient obtenir une parcelle. Par la suite, l'ancien chef de la révolte s'attela à la reconstruction des routes pour garder un contact avec les villes voisines, chose que Ihab considérait comme capitale si le monde voulait éviter de retomber dans une autre barbarie umbiste.

La vie du petit groupe venu d'Égypte s'écoulait désormais sereinement dans la paix enfin retrouvée.

Un soir, alors que, tendrement enlacés, Ihab et Caloa regardaient le soleil se coucher, le jeune homme s'agenouilla devant sa belle, lui arrachant un sourire de surprise et d'incompréhension.

– J'espère que Keb ne m'en voudra pas, dit Ihab toujours genou à terre, car c'est lui qui m'a raconté la façon dont il souhaitait s'y prendre quand le moment serait venu.

– Je ne comprends rien à ce que tu racontes, répondit Caloa, amusée par la situation.

– Caloa..., commença Ihab. Je disais, Caloa, que nous nous connaissons depuis longtemps.

– C'est une question ? demanda la jeune femme.

– Non, disons plutôt que nous nous apprécions mutuellement, reprit Ihab en prenant une main de Caloa dans les siennes.

– Si tu en as encore pour longtemps, intervint la jeune femme, tu devrais t'asseoir.

– S'il te plaît, ne dis plus rien, tu me déconcentres, répondit Ihab d'un ton insistant.

– Caloa, reprit le jeune homme, je ne connais pas les traditions qui sont en vigueur dans ta ville, mais dans la mienne, lorsqu'un homme et une femme sont amoureux l'un de l'autre, ils se marient.

Alors, comme je n'envisage pas une vie heureuse loin de toi, je voudrais savoir si tu accepterais de m'épouser.

– C'était donc ça que tu essayais de dire, répondit Caloa très émue, laissant échapper une larme.

– Je ne pensais pas te faire pleurer en te disant cela, reprit Ihab un peu déconcerté, tu veux peut-être y réfléchir.

– Je ne pleure pas, répondit Caloa, et la réponse est oui.

– « Oui tu veux y réfléchir », ou « Oui tu veux m'épouser » ? insista Ihab, inquiet.

– Oui je veux t'épouser, répondit la jeune femme d'un ton rassurant.

Une semaine plus tard, au cœur d'une ville en fête, tous les habitants assistèrent à la cérémonie qui unissait pour l'éternité Ihab et Caloa.

Après leur mariage, le couple s'installa dans une maison que tout le monde avait aidé à construire et pendant deux mois leur bonheur fut sans nuage.

Cependant, lorsque la nouvelle de la chute des Umbistes sur tout le continent arriva à Savannah, Ihab devint songeur.

Caloa s'inquiéta de son état et un soir que le groupe était réuni, elle réussit à extorquer à Ihab les raisons de sa morosité.

– En voyant ce pays joyeux et libre, commença Ihab, je ne peux m'empêcher de penser à notre pays et à nos villes, toujours sous la domination des barbares umbistes.

– Tout le monde dans cette pièce y pense, répondit Caloa, mais qu'y pouvons-nous ? Les conditions qui nous ont permis de vaincre ici ne sont pas réunies là-bas.

– Caloa, il y a des esclaves partout, reprit Ihab, et je suis sûr qu'ils sont aussi désireux de se soulever que l'ont été ceux d'ici.

– Certes, répondit Keb, mais l'élément déclencheur qui nous a permis de commencer le soulèvement était les villages libres des forêts, dont nous n'avons pas d'équivalent en Égypte.

– Je sais, reprit Ihab, mais j'ai peut-être une solution. Nous pourrions demander à des hommes libres d'ici de venir avec nous, ainsi

nous pourrions livrer les premières batailles et libérer les esclaves qui nous permettraient de gagner la guerre.

L'idée sembla séduire tout le monde et chacun assura l'hab de son soutien, mais encore fallait-il réunir tout ce qui était nécessaire. Aussi, dès le lendemain, l'hab fit passer le mot : il avait besoin d'hommes et de bateaux pour transporter la révolution dans son propre pays et libérer le reste de la planète.

À sa grande joie, l'hab put constater qu'il n'avait pas affaire à des ingrats et quinze jours plus tard, il avait réuni une troupe de dix mille hommes et suffisamment de bateaux et de vivres pour le retour en Égypte.

La veille du départ fut célébrée à Savannah une grande fête en l'honneur des héros qui partaient pour libérer le monde de la barbarie umbiste.

Une fois la fête terminée, l'hab réunit ses amis et leur conseilla, à part pour Caloa qu'il tenait à garder près de lui, de rester vivre sur place.

Keb et Omar répondirent immédiatement qu'ils iraient avec lui et l'hab n'insista pas car Omar s'était découvert une passion pour la liberté et Keb, bien qu'elle fût vraisemblablement morte, voulait certainement revoir Millah, ne fût-ce que pour se recueillir sur sa tombe.

l'hab se tourna alors vers Sarah et lui expliqua qu'il serait plus prudent pour Souzaneska qu'elle reste à Savannah. Mais la jeune femme refusa, non seulement elle avait le mal du pays, mais peut-être le père de la petite fille était-il encore vivant, et dans ce cas il était normal qu'il sache que sa fille allait bien.

l'hab clôtura la petite séance en leur souhaitant une bonne nuit et ajouta qu'il attendait tout le monde à sept heures sur le port pour le départ.

Ce soir-là, l'hab eut du mal à s'endormir car l'éventualité d'une victoire rapide lui semblait peu probable. Les Umbistes de l'autre continent avaient certainement eu vent de ce qui s'était passé aux Amériques et ils devaient les attendre de pied ferme.

Le lendemain matin à neuf heures, après que les hommes, la nourriture et les armes furent embarqués, les vingt-trois bateaux quittèrent le port et Ihab regarda les côtes se réduire petit à petit jusqu'à ce qu'une fine ligne verte se fonde dans l'horizon.

Le voyage ne fut pas de tout repos et au cours d'une tempête, quatre bateaux s'éloignèrent de l'escadre et disparurent. Ihab espérait qu'ils s'étaient simplement perdus et que, se voyant seuls, ils étaient retournés d'où ils venaient, mais il était beaucoup plus probable que la mer les ait engloutis.

Quatre mois après leur départ, grâce aux exceptionnels talents de navigateur de Keb, la flotte arriva en vue d'Alexandrie.

Ihab aurait préféré arriver en pleine nuit afin de débarquer les hommes sans être vu, mais il était midi et d'après Omar, qui scrutait la rive à l'aide d'une longue-vue, il était trop tard pour rebrousser chemin car l'activité qu'il observait sur le port montrait clairement qu'ils avaient été repérés.

Alors que la flotte n'était plus qu'à cinq cents mètres du port et que les hommes fourbissaient leurs armes pour un débarquement en force, une petite embarcation quitta le port et s'avança dans leur direction.

Ihab prit la lunette des mains d'Omar et observa attentivement les occupants de la barque. Il put compter sept personnes, quatre rameurs qui avaient une triste mine et trois hommes plus fringants, parmi lesquels Ihab reconnut l'homme en bleu qui les avait accueillis lors de leur premier passage, celui-là même que le père de Souzaneska appelait le chef des protecteurs.

Ne comprenant pas le but de la démarche du chef d'Alexandrie, Ihab décida de le laisser venir et il se cacha avec Keb dans la cale afin de ne pas être reconnu, laissant Omar seul pour accueillir le chef de la ville.

Un bruit de bois s'entrechoquant signala à Ihab que la barque était arrivée, puis retentit une demande de permission de monter à bord.

Une fois à bord face à Omar, le chef de la ville fit un large sourire.

– Soyez les bienvenus, mes seigneurs, dit-il en serrant Omar dans ses bras, que nous vaut l'honneur de votre visite ?

Ihab venait de comprendre que le chef d'Alexandrie les avait pris pour des Umbistes et se dit qu'il fallait profiter de la situation pour débarquer tranquillement et prendre le contrôle de la ville, mais Omar allait-il y penser ?

– Merci pour votre accueil, répondit Omar d'un ton neutre, nous devons nous rendre plus au sud et vous n'avez pas besoin d'en savoir plus. Que l'on fasse de la place pour nos navires dans le port.

– Mais certainement, mon seigneur, répondit le chef de la ville en redescendant sur sa barque.

Comme tous les navires ne pouvaient accoster, Omar ordonna au chef d'Alexandrie que ses hommes débarquent leur matériel avec des barques au plus vite. Deux heures plus tard, les huit mille hommes étaient débarqués et armés sur le port, seuls deux mille étaient manquants, évaporés avec les quatre navires perdus.

C'est alors que surgirent Ihab et Keb, faisant prisonniers tous les protecteurs de la ville qui étaient venus les accueillir et annonçant à tous les travailleurs, ou plutôt à tous les esclaves, qu'ils étaient libres.

Une fois encore, l'annonce ne provoqua pas de cris de joie et la population qui avait été réunie se contenta de rester silencieuse.

– Qu'est-ce qui nous prouve que vous n'êtes pas des Umbistes ? retentit une voix anonyme au milieu de la foule.

– Nous ne sommes pas des Umbistes, répondit Ihab, et je vais vous le prouver. Que Noutep avance, lui vous dira qui je suis.

Après une bonne minute de suspense, un homme plutôt âgé s'avança.

– Tu n'es pas Noutep, reprit Ihab.

– Je sais, répondit l'homme, mais Noutep ne viendra pas, voilà plus de deux mois qu'il n'est plus.

Ihab leva les yeux au ciel en se demandant pourquoi tout était toujours aussi compliqué. C'est alors que l'homme qui venait d'annoncer la mort de Noutep montra du doigt Souzaneska, qui était en train de jouer avec des cailloux par terre.

– Mais c'est la petite Souzaneska ! s'écria-t-il.

À cette annonce, plusieurs personnes qui étaient près de la petite fille s'approchèrent pour vérifier par eux-mêmes, mais Sarah la prit aussitôt dans ses bras de peur qu'ils ne lui fassent du mal.

– Alors, vous êtes bien qui vous prétendez être, répondit l'homme, j'ai été un ami de son père et il m'avait raconté avoir confié sa fille à des hommes libres qui lui permettraient d'être plus heureuse que dans cette maudite cité.

Ihab remercia alors le ciel de lui être venu en aide et expliqua à la population qu'il était venu pour libérer le pays des barbares umbistes, en ajoutant que pour ce faire, il aurait besoin de l'aide de tout le monde. Cette fois, son message fut bien accueilli et la nouvelle armée libre passa de huit mille à douze mille cinq cents hommes.

Dès le lendemain, l'armée libre, accompagnée de Ihab et ses amis, quitta Alexandrie pour attaquer le camp umbiste voisin.

Grâce à des mouvements de troupes rapides et précis, Ihab put se rendre maître du camp en moins d'une heure et libéra tous les esclaves qui semblaient encore plus mal traités que ceux des Amériques.

Après la bataille, Ihab fit porter toutes les provisions du camp à la ville d'Alexandrie et laissa sur place tous les anciens esclaves qui ne souhaitaient pas rejoindre la nouvelle armée libre.

L'arrivée des anciens esclaves à Alexandrie donna lieu à de mémorables scènes de liesse où tels parents retrouvaient leur fille, tel frère retrouvait sa sœur...

Après une journée de repos, la nouvelle armée libre remonta vers le sud en direction du Caire. Ihab savait qu'ils ne retrouveraient

rien, mais quelque chose d'inexplicable le poussait à s'y rendre. La progression se fit sans problème et après quelques jours de marche, l'armée planta son camp aux abords de la ville du chef Tahar. Les retrouvailles entre ce dernier et Ihab furent chaleureuses et le chef de la ville ne manqua pas de féliciter le jeune homme pour le prodige qu'il avait réalisé en levant une telle armée. Mais lorsque Ihab lui proposa d'y prendre part avec certains de ses hommes, il refusa tout net : le chef du village voulait se tenir avec ses hommes à l'écart du conflit, toutefois il était prêt à lui offrir en échange des provisions et des ânes. Ihab accepta et à la nuit tombée, la nouvelle armée libre festoyait avec les gens du village.

Le lendemain matin à neuf heures, il n'y avait plus de traces du passage de la nouvelle armée libre près du village du chef Tahar et celle-ci continuait sa progression vers le sud.

Après une heure de marche, Omar signala à Ihab qu'il venait de voir quelque chose briller derrière une petite colline qui se trouvait un peu plus loin. Ihab regarda alors autour de lui et remarqua que la nouvelle armée libre était sur le point de rentrer dans une zone étroite où ils seraient coincés entre le fleuve et une petite colline. Autrement dit, le piège idéal.

Ihab fit aussitôt stopper la progression de l'armée et, mettant ses troupes en position défensive, il recula pour se retrouver en terrain découvert. Mais au moment où il comptait envoyer en avant un éclaireur pour qu'il lui confirme la présence ou non de l'ennemi, celui-ci sortit des collines et tira une première volée de flèches, qui heureusement s'avéra trop courte.

Ihab, habitué à attaquer, se sentit soudain désemparé. Caloa, voyant son mari hésiter, ordonna de battre en retraite car l'ennemi bénéficiait d'une position dominante, ce qui était le moindre de ses problèmes car de plus, il était largement supérieur en nombre.

Un quart d'heure plus tard, toujours poursuivi par une armée umbiste en rang, la nouvelle armée libre arrivait à la ville du chef Tahar.

À cet instant, Ihab fut pris d'une hésitation : soit ils entraient dans la ville afin de pouvoir combattre plus facilement l'armée umbiste plus nombreuse, soit ils continuaient sur la route pour éviter que la ville ne soit rasée en cas de défaite.

Bien qu'il sût qu'il faisait une erreur, Ihab évita la ville et prépara la nouvelle armée libre à l'attaque. Dès le premier contact, il réalisa que c'était là leur fin et dit aussitôt à Sarah de s'enfuir avec Souzaneska. Les Umbistes étaient en surnombre, à deux contre un, et Ihab s'attendait à ce que leur ligne soit brisée à tout moment lorsque un miracle se produisit.

Tahar et les hommes du village, armés de leurs outils de travail – faux, haches, masses, couteaux –, venaient de se jeter dans la bataille, provoquant un encerclement de l'ennemi.

L'arrivée de renforts de la ville voisine décupla les forces de la nouvelle armée libre, qui finit par vaincre des Umbistes totalement désorganisés.

Après cette victoire, le chef Thar et certains de ses hommes restèrent avec Ihab et la nouvelle armée libre pour délivrer le monde de la barbarie umbiste.

Les deux jours suivants furent consacrés au repos et aux soins des blessés, mais au troisième jour, Ihab, soucieux de prendre les Umbistes de vitesse, ordonna la levée du camp et sonna le départ de la nouvelle armée libre vers le sud.

Chemin faisant, ils passèrent devant le village natal de Caloa et Sarah, mais les deux jeunes femmes refusèrent d'y entrer, ce qui n'étonna pas Ihab. Après tout, n'avaient-elles pas été livrées comme esclaves ?

Comme à leur premier passage, les notables de la ville ne comprirent rien à ce qui leur était demandé, mais ils fournirent tout de même quelques vivres que Ihab s'empressa d'accepter avant qu'ils ne veuillent encore y ajouter des esclaves.

La nuit, avant d'arriver en vue du Caire, Ihab se demandait s'il avait bien fait de faire progresser l'armée dans cette direction. Car la ville avait vraisemblablement été détruite et si ce n'était pas le cas, elle serait imprenable.

Le lendemain en milieu d'après-midi, depuis une petite colline derrière laquelle était cachée la nouvelle armée libre, Ihab observait la vallée où se trouvait la ville du Caire.

L'endroit avait perdu de sa splendeur, des cadavres d'animaux et d'autres immondices étaient éparpillés sur le sable tout autour de la ville. Mais à sa grande surprise, la cité était toujours debout – et toujours assiégée. Non plus par une immense armée, mais par quatre petits camps qui devaient compter au plus dix mille hommes. Étant donné que la ville ne pouvait être prise et que les

Umbistes assiégés était trop peu nombreux pour faire une sortie, il suffisait de laisser une petite armée sur place jusqu'à ce qu'ils se rendent ou qu'ils meurent de faim, ce à quoi Ihab ne voyait que des avantages.

Après avoir placé ses troupes de façon stratégique, Ihab ordonna l'assaut contre le premier camp umbiste, qui ne résista pas longtemps, dépassé par le nombre et l'effet de surprise. Pendant ce temps, les autres petits camps regroupèrent leurs troupes et se portèrent au-devant de la nouvelle armée libre. Une deuxième bataille plus rude commença.

Croyant avoir affaire à des Umbistes sympathisants qui s'étaient portés à son aide, le seigneur Ochram fit ouvrir les portes du Caire et lança ses hommes dans la bataille, ce qui fut un mauvais calcul. Car une fois les assiégeants vaincus, la nouvelle armée libre, sous l'impulsion de Ihab, écrasa les Umbistes assiégés, n'épargnant personne.

Une fois qu'il ne resta plus un Umbiste debout, Ihab, Keb et Omar s'avancèrent face aux portes de la ville grand ouvertes avec un pincement au cœur : qu'allaient-ils retrouver du monde qu'ils avaient quitté ?

En faisant leurs premiers pas dans la ville, les trois hommes furent choqués par la puanteur qui s'en dégageait. Une odeur de mort et de pourriture. Quelques individus d'aspect famélique apparurent dans l'entrebâillement des portes, et en les voyant, Ihab comprit comment les Umbistes avaient pu tenir le siège si longtemps : ils avaient tout simplement affamé la population.

En reconnaissant Ihab, Keb et Omar, une vieille femme s'approcha d'eux et leur demanda si tout était fini. Omar la rattrapa juste avant qu'elle ne tombe et lui répondit d'un ton réconfortant qu'elle était libre, comme tous les habitants de la ville, et qu'ils n'auraient désormais plus rien à craindre.

Ihab n'intervint pas, toutefois il aurait préféré qu'Omar soit plus prudent sur ce qu'il annonçait car sur ce continent, leur armée

était encore modeste et les Umbistes restaient beaucoup plus forts qu'eux.

En entendant les paroles d'Omar, la veille femme se mit à pleurer.

– Allons, madame, commença Keb, séchez vos larmes, tout ce qui s'est passé n'est plus qu'un mauvais souvenir. Dites-nous où vous habitez et nous vous raccompagnerons jusque chez vous.

– Merci, répondit la veille femme, mais ce ne sera pas nécessaire, j'habite la maison juste en face.

Keb regarda la maison qu'elle indiquait du doigt puis examina à nouveau la veille femme avec épouvante. En l'observant, il la reconnut. Il s'agissait d'Armel, une des meilleures amies de Millah, qui n'avait pas plus de trente ans lorsqu'ils étaient partis. En un peu plus d'un an, elle avait pris l'aspect d'une vieille femme, les souffrances qu'avait endurées le peuple du Caire avaient dû être telles que Keb n'arrivait même pas à les imaginer.

Dans les jours qui suivirent, Keb enquêta pour savoir ce qu'il était advenu de Millah, mais il ne put rien apprendre. En revanche, il put se faire une idée de ce qui s'était passé à l'arrivée du seigneur Ochram.

Lorsque le seigneur umbiste arriva, il fit fermer les portes de la ville, puis, après avoir fait dresser un inventaire de toute la nourriture et des ressources de la ville, il divisa la population en trois groupes. Dans l'un d'eux, les vieillards, dans un deuxième les personnes plus jeunes – femmes et hommes de faible constitution confondus – et le reste dans le troisième.

Puis il fit entrer toutes les personnes âgées dans l'une des grandes maisons, dont ils ne sortirent qu'une semaine plus tard pour être mis en terre. Le lendemain, le groupe des hommes et des femmes de bonne constitution subit le même sort. Seul subsistait un quart de la population totale, qui représentait les hommes et les femmes de faible constitution que les Umbistes gardèrent vivants pour se faire servir sans avoir à craindre une révolte.

En apprenant cela, Ihab fit le deuil de son père, soutenu moralement par Caloa, puis reporta son attention sur l'aide aux survivants.

Durant les trois jours qui suivirent, Ihab et ses amis ramenèrent un peu d'humanité dans la ville du Caire et au soir du troisième jour, alors que Keb servait le repas sur la grand-place de la ville, son attention fut attirée par une personne vêtue de haillons qui se cachait maladroitement le visage.

Keb se fit aussitôt remplacer et s'avança vers la personne en question, intrigué. Celle-ci tenta de fuir, mais elle était très faible et Keb n'eut aucun mal à la rattraper en quelques foulées.

Lorsqu'elle retira la voile qu'elle portait devant le visage, Keb n'en crut pas ses yeux. C'était elle, amaigrie, affaiblie, mais vivante, et, à ses yeux, toujours aussi belle.

– Ne me regarde pas ! s'exclama la jeune femme.

– Millah, répondit Keb en la retenant dans ses bras malgré les tentatives de la jeune femme de s'éloigner, mais où étais-tu ? Voilà plusieurs jours que je te cherche.

– Millah n'existe plus, reprit la jeune femme au bord des larmes, il faut m'oublier, je ne suis plus digne de toi.

Keb comprit l'allusion, surtout en sachant la présence des barbares umbistes, mais il la prit dans ses bras, la souleva du sol et l'installa à une table où il vint prendre place après être allé chercher une assiette pleine de victuailles.

Ils parlèrent longtemps et ne se quittèrent qu'au lever du jour, lorsque Keb retrouva Ihab et ses amis au conseil de guerre pour leur annoncer qu'il avait retrouvé Millah et qu'ils allaient se marier.

La nouvelle fut accueillie avec une joie indescriptible et Ihab s'approcha aussitôt de son ami pour être le premier à le féliciter.

À la fin de la réunion, Ihab prit Keb à part et lui tint un long discours qui avait pour but de le convaincre d'abandonner la lutte et de rester auprès de la femme qu'il aimait. Mais Keb ne l'entendait pas ainsi et lui confirma qu'il serait au départ dans deux

jours avec toute l'armée pour libérer le monde de la barbarie umbiste, car il le devait à sa future femme.

Le lendemain, la ville du Caire célébrait son premier mariage depuis l'arrivée du seigneur Ochram et retrouvait une joie de vivre qu'elle avait enfouie au plus profond de sa mémoire.

Ihab et Caloa assistèrent à l'union de Keb et Millah avec une profonde émotion, n'ayant pas oublié combien ce moment avait été merveilleux pour eux. Pour la première fois de sa vie, Omar dut retenir quelques larmes, ce qui provoqua certaines interrogations de la petite Souzaneska à qui décidément rien n'échappait. Sarah elle aussi était très émue, elle avait l'impression à ce moment-là que rien ne serait plus comme avant et que les choses ne pourraient aller qu'en s'améliorant.

Et l'avenir devait lui donner raison, car six mois plus tard, sur la plaine du Granique, la nouvelle armée libre écrasait l'armée de celui qui se faisait appeler le roi Didiprime, ouvrant la voie de la liberté à tous les peuples de la terre.

FIN

